

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 1 - 173

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15583](http://hdl.handle.net/11143/15583)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15583](https://doi.org/10.17118/11143/15583)

Table des matières

Présentation

Écrits hors-normes	2
--------------------------	---

Agnès Steuckardt, Karine Collette

Première partie

L'écrit hors-normes et ses caractères : descriptions linguistiques et représentations

Discours hors-normes et discours littéraire : ce qu'en disent la ponctuation et les genres de discours	10
---	----

Stéphane Bikialo

Hors-normes et norme dans des écrits peu-lettrés anciens	28
--	----

Agnès Steuckardt

Littéracies universitaires et grammaire avancée. Résistances hors-normes ?	42
--	----

Élodie Lang

Étude de manuscrits de migrants : le hors-normes comme lieu de métalangage	53
--	----

Nathalie Matheu

Le hors-norme à Mayotte.

Productions écrites sur Facebook et sur les panneaux publicitaires	66
--	----

Lavie Maturafi

Le vague comme terrain d'observation de discours hors-normes	80
--	----

Pascale Brunner

Deuxième partie

L'écrit hors-normes et ses espaces psychosociaux : analyses pragmatiques et discursives

Du discours hors-normes d'un tueur en série à la reconstruction discursive de soi et de l'espace épistolaire : une normalité revendiquée et régénérée	93
Olga Galatanu	
Quand déclarer, c'est faire une identité. Vers une ontologie de l'identité discursive à travers des lettres de tueurs en série	116
Abdelhadi Bellachhab	
Discours d'abnégation en retour d'une vie secourue en service de réanimation.....	130
Nathalie Garric	
Information municipale et lecture citoyenne : hors-normes et normalité des processus interprétatifs dans des textes ouverts.....	143
Karine Collette	
Représentations du discours psychotique dans l'avant-garde littéraire française des années 1970	157
Juliette Drigny	

TITRE: INTRODUCTION : ÉCRITS HORS-NORMES

AUTEUR(S): AGNÈS STEUCKARDT, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS, PRAXILING, UMR 5267, UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY MONTPELLIER – CNRS ET KARINE COLLETTE, PROFESSEURE AGRÉGÉE, DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS, UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 1 - 8

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

Écrits hors-normes

Agnès Steuckardt

Professeur des universités, Praxiling, UMR 5267, Université Paul Valéry Montpellier – CNRS

Karine Collette

Professeure agrégée, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Une représentation convenue situe l'écrit du côté de la norme, du standard, du lissé et du policé quand l'oral relèverait de la spontanéité, de la familiarité, du « hors-normes »¹. L'opposition a fait long feu : les spécialistes de l'oral ont souligné que le discours oral peut être non seulement conforme au standard, mais pré-formaté, routinier, voire académique (Blanche-Benveniste, 2010 : 67 *et sq.*) ; les spécialistes de la communication numérique – courrier électronique, SMS, web social – explorent l'inventivité langagière à l'œuvre dans les pratiques scripturales contemporaines. Pour autant, les analystes des écrits numériques ont jusqu'ici assez peu envisagé leur description de ces pratiques dans la perspective, plus englobante, d'un écrit « hors-normes ». Le présent ouvrage propose de pointer quelques-unes des pistes qu'ouvre cette qualification ; il prolonge une recherche sur les discours hors-normes (Collette, Steuckardt, 2016), en la centrant sur les problématiques de l'écrit.

Qu'est-ce, pour un écrit, qu'être « hors-normes » ? Autrement dit que sont, pour l'écrit, les normes ? Et que signifie se trouver *en dehors* de l'espace qu'elles définissent ? « On sait bien ce qu'on appelle usuellement *norme*, en linguistique : une pratique de prescription des comportements langagiers » (Siouffi et Steuckardt, 2007 : VII) : pour les pratiques écrites, le terme de *norme* recouvre un ensemble de règles, à la fois linguistiques et sociales : règles orthographiques, typographiques, lexicales, syntaxiques, génériques codifiées par des guides, dictionnaires, grammaires, manuels, traditions littéraires et institutionnelles –, mais aussi codes sociaux qui définissent, plus ou moins explicitement, ce qu'il est licite d'écrire. La qualification de *hors-normes* peut concerner l'écrit envisagé tant sur le plan médial que conceptionnel (Koch et Österreicher, 2001) : les variations typographiques et orthographiques concernent le code « graphique », tandis que les variations lexicales, syntaxiques, discursives ressortissent au code « écrit », au sens de Koch et Österreicher, c'est-à-dire au code de la distance communicative par opposition au code « parlé », qui tend à la proximité.

Dans l'usage écrit contemporain des langues occidentales, le territoire de la norme écrite apparaît fortement balisé. Il est particulièrement infrangible pour certains aspects langagiers : l'orthographe et la syntaxe ; il paraît un peu plus fragile pour d'autres : la typographie, où, en dépit des guides ortho-typographiques, demeure une certaine liberté de choix (par exemple, entre point et point-virgule), voire d'innovation (en témoigne la proposition récente d'un point médian), le lexique, où une tolérance à la néologie semble, sauf dans l'usage le plus académique, supportée, ainsi que le genre, où, malgré l'existence de standards, le cadre général laisse évidemment place à une appropriation personnelle. Quant aux codes sociaux fixant

1. Nous remercions Sylvie Fowler-Causse, secrétaire d'édition (CNRS), pour la relecture et la mise aux normes de cet ouvrage.

les seuils de tolérance pour l'écrit normé, ils sont finement définis par les contextes socioculturels de communication. Pour l'usage écrit d'une époque donnée, il existe ainsi entre le territoire de la norme et celui du hors-normes quelques zones frontalières indécises ; les contours de ces territoires sont eux-mêmes instables dans le temps. De sorte que la nature « hors-normes » d'un écrit doit s'évaluer en le rapportant à son contexte de production d'une part et d'autre part au trait linguistique, discursif, social qui amène à le qualifier comme tel. Les frontières du hors-normes changent : l'accord du participe passé ne relevait pas de la norme avant le XVI^e siècle – et n'en relèvera peut-être plus sous peu. Elles sont plus poreuses dans certains lieux du langage : les néologismes d'Amélie Nothomb constituent des incursions plus discrètes, et plus aisées, dans le hors-normes que, par exemple, la syntaxe des « boloss des belles-lettres » (Pimpant et Leclerc, 2013). Il est différentes portes d'entrée dans le hors-normes, et différentes manières d'y pénétrer.

L'incursion peut être sciemment transgressive : il s'agit alors de s'en prendre aux normes linguistiques et sociales existantes. À certains égards, c'est là le projet revendiqué, de génération en génération, par la littérature. Qu'il s'agisse d'inventer un parler « tel sur le papier qu'en la bouche, déréglé et hardi » (Montaigne), de mettre « un bonnet rouge au vieux dictionnaire » (Hugo), ou de fonder sa création sur « un dérèglement systématique de tous les sens » (Rimbaud), l'écrivain se donne pour « mandat d'inventer la langue » (Gauvin, 2004 : 9), c'est-à-dire, dans la mesure où son identité même se fonde sur l'écriture, de transgresser les normes dont il hérite – travail de Sisyphe, puisque cette transgression instaure une nouvelle norme, que les successeurs voudront à leur tour transgresser. Ce type de transgression peut s'inscrire dans un projet politique : les tracts de mai 1968, mais également les tweets politiquement incorrects d'un Donald Trump relèvent, de manières certes fort différentes, s'écarter d'une norme établie.

Mais un écrit peut se trouver en dehors de toute norme sans que le scripteur ait fait de cette extériorité son dessein. Cette exclusion de fait, que ce soit à l'égard des normes scripturales ou des normes sociales, génère d'autres sortes d'écrits hors-normes. Un écrit peut en effet relever du hors-normes simplement parce que son auteur ignore, ou ne connaît que partiellement, les normes scripturales. Ce cas de figure est bien connu des didacticiens, qui cherchent à comprendre les raisonnements guidant les productions scripturales, et à suivre le parcours qui conduit l'apprenant à se rapprocher, ou pas, des normes, notamment orthographiques (Doquet, 2012). C'est aussi de ce cas que relèvent certains écrits numériques contemporains (Lopez, Roche et Panckhurst, 2015), de même que les écrits peu-lettrés anciens, objets d'un champ de recherche en pleine expansion (Rutten et Van der Wal, 2014). Ce défaut de maîtrise des normes scripturales n'implique pas nécessairement situation sociale hors-normes : cultivateurs, artisans, ouvriers, les peu-lettrés du début du XX^e siècle occupent des positions sociales très ordinaires. Il n'en va pas de même d'une situation hors-norme tenant à la position sociale hors-normes du scripteur : le manuscrit de Pierre Rivière, édité par Michel Foucault, représente le type même de ces écrits qui relèvent du hors-normes, non tant par leur présentation formelle que par l'identité de leur auteur et l'étrangeté de leur propos.

Il existe enfin des *terrae incognitae* de la norme écrite : situation que connaissent bien les historiens de la langue ou les spécialistes des langues rares. Ainsi par exemple les textes médiévaux européens, et, pour partie encore ceux du XVI^e siècle, se situent-ils en dehors de normes orthographiques tout bonnement parce qu'il n'y a pas, alors, de véritable norme orthographique généralisée. C'est aussi la situation à laquelle se trouvent confrontées les langues peu grammatisées, telles que les dialectes confrontés à une hégémonie linguistique, appréhendées aujourd'hui sous l'angle de l'accès à l'informatisation, comme des langues « peu dotées ». Sans doute convient-il ici de graduer la qualification de *hors-normes*, comme le suggère Mark Sebba, à propos d'écrits à l'orthographe non-standard tels que les graffitis anarchistes qu'il étudie :

« While by definition because they [examples of this chapter] are deviant they do not conform to the standard norm, they may nevertheless conform to some norm » (2007 : 46). La situation hors-normes dépend de la norme prise comme étalon, et la qualification de *hors-normes* demande de prendre en considération la pluralité des normes dans le temps et dans l'espace social.

Parmi les différents types d'écrits hors-normes, le type transgressif, qui intéresse à la fois la critique littéraire et l'analyse du discours à la française, a sans doute été le plus visité. L'une et l'autre observent des manières de dire et de mettre en forme le discours qui contribuent potentiellement aux transformations du langage, des acteurs qui le portent voire des conditions sociales de production et de réception des discours. Le hors-normes croise alors le « *bougé* » ou plus rarement le « *novum* »², « ces points où le réseau sociodiscursif se défait et où, à travers le trou, on croit voir paraître une logique “autre” » (Angenot, [1989] 2002 : 246), avec les précautions qui s'imposent pour éviter de confondre les fausses et les vraies hétérologies, de prendre les *leurre*s pour de l'inouï, selon les mots d'Angenot, tant les ruptures saisissables du hors-normes peuvent souvent n'être que résurgences ou reconfigurations originales contribuant à la résonance des hégémonies.

Ainsi, aux frontières malléables des zones normées et du hors-normes se déploie une pratique de l'écrit observée dans cet ouvrage sous de multiples facettes : du point de vue des possibilités graphiques, lexicales, syntaxiques, dans des manifestations idiosyncratiques ou collectives ; des jugements et traces de métalangage ; du re-travail des subjectivités psycho socialement mises en jeu voire en péril ; des reconstructions identitaires ; des interprétations distantes des cadres de production des textes. Les contributions présentent des études privilégiant pour les unes la caractérisation linguistique des écrits hors-normes, et pour les autres l'exploration de l'espace discursif et social qu'il investit.

Une première partie interroge la catégorie de l'écrit hors-normes par ses caractères linguistiques. Stéphane Bikialo rappelle différents cadres de conceptualisation de la norme, dans le champ des études sur l'écrit : qu'elle soit pensée à partir de la notion de communauté, d'illisibilité ou d'ordre du discours, elle est marquée par son caractère relatif à un moment donné de la production écrite, voire aux conditions de sa réception. Par exemple, remarque-t-il, « Claude Simon a pu être considérée comme hors-normes – notamment par son usage de la ponctuation – pour ses contemporains : mais pas pour ceux qui avaient lu Achille Tatius, Rabelais, Faulkner et Joyce ». Dans l'écrit littéraire, les transgressions se révèlent ainsi relatives aux habitudes de lecture : illustrant son propos par l'exemple de la ponctuation et du genre, Stéphane Bikialo montre que le hors-normes littéraire concerne aussi bien le plan médial, dont relève la ponctuation, que conceptionnel, auquel ressortit le genre.

Les analyses des écrits non littéraires étudiés par Agnès Steuckardt, Nathalie Matheu, Élodie Lang et Lavie Maturafi mettent l'accent sur l'extériorité aux normes graphiques, et s'interrogent sur le rapport qu'entretiennent les auteurs de ces textes à la norme linguistique. Agnès Steuckardt note une relative rareté d'une expression de la préoccupation normative dans les corpus historiques « peu-lettrés » disponibles. Elle focalise son attention sur les erreurs orthographiques dans des correspondances de familles peu-lettrées, d'autant de la Première Guerre mondiale : ce corpus permet de mettre en évidence des récurrences à l'intérieur

2. « Mon travail sur l'hégémonie devait conduire dialectiquement à percevoir des lieux où *ça bouge* ; où émerge de la nouveauté “vraie”, un *novum* (au sens d'Ernst Bloch) où tout à coup le *noch nicht Gesagtes*, le “pas-encore-dit” se frayerait un chemin et se fabriquerait un langage neuf dans l'entropie du “déjà-là” ; des points où s'opérerait une rupture critique que l'on risque en tout temps de confondre avec un simple “coup” audacieux, néanmoins permis par les “règles du jeu” qui prévalent » (Angenot, [1989] 2002 : 246).

d'un réseau de scripteurs et dans la série chronologique des lettres d'un scripteur donné, qui construit sa propre norme graphique. Ce phénomène de récurrence génère une forme de norme idiolectale, partagée par un groupe de scripteurs, ou spécifique à un scripteur.

S'appuyant sur un recueil de brouillon produits par adultes et d'enfants migrants apprenants de Français Langue Seconde pendant des ateliers d'écriture, Nathalie Matheu scrute les manuscrits pour y déceler les traces de leur rapport à la norme : outre les ratures et ajouts, signes d'une effervescence métalinguistique, elle remarque la présence de gloses (doublons lexicaux ou d'explications interculturelles), qui témoignent de l'inquiétude d'être compris. C'est aussi le rapport d'apprenants à la norme qu'éclaire la contribution d'Élodie Lang. Il s'agit cette fois d'étudiants allophones en situation d'apprentissage du français. Dans l'expérimentation qu'elle a menée, il était demandé à des étudiants allophones de produire des textes très contraints en termes de genre (résumé, compte rendu) ; même les plus avancés ont vu leur taux d'erreurs linguistiques augmenter significativement. Il semble que, lorsqu'à la contrainte d'écrire en français normé s'ajoutent des contraintes de genres discursifs, les erreurs se multiplient. Les apprenants avancés, soumis à des contraintes d'écriture multiples – à la fois linguistiques et discursives – produisent des écrits hors-normes, comme s'ils marquaient ainsi une forme de résistance aux normes imposées : trop de norme tue la norme.

L'étude de Lavie Maturafi suit la difficile élaboration de normes graphiques pour une langue qui, à ce jour, attend encore « qu'un organisme officiel se prononce sur la question de [son] alphabet ». Le shimaoré, parlé à Mayotte, fait partie de ces langues peu dotées, évoquées plus haut, et ne dispose pas d'un alphabet stabilisé, et des propositions de norme graphique sont formulées depuis le début du XXI^e siècle, sans parvenir à un consensus. En attendant qu'une norme graphique consensuelle soit fixée, les scripteurs souhaitant écrire en shimaoré sur Facebook, s'inspirent du système graphique français, transcrivant le phonème [u] par *ou*, alors que les normes proposées préconisent le graphème *u*. Ces écrits ne sont pas sans normes : s'appuyant sur des normes graphiques non unifiées ni institutionnalisées du shimaoré, sur la norme graphique du français, sur les pratiques tendant à se cristalliser en norme de l'écrit numérique, ils émargent à plusieurs normes, et c'est là sans doute ce qui les fait basculer dans le hors-normes.

Autour de la notion de vague, appliquée à la langue, c'est un conflit de normes théoriques que Pascale Brunner invite à observer. Alors que, pour les spécialistes du langage – pragmaticiens, sémanticiens, logiciens – le vague, instancié par des mots comme les *hedges* (genre de), est une dimension nécessaire au bon fonctionnement de la langue, il constitue dans le jugement épilinguistique traditionnel sur la langue française un défaut particulièrement condamnable dans le discours écrit. L'enquête menée dans la presse contemporaine française sur la valeur axiologique de vague confirme que, en dépit de la normalité linguistique du flou et du vague, la clarté et la précision font partie, dans la culture épilinguistique des Français, des impératifs implicites de l'écrit.

Dans la deuxième partie, la notion d'écrit hors-normes est envisagée par la position qu'occupent les scripteurs dans l'espace social. Olga Galatanu et Abdelhadi Bellachhab étudient le processus de reconstruction et de restauration identitaire de tueurs en série, dans des lettres adressées par deux condamnés, à une correspondante inconnue, Jennifer Furio. Déployant leurs analyses dans le cadre de la Sémantique des Possibles Argumentatifs, ils analysent comment le hors-normes psychosocial du condamné opère discursivement un déplacement identitaire, en direction de la norme. Olga Galatanu observe la dynamique de restauration identitaire et montre qu'au-delà de la requalification des actes (entre autres par euphémisa-

tion des actes criminels, attribution de qualités morales au tueur), la normalisation du discours épistolaire procède de l'ethos et du pathos, entre la construction de l'identité énonciative et celle du destinataire, agissant par la présentation de soi et les salutations, les formules d'adresse, d'ouverture et de clôture de la communication épistolaire ainsi que la signature font apparaître un espace épistolaire « normalisé » et une relation interpersonnelle amicale, de confiance et de réciprocité dans l'échange, voire même affective, construite dans et par le discours d'Edward. Abdelhadi Bellachhab reconstruit l'univers sémantico-discursif de Robin Gecht, du point de vue des opérations énonciatives de l'acte criminel, puis de l'acteur et de son image. L'étude observe les désignations, dénominations de l'acte criminel et celles de l'énonciateur lui-même dans son propre discours, reconsidérant par exemple son acte criminel comme une conspiration policière. Étudiée également dans le cadre d'une ontologie sociale, l'analyse montre en quoi ces discours font exister un nouveau statut, représentation discursive d'une identité revendiquée, désirée normale. Le discours procède ainsi à une tentative de régénération identitaire, contre l'identité hors-normes forgée par le système judiciaire et les médias.

C'est également au point de rencontre des activités discursives et sociales, sociologie du langage d'un côté et pragmatique topique de l'autre, que se situe l'analyse et la réflexion de Garric. Étudiant des lettres de patients sortis du service de réanimation, la chercheuse observe que ces courriers fonctionnent au-delà des remerciements, motifs affichés des discours, comme un acte d'abnégation de la part de leurs auteurs, sacrifice de leur image publique et/ou de leur indépendance. Ici le hors-normes du discours étudié se manifeste du point de vue pragmatique car les locuteurs s'acquittent d'une dette inestimable en mettant en contraste les qualités de leurs bienfaiteurs et leurs propres défaillances, dans une logique contre-doxique, ou encore en s'effaçant de leur propre discours.

Karine Collette déplace la question du hors-normes de l'analyse des écrits produits vers celle de leur interprétation : lorsque les citoyens entreprennent d'interpréter des textes officiels tels que les avis municipaux, cette lecture, en tant qu'interprétation non institutionnelle, non « autorisée », ressortit au hors-normes. S'appuyant sur une enquête menée auprès de citoyens lecteurs des avis municipaux publiés par la ville de Sherbrooke, elle tente de détecter des indices d'une interprétation hors-normes. Si les stratégies utilisées, comme la citation des textes, révèlent une faible appropriation, et si certains enquêtés déclarent des incompréhensions, l'enquête ne met pas en lumière de reconstructions de sens qui s'écartent clairement du texte à interpréter, ce qui tend à montrer qu'une situation de lecture hors-normes ne suffit pas à produire une interprétation hors-normes.

Juliette Drigny boucle ce parcours en proposant une possible jonction entre le côté du hors-normes social et celui du hors-normes linguistique, autour de la figure du « fou ». L'étymologie invite à situer la catégorie du fou, mot issu de *follere* « s'agiter en tout sens », en antinomie à celle de la norme, issu de *norma*, « équerre » : la personne folle, dans la société, représente sans doute un modèle par excellence du hors-normes social. Son discours permettrait-il de sortir des normes d'une littérature convenue ? Les écrivains des années 1970, dans la mouvance de *Tel Quel*, observant les caractéristiques du discours psychotique, « la fragmentation et le non-respect des frontières syntaxiques, le caractère accumulatif du discours, et l'insistance sur la matérialité graphique » (Drigny, ici même), ont cherché à s'en inspirer. Cette démarche n'allait cependant pas jusqu'à une fusion entre le discours des fous et un discours fou littéraire, conçu comme un « au-delà de la folie ». Quelque cinquante ans plus tard, les textes produits par l'avant-garde d'alors paraissent cristallisés en un modèle littéraire relativement stéréotypé.

Les contributeurs ont défini la qualité de hors-normes soit par des caractères linguistiques (au sens le plus matériel de caractères typographiques et des propriétés lexicales et syntaxiques), soit par l'espace social et sociocognitif spécifique qu'occupent les scripteurs. Le jeu croisé de leurs approches nous révèle certaines caractéristiques communes aux écrits observés :

- une plasticité, graphique et conceptionnelle, notamment dans la structuration – sensible par l'usage de la ponctuation ou par la disposition du texte sur la page dans l'écrit littéraire ou peu-lettré (Bikialo, Drigny, Steuckardt, Matheu),
- une tension, sur les deux plans aussi, entre plusieurs normes – normes discursives et norme linguistique (Lang), normes graphiques non stabilisées et normes de la langue dominante (Maturafi), fonctionnements pragmatiques normaux et imaginaires de la norme écrite (Brunner),
- une intranquillité, conceptionnelle, dans l'acte de parole en cours d'accomplissement : les improbables déclarations d'innocence de tueurs en série (Galatanu, Bellachhab), les remerciements de patients débiteurs de l'équipe de soin (Garric), les commentaires de citoyens sans véritable pouvoir politique (Collette).

S'inspirer de cette intranquillité scripturale, observée chez des psychotiques, a pu constituer en soi une technique de création pour certains écrivains des années 70 (Drigny). Sans doute la poursuite d'un inatteignable hors-normes, pensé comme singularité, n'est-elle pas étrangère au projet littéraire. Cependant, extérieurs à la littérature, les écrits des peu-lettrés, des apprenants – migrants ou étudiants allophones –, des scripteurs d'une langue sans tradition écrite, comme ceux des criminels, des malades, des psychotiques, des citoyens laissés à l'écart des décisions politiques semblent porter trace d'un isolement qui peut s'interpréter comme une forme d'indépendance, voire d'autarcie, ou bien de retrait, d'impuissance, de déclassement social. Dans la codification de la langue écrite, le hors-normes, choisi ou subi, met ainsi en évidence les failles d'une institution sociale en activité et de la société qui l'institue.

Bibliographie

- Angenot Marc [1989] (2005), « Hégémonie, dissidence et contre-discours. Réflexions sur les périphéries du discours social en 1889 », *Questions d'analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social*, 244-260.
- Blanche-Benveniste Claire (2010), *Approches de la langue parlée en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- Collette Karine et Steuckardt Agnès (2016), *Discours hors-normes, constructions sociales*, *Revue Signes, discours, société*, n° 16.
- Doquet Claire (2012), « La norme et l'usage. Linguistique et didactique de l'écriture à l'école primaire », *Repères*, 46, 95-109.
- Foucault Michel (1973), *Moi, Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard.
- Gauvin Lise (2004), *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil.
- Koch Peter et Österreicher Wulf (2001), « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache. Langage parlé et langage écrit », G. Holtus, M. Metzeltin et C. Schmitt (éds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, 1-2, 584-627.
- Lopez Cédric, Roche Mathieu et Panckhurst Rachel (2015), « Classification des items inconnus de 88milSMS : aide à l'identification automatique de la créativité scripturale », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 63, 71-86.
- Pimpant Michel et Leclerc Quentin (2013), *Les boloss des belles-lettres*, Paris, J'ai lu.
- Rutten Gijsbert et Van der Wal Marijke J. (2014), *Letters as Loot. A sociolinguistic approach to seventeenth- and eighteenth-century Dutch*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins.
- Sebba Mark (2007), *Spelling and Society: The Culture and Politics of Orthography around the World*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Siouffi Gilles et Steuckardt Agnès (dir.) (2007), *Les linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang.

TITRE: DISCOURS HORS-NORMES ET DISCOURS LITTÉRAIRE : CE QU'EN DISENT LA PONCTUATION ET LES GENRES DE DISCOURS

AUTEUR(S): STÉPHANE BIKIALO, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS, UNIVERSITÉ DE POITIERS, FORELL

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 9 - 26

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15569](http://hdl.handle.net/11143/15569)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15569](https://doi.org/10.17118/11143/15569)

Discours hors-normes et discours littéraire : ce qu'en disent la ponctuation et les genres de discours

Stéphane Bikialo, Professeur des Universités, Université de Poitiers, FORELL

Résumé : Le discours littéraire peut être considéré comme un espace d'accueil privilégié – et valorisé – du hors-normes discursif, en raison d'enjeux communs (singularisation, hétérogénéité...). L'article souligne, en prenant appui sur les genres de discours et la ponctuation (chez Jean-Charles Massera, Christian Prigent et Claude Simon notamment), que cet imaginaire du discours littéraire comme discours hors-normes est relatif et éphémère. L'historicité des discours hors-normes est ainsi démontrée, illustrant la permanente reconfiguration des normes.

Mots-clés : ponctuation ; genre de discours ; hétérogénéité ; historicité ; discours littéraire.

Abstract : Literary discourse can be considered as a privileged – and valued –space for discursive non-norms, because of common issues (singularization, heterogeneity...). The article emphasizes, by drawing on genres of discourse and punctuation (notably Jean-Charles Massera, Christian Prigent and Claude Simon), that this imaginary of literary discourse as out-of-norm discourse is relative and ephemeral. The historicity of non-standard discourses is thus demonstrated, illustrating the permanent reconfiguration of norms.

Key words : punctuation ; kind of speech ; heterogeneity ; historicity ; literary discourse.

La multiplicité et la relativité des normes sont aussi celles du hors-normes, et la notion de discours hors-normes ne se conçoit qu'au regard de l'historicité de ce discours. Comme la norme en effet, le hors-normes est un concept historique¹ et non naturel, c'est-à-dire relatif : à une période historique, à un groupe social ou géographique, à un ensemble de perceptions, à un modèle d'organisation des discours, etc. Un discours n'est pas hors-normes en soi mais par rapport aux normes d'une époque, d'un champ (littéraire, médiatique, politique, religieux...), d'un genre de discours (nouvelle, roman, théâtre...). C'est pourquoi, de même que les normes relèvent de la dynamique langagière, en constante évolution, les discours hors-normes ne peuvent se comprendre que de manière relative et dynamique. Comme l'écrivent Karine Colette et Agnès Steuckardt (2016), le hors-normes est « résolument constitutif des dynamiques discursives », les discours hors-normes sont à envisager « non pas en tant que discours linguistiquement ex-catégorisables, dans une représentation figée et strictement oppositionnelle entre discours normés et hors-normes, mais révèlent leurs propensions à informer et transformer les règles et les perceptions qui organisent ces catégories. »

Après quelques questions théoriques (ou plutôt conceptuelles²) que le concept de « discours hors-normes » m'a inspirées et sur lesquelles les analyses reviendront, je me concentrerai sur deux enjeux discursifs : la ponctuation et les genres de discours. Il s'agira d'observer comment certaines formes, particulièrement propices, voire dévolues, à marquer la norme discursive, permettent de faire basculer le discours vers un hors-normes dont je montrerai la relativité. Je m'appuierai sur le discours littéraire qui présente cette spécificité d'être un discours « institué » (Maingueneau) et en même temps avec un horizon d'hors-normes très fort, quasi définitoire en tant que « genre auctorial », une recherche de la sortie (apparente ou factice) de la norme et routine littéraire qui peut le rapprocher de l'instabilité des discours ordinaires ou conversationnels. Le discours littéraire est un discours hors-normes en puissance. Le fait qu'il ait peu été étudié par l'analyse du discours (Maingueneau, 2008 : 2-3) est à relier au fait que l'analyse des discours s'est surtout intéressée aux « textes que l'on peut qualifier de "normés" dans la mesure où ils relèvent des genres standards de leur temps (discours institutionnels, politiques, journalistiques, scientifiques, spécialisés, sociaux notamment) », qui s'effectuent « dans les cadres linguistiques et discursifs de la langue commune et dans des situations sociales relativement institutionnalisées [...]telles que les discours de vœux, les débats d'entre-deux tours » (Colette, Steuckardt, 2016).

Quelques réflexions sur les discours hors-normes et le discours littéraire

Hors-normes et subjectivation

Du modèle « juridique » (Macherey) de la norme (procédure d'exclusion, de partage entre le permis et le défendu, d'oppression), le plus souvent convoqué, on peut distinguer un modèle « biologique », où la norme est envisagée comme productive, créative, car elle insère le sujet dans une collectivité qui, certes,

1. Présentant la pensée de la norme chez Canguilhem et Foucault, Pierre Macherey indique ainsi que « la norme ne peut être pensée qu'historiquement, en rapport avec les processus qui la mettent en œuvre » (2009 : 91). Voir aussi la proposition par Gilles Siouffi d'articulation entre système, norme et usage à partir de Cosériu, qui souligne que celle-ci n'est valable « que de manière synchronique, à un instant T de la condition historique de la langue » (2015 : 52).

2. Comme l'écrit P. Macherey à partir de l'œuvre de Canguilhem : « Si le concept est du côté des *questions*, la théorie est du côté des *réponses*. Partir du concept, pour écrire l'histoire, c'est choisir de partir des *questions*. Le concept de *norme* donne un bon exemple de cette destitution du point de vue théorique et du privilège accordé à l'ouverture d'une problématique » (texte de 1964, repris dans 2009 : 54-55).

l'assujettit, mais aussi le construit. Les normes seraient alors du côté de ce qui fait communauté, de ce qui nous lie aux autres, sur le modèle du stéréotype, du côté du « nous », ce qui est en accord avec l'idée d'une norme objective, rationalisation en « bon usage » de l'usage. Le hors-normes serait alors du côté de la subjectivation, de la singularisation, donc du côté du « je ». Sonia Branca-Rosoff (2016) qui montre, en relisant Foucault, que la fragmentation contemporaine des normes empêche la création d'une collectivité, ce qui peut être lié à la disparition de l'État providence, s'inscrit dans cette perspective d'une difficulté à penser le « nous » à notre époque. Au cours du projet de l'auteur Bernard Noël d'écrire une série de monologues basés sur la suite des pronoms personnels, qui s'est étendu sur plus de 20 ans, c'est le *Monologue du nous* (paru en 2015) qui a retardé l'achèvement du cycle, le « nous » ayant longtemps été considéré par l'auteur comme « impraticable dans l'état actuel du monde » (2013 : 198). « Il me reste à écrire le récit le plus difficile qui est celui du “nous”. Ce n'est pas difficile en tant que pronom personnel, mais parce que le “nous” n'est plus tellement pratiqué³ » (2010 : 35). De la même manière, l'hypothèse formulée ici même par A. Steuckardt d'une forme de « norme idiolectale » partagée par les peu-lettrés, va dans le sens de ce mouvement du « je » (idiolecte) hors-normes au « nous » (norme) dans la dimension partagée. Le discours littéraire, qui relève d'un processus de singularisation, comme le discours ordinaire, mais au sein d'une œuvre, dans une démarche artistique, est donc à ce titre en lien étroit avec le hors-normes.

Saillance du hors-normes : opacité et hétérogénéité

Les normes ne se voient pas forcément, elles sont souvent intériorisées. Les discours normatifs ou normés se présentent comme évidents, transparents, soit dans leur force d'assertion (« il faut... », « dites »), soit en passant pour naturels. À l'inverse, les discours hors-normes seraient du côté de ce qui se voit – le mot même de « hors-norme » implique une sorte de visibilité emphatique, une absence de discrétion – et de ce qui ne va pas de soi. Le discours littéraire se caractérise notamment en ce que l'attention à la matérialité discursive est l'objet et l'enjeu même de ce discours. Dans « Arrêts sur mots », Jacqueline Authier-Revuz a souligné la proximité entre l'analyse linguistique et l'écriture littéraire autour de ce rapport distancié au langage, en soulignant que dans le cas du discours littéraire, cela s'opère en « *incorporant*, de façon *singulière* pour chaque sujet, ce questionnement dans une dimension réflexive interne travaillant l'écriture » :

Ces deux pratiques, si profondément dissemblables, partagent, il me semble, une racine commune qui est de l'ordre d'un arrêt devant le langage. Si le langage, le dire, les mots sont de l'ordre de « ce qui va de soi », de ce qu'on utilise sans y penser, qu'on « traverse » sans le percevoir dans son mouvement vers les choses (qu'on nomme) et les autres (à qui on s'adresse), si on est « installé » dans une sorte de neutralité tranquille dans le langage... je ne pense pas qu'on devienne linguiste ou écrivain. (2007 : 116)

L'auteur et essayiste Christian Prigent s'est intéressé à ces discours littéraires hors-normes, en particulier dans deux essais : *La Langue et ses monstres* (Cadex, 1989 / P.O.L., 2014) et *Une erreur de la nature* (P.O.L., 1996), et ses analyses peuvent donc fournir non seulement une liste de discours considérés comme hors-normes mais aussi des éléments discursifs. Dès ses titres, qui dans leur négativité pointent quelque chose

3. L'ensemble des monologues a été publié sous le titre *La Comédie intime*, Œuvres IV, P.O.L., 2015.

qui ne va pas de soi, apparait cette dimension hors-normes, qu'il nomme – en faisant parler les opposants à ces œuvres hors-normes – l'illisibilité⁴ :

mais illisible en quoi, au fait ?

Résumons :

1. Trop cultivé, savant, cuistre (empêtré d'« allusions »).
2. Rompant les codes habituels de lecture (il faudrait lire en même temps – au prix de quel strabisme, de quel grand écart mental ? – la page de droite et la page de gauche).
3. Défaisant l'homogénéité en déplaçant plusieurs langues dans l'unique langue.

Donc, si l'on comprend bien, pour que ce soit lisible, il faudrait :

1. Que ce soit écrit en une seule langue (la bonne : la maternelle ? la littéraire ?). Que ce soit donc moins étrange, moins étranger, moins créolé, moins métissé, plus nivelé, plus familier, plus familial, plus homogène, plus indigène⁵.
2. Que ça évite toute remontée ostensible dans la mémoire culturelle (que ce soit plus simple, moins intellectuel).
3. Que ça se donne à lire comme on lit habituellement, comme on lit naturellement. Un texte lisible est un texte qui évite la sophistication, l'artifice. Un texte qui sait qu'il se doit au naturel. Ou alors on se trompe et on trompe. (Prigent : 1996 : 23-24)

C. Prigent insiste donc beaucoup sur la dimension d'hétérogène : hétérogène dans la diversité des langues (variations), hétérogène dans la disposition typographique et hétérogène dans les références culturelles/les allusions. La liste des auteurs qu'il aborde est en soi une bibliothèque des auteurs « hors norme » : Jarry, Artaud, Stein, Cummings, Rabelais, Rimbaud, Bataille, Burroughs, Khlebnikov, Maïakovski, mais aussi Roche, Cadiot, Noël, etc., avec une réflexion sur les formes de hors-normes : ainsi chez Cummings un hors-normes formel mais un caractère normé, voire stéréotypé dans la thématique lyrique ; Burroughs un hors-normes aussi bien lié à la pratique du *cut-up* que de la thématique sexuelle ou scatologique. Le discours hors-norme tendrait vers l'opacité, vers l'hétérogénéité discursive, telle que la définit J. Authier-Revuz lorsqu'elle évoque dès l'introduction à *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, les énoncés où « le signe, au lieu d'y remplir, transparent, dans l'effacement de soi, sa fonction médiatrice, s'interpose comme réel, présence, corps » (1995-2012 : 17). À l'effet d'évidence, à la recherche de l'homogénéisation des discours de la norme s'opposerait ainsi l'effet de non-évidence, d'hétérogénéité des discours hors-normes.

Il convient de préciser que ce hors-normes n'est pas un « hors langue », dans la mesure où « la langue reprend tout dans ses possibilités » (Deguy, 2000 : 15), ce que les poètes revendiquent souvent plus que certains linguistes qui nient l'ordre de la langue :

4. La notion d'« illisibilité » est à entendre comme « décret d'illisibilité » de la part d'un journaliste pointant un texte de Julian Rios comme « illisible ».

5. Suite au Prix Goncourt, décerné en 2014 à *Pas pleurer* de L. Salvayre, voici ce que déclarait son président, B. Pivot : « Nous avons d'abord couronné un roman d'une grande qualité littéraire, un livre à l'écriture très originale, même si je regrette qu'il y ait parfois trop d'espagnol » (cité dans le *Journal du Dimanche*, 5 novembre 2014).

Il n'y a jamais pour moi de la langue hors de la langue ; ni d'indicible, ni de parole transcendante. Autrement dit, tout se passe dans la langue, mais il m'arrive parfois d'éprouver la présence d'un non-dit parce que la langue échoue à en être le dit. Un non-dit qui, un bref moment, fait sentir le bord par l'impression qu'au-delà de cet infranchissable bord de la langue, il y a un mutisme qui voudrait parler : est-ce l'animalité à jamais emprisonnée justement sous la langue ? (1995 : 11).

Hors-normes et ordre du discours

Même s'il existe une acception descriptive de la norme – que G. Siouffi présente et propose de baptiser « norme constatée » (2015 : 51), la norme est liée au pouvoir, comme le souligne M. Foucault dans *Les Anormaux*, son cours au collège de France du 15 janvier 1975 :

« [...] la norme se définit non pas du tout comme une loi naturelle, mais par le rôle d'exigence et de coercition qu'elle est capable d'exercer par rapport aux domaines auxquels elle s'applique. La norme est porteuse, par conséquent, d'une prétention de pouvoir. La norme, ce n'est pas simplement, ce n'est même pas un principe d'intelligibilité ; c'est un élément à partir duquel un certain exercice du pouvoir se trouve fondé et légitimé. Concept polémique – dit M. Canguilhem. Peut-être pourrait-on dire politique. » ([1975] 1999 : 46).

Un discours hors-normes s'oppose forcément à un discours de l'ordre : ***L'Ordre du discours*** de Michel Foucault envisage par « ordre » un certain nombre de procédures de contrôle et de raréfaction du discours qui relèvent de normes discursives qu'il est utile de reprendre et d'interroger dans leur matérialité afin d'approcher les éléments et les formes caractéristiques d'un discours hors-normes :

Je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. (1971 : 10-11)

Et Foucault distingue :

- les procédures d'exclusion qui s'exercent de l'extérieur et servent à tenter de maîtriser les pouvoirs du discours : la parole interdite, tabou (dans les domaines de la sexualité et de la politique notamment), le partage de la folie et la volonté de vérité, l'opposition du vrai et du faux ; cette première série de procédures permet donc d'envisager certains éléments qui relèveraient de sujets, des thèmes générant des discours hors norme, comme le discours pornographique⁶ ou le discours de la folie⁷ ;

6. Voir M.-A. Paveau, en particulier le chapitre intitulé « un discours hors les normes », où elle qualifie le discours pornographique, de discours qu'on partage mais dont on ne parle pas : « C'est que le discours pornographique échappe aux normes sociales. Il s'agit effectivement, comme le soulignait W. Kendrick, d'un discours naturellement en débat, sans aucune évidence ni sérénité. Il est structurellement soupçonné ou loué, condamné ou défendu ; dans tous les cas, il présente un certain danger et c'est à lui mieux qu'à tout autre discours social que pourrait s'appliquer la célèbre remarque de M. Foucault dans l'ordre du discours : "Mais qu'y a-t-il de si périlleux dans le fait que les gens parlent, et que leurs discours indéfiniment prolifèrent ? Où est donc le danger ?" » (2014).

7. Les œuvres de L. Kaplan, en particulier *Louise, elle est folle* (P.O.L., 2011) et *Les Amants de Marie* (P.O.L., 2002) ou celles de L. Salvayre, en particulier *La Compagnie des spectres* (Seuil, 1997), mettent en jeu ces procédures d'exclusion à l'égard des discours considérés comme fous de certains personnages.

- les procédures de classification et de distribution qui s'exercent de l'intérieur et qui tentent de conjurer l'apparition aléatoire des discours : commentaire, fonction auteur, et disciplines ;
- les procédures qui déterminent les conditions de mise en jeu des discours, opérant une sélection des sujets parlants : rituels, sociétés de discours, doctrines.

Le hors-normes se construirait donc contre ces procédures de raréfaction du discours qui, en mettant de « l'ordre », uniformisent les discours, excluent certains discours : on est bien dans le versant idéologique – « juridique » dirait P. Macherey – des normes. Si le discours normé ou normatif est celui qui contient ces procédures de raréfaction, d'exclusion, à l'inverse le discours hors-normes va être celui qui met en jeu non plus l'ordre mais ce que M. Foucault appelle « l'inquiétude du discours »⁸ :

Mais peut-être cette institution et ce désir ne sont-ils pas autre chose que deux répliques opposées à une même inquiétude : inquiétude à l'égard de ce qu'est le discours dans sa réalité matérielle de chose prononcée ou écrite ; inquiétude à l'égard de cette existence transitoire vouée à s'effacer sans doute, mais selon une durée qui ne nous appartient pas ; inquiétude à sentir sous cette activité, pourtant quotidienne et grise, des pouvoirs et des dangers qu'on imagine mal. (1971 : 9-10).

Si le discours littéraire relève à la fois de l'ordre du discours, de l'institution⁹ et du désir, on peut considérer qu'il assume l'inquiétude davantage que d'autres types de discours, qu'il assume voire revendique en particulier « ce qu'est le discours dans sa réalité matérielle » et son « existence transitoire ». Le discours littéraire peut être considéré comme un espace d'accueil ou un exemple privilégié du hors-normes discursif.

Les procédures d'exclusion, de classification ou de conditions de mise en jeu des discours sont tout autant importantes dans le discours littéraire que dans d'autres types de discours : les formes fixes poétiques ou théâtrales en particulier, et le roman à moindre degré, s'inscrivent dans des normes génériques instituées qui relèvent des procédures de classification et de distribution décrites par M. Foucault. N. Quintane le souligne bien quand elle met sur le même plan Britney Spears et Saint-John Perse en soulignant que :

Britney Spears est une chanteuse tout ce qu'il y a de plus chanteuse, dans le goût de ce qui se chante ; Perse est un poète tout ce qu'il y a de plus poète, dans le goût poétique. Chacun fait son métier – et c'est un peu ça le problème. (2014 : 156)

L'idéal, ajoute Nathalie Quintane, aurait été « qu'on ne se contente pas de ce qu'on sait déjà qu'on va avoir », qu'émerge quelque chose d'un peu plus qu'« à peine surprenant, avec juste cette langue agréable de la nouveauté, cette torpeur qui ne dure que quelques secondes » (*ibid.*). Dans le discours littéraire de fait, le hors-normes est valorisé¹⁰ comme nouveauté, comme surprise, ce que soulignait Apollinaire dans « L'esprit nouveau et les poètes » (1917) :

8. Expression reprise par D. Maldidier dans son anthologie commentée des textes de M. Pêcheux (édition des Cendres, 1990).

9. M. Foucault évoque à plusieurs reprises « l'ordre du discours littéraire » (p. 29), en mentionnant notamment « l'auteur » comme « principe de raréfaction » (p. 28) du discours ainsi que les classifications (p. 23) et les sociétés de discours (p. 42).

10. Ce qui n'est pas le cas des discours sociaux, ordinaires... où le hors-normes serait plutôt vu négativement et comme pratique marginale.

L'esprit nouveau est également dans la surprise. C'est ce qu'il y a en lui de plus vivant, de plus neuf. La surprise est le grand ressort nouveau. C'est par la surprise, par la place importante qu'il fait à la surprise que l'esprit nouveau se distingue de tous les mouvements artistiques et littéraires qui l'ont précédé¹¹.

Le hors-normes est un des critères de la valeur du discours littéraire, doté d'une sorte de trait /+artistique/. Il renvoie à la créativité, à l'originalité, au non attendu – au niveau économique, on oppose une littérature de création, qui est une offre inédite, à une littérature de commande, qui répond à une demande.

Mais cet imaginaire du discours littéraire comme discours hors-normes est lui-même à historiciser, relatif et provisoire : dans le discours littéraire comme ailleurs, le hors-normes devient (souvent) la norme, dans une forme de récupération ou de normalisation du hors-normes. Barthes l'indiquait déjà en 1953 au sujet de ce qu'il nommait « l'écriture blanche » :

Dans ce même effort de dégagement du langage littéraire, voici une autre solution : créer une écriture blanche, libérée de toute servitude à un ordre marqué du langage. [...] Il s'agit de dépasser ici la Littérature en se confiant à une sorte de langue basique, également éloignée des langages vivants et du langage littéraire proprement dit. [...] Malheureusement rien n'est plus infidèle qu'une écriture blanche ; les automatismes s'élaborent à l'endroit même où se trouvait d'abord une liberté, un réseau de formes durcies serre de plus en plus la fraîcheur première du discours, une écriture renaît à la place d'un langage indéfini. (Barthes, 1953 : 57)

Cette dimension de récupération peut aller jusqu'à l'argument de vente, comme en témoigne, en 2013, Yann Moix qui reçoit le prix Renaudot pour *Naissance*, un roman immédiatement qualifié de « hors-norme » par les journalistes et l'auteur :

Sorti à la fin du mois d'août, ce gros parallélépipède hors-normes de 1 143 pages avait divisé la critique¹².

Si ce n'est pas provocateur, c'est en tout cas hors-normes.

Oui, dans le sens en dehors de la norme. D'ailleurs, le jury du Renaudot a été très courageux. C'était un choix difficile. Mais on est dans une société où l'on a besoin d'excès. *Naissance* est une expérience littéraire inédite au sens où il n'y a pas vraiment d'histoire¹³.

Il se suffit de se remémorer qu'A. Robbe-Grillet voyait déjà, dans les années 1950, le récit d'une histoire comme une « notion périmée » abandonnée par le Nouveau Roman pour relativiser le caractère d'« expérience littéraire inédite » de cet ouvrage, dont le caractère hors-normes – qui se résume au nombre de pages – permet d'attirer davantage de lecteurs.

11. Repris dans *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1918.

12. Biblioobs, 4-11-2013, en ligne sur <http://biblioobs.nouvelobs.com/actualites/20131104.OBS3795/le-prix-renaudot-2013-est-pour-yann-moix.html> (page consultée le 8 juin 2015).

13. La Montagne, 9-11-2013, en ligne sur http://www.lamontagne.fr/limousin/actualite/departement/correze/brive/2013/11/09/yann-moix-on-a-besoin-d-exces_1759260.html (page consultée le 8 juin 2015).

Genres de discours et ponctuation

Les genres de discours, « facteurs de régulation de la créativité langagière », « formes prescriptives » selon M. Bakhtine (1984 : 287), relèvent de règles parfois très précisément établies, en particulier les sous-genres ou genres mineurs (comme le sonnet, la tragédie...) et d'une très grande liberté formelle. C'est le cas aussi de la ponctuation, souvent envisagée, avant ses fonctions esthétiques (rythmiques, stylistiques...) comme ayant une fonction normative liée à la clarté du discours, à son organisation, à sa hiérarchisation, son ordonnancement. Ces deux enjeux discursifs permettent de s'interroger sur le discours hors-normes, à la fois au niveau de ses conditions de production et de réception et de sa matérialité discursive.

Les genres de discours

Sonia Branca-Rosoff applique aux genres l'esthétique de la nouveauté évoquée précédemment avec Apollinaire entre parlant de l'équilibre entre un principe de conformité et d'originalité :

[...] les genres littéraires voient s'équilibrer un principe de conformité qui les inscrit dans une tradition et un principe d'originalité qui nécessite que chaque œuvre fasse un écart par rapport aux œuvres déjà existantes dans le champ littéraire. La valeur littéraire est au prix de ce renouvellement. Aussi, à peine atteint, le genre se transforme, sans espoir de stabilité. Certes, l'existence de déviations se constate aussi dans les pratiques langagières les plus socialisées. Même les plus routinières produisent de l'inédit. La répétition ne va jamais sans différence, et la normativité attachée aux genres est inséparable de l'instabilité liée à toute action humaine. Cependant, la subversion des conventions reçues est au principe même de l'activité esthétique alors que les genres liés aux professions du tertiaire ou à la bureaucratie, tendent vers la standardisation. (Branca-Rosoff, 2007 : 117-118).

Cette subversion des « conventions reçues » inhérente aux genres de discours seconds (artistiques chez Bakhtine) les rend centraux dans la caractérisation d'un discours comme hors-normes. Et cette subversion peut s'opérer – dans l'œuvre de J.-C. Massera sur laquelle je m'appuierai – par un travail la reprise (parodique, critique) de discours particulièrement standardisés (les discours médiatiques et publicitaires en particulier) pour en faire apparaître le caractère normé voire normatif. Le hors-normes se construit ainsi dans la monstration et la reprise de discours (*France guide de l'utilisateur*) ou de cadres (« *Barbie is dead* ») normés.

Discount

Bonjour et bon courage si vous cherchez un emploi. La récession annoncée par l'OCDE est conforme aux prévisions : il y a déjà de nombreuses files d'attente devant les agences d'intérim.

ça devient dur, très dur, dans le sens où vous avez peu de chances de sortir de la logique intérimaire. Ce matin en banlieue nord vous êtes toujours sans rien pour la journée à Bobigny, Genevilliers, Saint-Denis et puis plus loin à Cergy-Pontoise. Vous devrez faire preuve de patience d'autant plus que contrairement au début des années 80 où la moitié des intérimaires trouvait un emploi stable en 12 mois, ils ne sont plus qu'un sur quatre en 1992. L'autre gros point noir c'est bien sûr la vallée de la Seine, précisément dans le secteur automobile où la grogne a grimpé d'un cran hier. Pas de changements dans la région de Lille, vous allez de stage de formation en stage de formation entre l'ANPE et les agences intérimaires. (Massera, 1998 : 78).

Le caractère hors-normes de ce discours littéraire réside ici dans l'entrecroisement de deux genres de discours, celle du bulletin économique et celle du flash routier. Le vocabulaire du bulletin économique (recherche d'emploi, agence d'intérim, formations, contrats à durée déterminée) prend place au sein d'une phraséologie qui est celle des bulletins radiophoniques routiers « Bison futé »¹⁴ : les expressions « conforme aux prévisions » et « gros point noir », « *vous devrez faire preuve de patience* », « essayez cependant d'éviter... », une dominante d'éléments relatifs à l'espace, prépositions (« devant »), adverbes (« plus loin ») et syntagmes prépositionnels (« en banlieue nord », « à Bobigny », « dans la région de Lille »). Une divergence discursive¹⁵ apparaît entre la thématique du discours et le genre de discours dans lequel il est ici inscrit. Cette divergence se caractérise donc par une coprésence de genres discursifs qui ne semblent pas pouvoir être validés sur le même plan discursif. Cette hétérogénéité discursive transforme deux genres de discours très normés, routiniers¹⁶ – c'est le cas de le dire – en un discours hors-normes. Cette divergence discursive relève d'une forme de dialogisme que J. Bres (2007 : 51) nomme « discordance pragmatique » : c'est cette discordance qui crée l'effet comique d'ironie tragique : le bulletin de route s'adresse directement à des personnes partant en vacances ou allant sur leur lieu de travail, qui vivent donc les embouteillages ou autres problèmes routiers tout en s'adressant aux demandeurs d'emploi exclus en partie de ce type de situation en raison de leur statut.

14. Indicateur de l'état du trafic routier en France créé par le ministère en 1975 : <http://www.bison-fute.gouv.fr/>.

15. Je reprends là l'idée de « divergence énonciative » proposée par G. Philippe : « Par "divergences énonciatives", on entendra ici les faits de manquement, au moins apparent, à la règle de cohérence énonciative dans la formation des énoncés : il y a divergence dès lors d'un énoncé propose des marquages énonciatifs qui ne semblent pas pouvoir être assumés par un seul valideur, ou ne pas pouvoir être validés sur le même plan énonciatif » (2000 : 31).

16. Il s'agit de « genres routiniers » au sein des « genres institués », selon Maingueneau : « À l'intérieur de ces genres routiniers on peut définir une échelle : d'un côté les genres totalement ritualisés, qui laissent une marge de variation minimale (actes juridiques, par exemple), de l'autre ceux qui, à l'intérieur d'un script peu contraignant, laissent une grande part aux variations personnelles » (2007 : 9-35). Voir aussi Maingueneau, 2004 : 180-187. Version remaniée disponible en ligne : http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/intro_topic.html

Il s'agit là d'une installation sonore¹⁷ conçue pour, et diffusée dans un hypermarché (Auchan) en 2011. La forme relève d'un genre de discours normé, le spot publicitaire/promotionnel, qui se définit par un lieu (l'hypermarché), un format (1'10" comprenant une musique d'accroche et un discours de 20"), une structure énonciative (l'apostrophe), une voix (timbres, rythme, variation d'intensité en accord avec le genre du spot publicitaire).

Le caractère hors-normes de ce discours passe de nouveau par une divergence discursive entre ce format commercial et le contenu du discours à partir de l'idée de « doute » : ce mot du langage courant est ici réinvesti d'un sens philosophique et le doute sur le choix du chemisier devient un doute éveillant la conscience critique à l'aliénation que l'achat ou le doute sur ce chemisier révèle :

Mesdames, vous hésitez entre ce chemisier qui vous va si bien et ce chemisier qu'il va adorer ? Rien de tel qu'un petit moment de doute, pour repenser totalement la représentation que vous vous faites d'une femme, dans un monde où la plupart des postes clés sont occupés par des hommes.

Ce discours est bien hors-normes car il mêle deux genres de discours (spot publicitaire et discours sociologique), qu'il joue avec les normes de l'un (le spot), discours très normatif et par définition prescriptif pour faire apparaître le hors-normes que représente l'autre dans ce contexte. Mais il est aussi – et surtout – hors-normes en raison du cadre de réception (un supermarché) dans lequel il s'inscrit (la même installation dans un lieu artistique ne serait pas conçue comme hors-normes).

Hors-normes et ponctuation

Les signes de ponctuation incarnent une norme destinée à réglementer l'aléatoire et l'inépuisable du discours, ce qui les rapproche de l'ordre du discours : la ponctuation devient alors « un système répressif, sournois, qui prétend mettre de l'ordre (un ordre fait) dans l'espace d'une liberté » (Serreau, citée dans Lorenceau, 1980 : 95). Les discours épilinguistiques sur la ponctuation attestent d'un imaginaire fondé sur l'assimilation à une procédure de contrôle interne, liée à celui de l'« ordre du discours ». Comme l'écrit François Cusset dans la réponse à une enquête menée sur la ponctuation et l'écriture littéraire en ce début de XXI^e siècle :

Elle relève plutôt d'un ordre normatif intériorisé, mais ces règles étant impossibles à fixer (relatives à un état de la langue, à un style, au statut des textes, à un référent dans l'histoire littéraire aussi) elles débouchent sur une normativité fuyante, ou impossible, qui oui, « inquiète », le texte : il y a des virgules indécidables, la règle m'en semblant illogique, et en même temps mon (contre-)usage illégitime – mais peut-être est-ce dans ce genre d'incertitude qu'on s'approprie son texte, et la langue...¹⁸

17. On peut entendre la pièce sonore ici : http://www.jean-charles-massera.com/spip.php?rubrique6#pagination_sons. Installation diffusée du 1^{er} au 30 octobre 2011 au Centre commercial Auchan Mantes-Buchelay (Porte de Normandie), du lundi au vendredi, toutes les 40 mn, avec la voix de Natalie Castera, professionnelle de la radio.

18. L'enquête d'où sont extraites ces réponses a été réalisée par S. Bikialo et J. Rault auprès d'une cinquantaine d'auteurs contemporain-e-s entre 2013 et 2015.

Ou François Bégaudeau :

Reste que le rapport à la ponctuation est un rapport à une norme, et pose, très concrètement, des questions engageant un certain positionnement par rapport à cette norme. Notamment lors de la phase de correction (dite aussi « préparation ») d'un livre en cours de fabrication.

Je dois ajouter que mon usage de la ponctuation, notamment dans les textes théoriques (articles, essais), est plutôt du côté de la mise en ordre, car il vise la clarté du propos, organise la hiérarchie des différentes étapes de raisonnement.

La ponctuation ne relève pas de l'ordre des choses, mais bien de l'ordre du discours, comme en témoigne cet extrait de *L'Acacia* de Claude Simon :

« De sorte que plus tard, quand il essaya de raconter ces choses, il se rendit compte qu'il avait fabriqué au lieu de l'informe, de l'invertébré, une relation d'événements telle qu'un esprit normal, c'est-à-dire celui de quelqu'un qui a dormi dans un lit, s'est levé, lavé, habillé, nourri, pouvait la constituer après coup, à froid, conformément à un usage établi de sons et de signes convenus, c'est-à-dire suscitant des images à peu près nettes, ordonnées, distinctes les unes des autres, tandis qu'à la vérité cela n'avait ni formes définies, ni noms, ni adjectifs, ni sujets, ni compléments, ni ponctuation (en tout cas pas de points), ni exacte temporalité, ni sens. » (1989 : 286).

La ponctuation administre « l'informe » et donne une ossature (textuelle) à « l'invertébré ». Longtemps perçue du côté des « bonnes manières » (Desbrusses), des règles typographiques et normatives, ce n'est que récemment – fin du XIX^e siècle – qu'elle a été envisagée dans sa dimension esthétique et se généralise une manière « esthétique » d'envisager la ponctuation¹⁹, en même temps qu'elle devient plus visible, voire vi-lisible (Anis, 1983) :

Si une ponctuation ordinaire semble invisible parce qu'elle répond aux habitudes de lecture, dès qu'il y a rupture par rapport aux usages courants, c'est probablement la dimension graphique qui est perçue la première. (Bikialo et Desbrusses, 2015 : 107-108)

Mais c'est précisément cette valeur discursive normative qui peut lui permettre de faire basculer un discours dans le hors-normes, en particulier la « ponctuation blanche » (M. Favriaud) qui relève de la mise en page, de la typographie ou de la suppression des signes noirs comme chez Apollinaire (en lien avec le « ly-risme visuel » qui définit son esthétique de la surprise). C'est le cas au début du *Jardin des Plantes*, où « les blancs permettent à Cl. Simon de découper l'espace conventionnel de la page et de casser la linéarité du discours » (Rannoux, 2000 : 249). On retrouve les trois formes d'illisibilité – ou de hors-normes – évoquées par C. Prigent :

- hors-normes compositionnel, en raison d'une disposition typographique qui passe par un rejet de la linéarité temporelle et causative et une volonté de spatialiser ;
- hors-normes dans la variation linguistique, la diversité des langues ou plutôt ici des voix dans la mesure où ce texte est profondément dialogique ;

19. I.Serça fait à la fois l'histoire et la démonstration par les œuvres de cette *Esthétique de la ponctuation* (2012). Voir aussi Bikialo et Rault, 2016.

- hors-normes culturel, en raison de la multiplicité des références culturelles, des allusions, dès ce « forum²⁰ », et surtout à travers les périphrases comme « le grand écrivain Prix Lénine²¹ » ou le « second mari de la plus belle femme du monde²² » :

m'efforçant dans mon mauvais anglais

peut-être que j'avais trop bu seulement ç'avait eu
l'effet contraire de celui qu'ils avaient sans doute
espéré

second mari de
la plus belle femme
du monde je le
poussai du coude
lui montrai m'ef-
forçant dans mon

Frounze Kirghistan cœur de l'Asie
Appelaient ça un « forum » cinq
jours verbiage déclamations paix
entre les peuples amour fraternité
etc. à l'invitation de grand écrivain
Prix Lénine Héros du travail etc.
présidant aux verbiages pose mé-
ditative ou plutôt accablement
poids sans doute écrasant des pen-
sées (ou simplement assoupi peut-
être accoudé lourde tête soutenue
d'une main) après discours inau-
gural invocation aux Vieux de la

11

Figure 1. Claude Simon (1997), *Le Jardin des Plantes*, Paris, Minuit, p. 11.

Au niveau de la ponctuation, il convient toutefois de remarquer que cette « tentative d'excéder la ligne, c'est-à-dire d'excéder les limites inhérentes à l'emploi d'un médium linéaire, temporel, soumis à l'enchaînement de séquences et d'unités qui en principe ne se superposent jamais » (Baetens, 2001 : 31) est certes hors-normes mais tout à fait en accord avec l'écriture simonienne, depuis *Histoire* notamment fait aussi de fragments, de collages, mais qui reste visuellement linéaire, dans cette écriture faite de transits, d'aiguillages permanents, d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre, d'une situation d'énonciation à une autre... Il faudrait par ailleurs préciser que l'écriture de Claude Simon a pu être considérée comme hors-normes – notamment par son usage de la ponctuation – pour ses contemporains : mais pas pour ceux qui avaient lu Tati, Rabelais, Faulkner et Joyce. Par surcroît, au moins depuis que l'auteur a reçu le prix Nobel en 1985, ce hors-normes a été institutionnalisé. Au fond – et on revient aux genres – cette écriture – et cette ponctuation – n'est hors-normes qu'à partir du moment où on érige comme norme un certain type de roman comprenant notamment une ponctuation phrastique, paragraphique et d'œuvre qui organise le discours et favorise l'enchaînement causal des événements.

Un tel usage du blanc et de la structure paginale n'est en effet pas du tout considéré comme hors-normes dans un poème où la verticalité domine souvent et où Mallarmé (puis Reverdy, Du Bouchet, Guillevic...) ont apposé leur modèle ; c'est d'ailleurs ce que soulignait Michel Butor dès 1972 :

20. Le forum d'Issyk-Koul a été fondé en 1986 à Frounze au Kirghizstan, et Claude Simon y fut invité lors de la première édition, en octobre 1986, avec quinze autres invités célèbres dont l'acteur Peter Ustinov, les écrivains James Baldwin, Yachar Kemal et Arthur Miller, etc. Lors du voyage de retour, ils furent reçus par M. Gorbatchev, à Moscou.

21. Tchinguiz Aïtmatov (1928-2008) a obtenu le prix Lénine de littérature en 1963.

22. Arthur Miller, marié à Marylin Monroe de 1956 à 1961.

Un éditeur comme Gallimard, par exemple, n'éprouve aucune difficulté à publier les œuvres de Claudel en versets. C'était très difficile à obtenir à la fin du XIX^e siècle, mais aujourd'hui ça ne pose aucun problème parce que considéré comme poésie. Mais si, à l'intérieur d'un livre avec le sous-titre « roman », on passe à la ligne à l'intérieur d'une phrase, on met en danger la classification des genres, on ne sait plus exactement s'il s'agit de poésie ou de roman et ceci est beaucoup plus grave qu'on ne croirait, parce que cette distinction est liée à toutes sortes de choses : on ne présente pas les livres de poésie comme les livres de roman, on ne les tire pas au même nombre d'exemplaires, on ne les distribue pas de la même façon, ce ne sont pas les mêmes libraires qui s'y intéressent et, ensuite, ce n'est pas dans les mêmes chapitres des manuels d'histoire de la littérature qu'on les trouve ; ce ne sont pas les mêmes professeurs, dans les universités, qui en parlent. Donc, le seul fait, à l'intérieur d'un roman, de mettre un alinéa à l'intérieur d'une phrase fait que vous êtes un « empêcheur de danser en rond ». (1972 : 15)

Bien plus, dans le discours littéraire contemporain, le blanc est devenu sinon la norme du moins fréquent, comme le souligne Pascal Quignard dans *Une gêne technique à l'égard des fragments* qui parle d'« une sorte de compulsion du blanchiment » :

On peut soutenir que de nos jours la cheville ou le poncif, c'est le blanc. La règle paraît être un texte comme haillonneux. Du moins dans l'art moderne l'effet de discontinu s'est substitué à l'effet de liaison. (1986 : 20)

Dans une norme où la linéarité et le monologisme dominant, le poétique, vertical plus qu'horizontal, serait en soi hors-normes :

En inventant ou ré-inventant des dispositifs de mise en page, et d'abord de frayage ou d'occupation de la surface, il fallait tenter de détourner, à même le papier, certaines normes typographiques. Il fallait tourner certaines conventions dominantes, celles par lesquelles on avait cru devoir, dans les cultures où domine l'écriture dite phonétique, s'approprier l'économie historique de ce support en le pliant (sans le plier, à plat, justement) au temps continu et irréversible d'une ligne, d'une ligne vocale [...]. Changeant de dimension et se pliant à d'autres conventions ou contrats, des lettres peuvent alors appartenir à plusieurs mots. Elles sautent par-dessus leur appartenance immédiate. Elles troublent alors l'idée même d'une surface plate, ou transparente, ou translucide, ou réfléchissante. (Derrida, 1997 : 37).

Conclusion

Ce dont témoigne le discours littéraire, c'est de la relativité et du caractère éphémère non seulement des normes mais aussi du hors-normes, son caractère évolutif : la puissance de récupération du discours est telle que le discours hors-normes l'est souvent parce qu'il s'appuie lui-même sur des enjeux discursifs (genres de discours et ponctuation) normés, et que ce hors-normes devient la norme dès qu'il est reconnaissable et en position de pouvoir (même relatif), dans une dynamique des reconfiguration permanente des normes. S'il n'y a pas de formes du hors-normes, j'ai essayé de montrer qu'il était possible de prendre appui sur la matérialité discursive (incluant les conditions de production et de réception) pour aborder les discours qui peuvent être qualifiés de hors-normes, en particulier dans le rôle joué par l'hétérogénéité, envisagée à la fois comme processus d'opacification et de divergences discursives ou pragmatiques au niveau des genres ou des pratiques ponctuanes.

Bibliographie

- Anis Jacques (1983), « Vilisibilité du texte poétique », *Langue française*, n° 59, 88-102.
- Authier-Revuz Jacqueline ([1995] 2012), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Authier-Revuz Jacqueline (2007), « Arrêts sur mots », I. Fénoglio (dir.), *L'Écriture et le souci de la langue. Écrivains, linguistes, témoignages et traces manuscrites*, Paris, Bruylant-Academia, 113-145.
- Baetens Jan (2001), « Éloge de la ligne », S. Houppermans (dir.), *Claude Simon et Le Jardin des Plantes*, CRIN 39, Amsterdam / New-York, Rodopi, 31-44.
- Bakhtine Mikhaïl (1984), « Les genres du discours » [1952-1953], dans *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Bakhtine Mikhaïl (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Barthes Roland ([1953] 1972), *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- Bikialo Stéphane (2014), « Ordre et inquiétude du discours dans le discours littéraire contemporain : *Portrait de l'écrivain en animal domestique* de Lydie Salvayre », A. Kieliszczyk et E. Pachocinska (dir.), *L'Analyse du discours : de la théorie à la pratique*, Varsovie, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 13-28.
- Bikialo Stéphane (2014), « Genres de discours et réalité dans la fiction narrative contemporaine », C. Narjoux et C. Stolz (dir.) (2014), *Fictions narratives du XXI^e siècle : approches stylistiques, rhétoriques, sémiotiques*, *La Licorne*, n° 112, 85-99.
- Bikialo Stéphane, Desbrusses Louise (2015), « Dialogue autour de la ponctuation comme trace du corps qui écrit », *Littératures* n° 72, 105-118.
- Bikialo Stéphane et Rault Julien (2016), « Ponctuation, rythme et espace graphique », A. Gautier, S. Pétillon et F. Rinck (dir.), *La Ponctuation à l'aube du XXI^e siècle*, Limoges, Lambert Lucas, 177-198.
- Branca-Rosoff Sonia (2007), « Normes et genres de discours. Le cas des émissions de libre antenne sur les radios jeunes », *Langage et société*, n° 119, 111-128.
- Branca-Rosoff Sonia (2016), « Autour de quelques dispositifs disciplinaires : rationalisation et résistances », *Signes, discours et sociétés*, n° 16, <http://www.revue-signes.info/document.php?id=4887>
- Butor Michel (1972), « Propos sur l'écriture et la typographie », *Communication et langages*, n° 13, 5-29.
- Colette Karine et Steuckardt Agnès (2016), « Présentation : Discours hors-normes, constructions sociales », *Signes, discours et sociétés*, n° 16, <http://www.revue-signes.info/sommaire.php?id=4640>
- Deguy Michel (2000), *La Raison poétique*, Paris, Seuil.
- Derrida Jacques (1997), « Le papier ou moi, vous savez... », *Cahiers de médiologie*, n° 4, 33-57.
- Foucault Michel (1971), *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Foucault Michel (1974-1975), *Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Gallimard / Le Seuil, 1999.

- Herout Raphaëlle (2014), « Penser le possible de langue, en linguistique et en poésie », F. Neveu *et al.* (dir.), *Actes du 4^e CMLF*, Paris, EDP Sciences, 2783-2793.
- Herout Raphaëlle (2016), « Discours rebelles, discours hors-normes ? L'exemple du Surréalisme », *Signes, discours et sociétés*, n° 16, <http://www.revue-signes.info/document.php?id=4871>
- Lorenceau Annette (1980), « La ponctuation chez les écrivains d'aujourd'hui », *Langue française*, n° 45, 8897.
- Macherey Pierre (2009), *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*, Paris, La Fabrique.
- Macherey Pierre (2014), *Le Sujet des normes*, Paris, Amsterdam.
- Maingueneau Dominique (2004), « Retour sur une catégorie : le genre », J.-M. Adam, J.-B. Grize et M. Ali Bouacha (dir.), *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 107-118.
- Maingueneau Dominique (2008), « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels », *Argumentation et Analyse du Discours*, 1 | 2. <http://aad.revues.org/351>
- Massera Jean-Claude (1998), *France guide de l'utilisateur*, Paris, P.O.L., Version radiophonique diffusée sur France Inter en 2008, remix 1 : http://www.jean-charles-massera.com/spip.php?rubrique6&debut_sons=8#pagination_sons
- Noël Bernard (1995), *Qu'est-ce que la poésie ?*, Paris, Éditions J.-M. Place.
- Noël Bernard (2013), « Entretien avec Chantal Collomb-Guillaume », *Europe*, n° 981-982, janvier-février 2011, repris dans Noël Bernard, *La Place de l'autre, Œuvres III*, Paris, P.O.L.
- Noël Bernard (2010), « Du "tu" au "nous" », entretien avec T. Guichard, *Le Matricule des anges* n° 110, février, 26-40.
- Paveau Marie-Anne (2014), *Le Discours pornographique*, Paris, La Musardine.
- Pêcheux Michel (1990), *L'Inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par D. Maldidier, Paris, Editions des Cendres.
- Philippe Gilles (2000), « La divergence énonciative dans les récits de fiction », *Langue française*, n° 128, 3051.
- Prigent Christian ([1989] 2014), *La Langue et ses monstres*, Paris, P.O.L.
- Prigent Christian (1996), *Une erreur de la nature*, Paris, P.O.L.
- Quignard Pascal (1986), *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Paris, Galilée.
- Quintane Nathalie, *Les Années 10*, Paris, La Fabrique, 2014.
- Rannoux Catherine (2000), « Éclats de mémoire : la page fragmentée, *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon », *La Licorne*, n° 52, 245-260.
- Serça Isabelle, (2012), *Esthétique de la ponctuation*, Paris, Gallimard.
- Siouffi Gilles et Steuckardt Agnès (dir.) (2007), *Les Linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang.
- Siouffi Gilles (2011), « Les variantes ont-elles une normativité ? », O. Bertrand et I. Schaffner (dir.), *Variétés, Variations & Formes du Français*, Paris, Éditions de l'École Polytechnique, 13-30.

Siouffi Gilles (2015), « Système, norme, usage. Réflexions à partir de Coseriu et propositions pédagogiques », *L'Information grammaticale*, n° 146, 49-54.

TITRE: HORS-NORMES ET NORME DANS DES ÉCRITS PEU-LETTRÉS ANCIENS

AUTEUR(S): AGNÈS STEUCKARDT, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS, PRAXILING, UMR 5267, UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY MONTPELLIER 3-CNRS

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 27 - 40

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15570](http://hdl.handle.net/11143/15570)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15570](https://doi.org/10.17118/11143/15570)

Hors-normes et norme dans des écrits peu-lettrés anciens

Agnès Steuckardt, Professeur des universités, Praxiling, UMR 5267,
Université Paul Valéry Montpellier 3-CNRS

Résumé : Cette étude questionne le jugement d'anomalie que suscitent les écrits peu-lettrés, à partir de corpus historiques. La qualification de *hors-normes*, pour ces écrits, paraît plus ou moins appropriée suivant que l'on envisage une norme prescriptive, instituée, ou une norme statistique, calculée d'après ces corpus. À l'égard de la norme prescriptive, les écrits peu-lettrés font figure d'exemple-type du hors-normes, à cette nuance près toutefois qu'une tension vers la norme prescriptive peut y exister, particulièrement lorsqu'ils sont destinés à une diffusion plus large que le cercle familial. À l'égard de la norme statistique, ce statut prototypique est beaucoup plus contestable : les écrits peu-lettrés ne présentent pas des pratiques linguistiques erratiques ; des stabilisations de graphies idiolectales sont repérables notamment chez un sous-ensemble de scripteurs en interaction, ou chez un même scripteur pendant une période donnée.

Mots-clés : norme linguistique ; norme statistique ; littéracie ; écrit ; orthographe

Abstract: This study questions the judgment of anomaly that writings of people with low levels of literacy arouse, using historical corpora. The qualification of non-standard, for these writings, seems more or less appropriate depending on whether we consider a prescriptive norm, instituted, or a statistical norm, calculated according to these corpora. With regard to the prescriptive norm, writings of people with low levels of literacy are a typical example of the non-standard, with the slight difference, however, that they may present a tension towards the prescriptive norm, particularly when they are intended for diffusion wider than the family. With regard to the statistical norm, this prototypical status is much more questionable : writings of people with low levels of literacy do not present erratic linguistic practices ; stabilizations of idiolectal spelling are noticeable in particular by interacting writers, or by the same writer for a given period.

Key words linguistic norm ; statistical norm ; literacy ; written language ; orthography

Les écrits peu-lettrés sont-ils prototypiques du discours hors-normes ? Il est certain que le lecteur lettré éprouve un sentiment de non-conformité à ses normes lorsqu'il lit, par exemple, dans cette lettre d'un soldat de la Grande Guerre :

de puis que la maison paternelle et les Parents et surtout les petit cheri soit François ou bien le petit ange Albert ce petit Bien aimer de tout que lon a abandonner pour défendre le Drapeau de la France que nous a pelon nautre Dieu à présent nous ne connaison rien plus que cela pour le moment (Laurent Pouchet, 4 novembre 1914, à sa belle-sœur)¹.

Quelles représentations des normes linguistiques sous-tendent ce jugement d'anomalie ? Segmentations, usage des majuscules, accords absents, désinences verbales, absence de ponctuation, étrangeté syntaxique² semblent ici s'entremêler pour construire un sentiment épilinguistique du hors-normes, qui apparaît ainsi fondé sur des considérations à la fois orthographiques et syntaxiques. Si le passage cité apparaît comme hors-normes, c'est d'abord au regard d'un ensemble de règles qui régissent un code linguistique écrit : en l'espèce, le français écrit du début du XX^e siècle. Le scripteur peu-lettré s'écarte ici d'une norme linguistique, conçue comme l'ensemble des usages d'un système linguistique adoptés par les lettrés d'une époque donnée pour constituer le « bon usage », et érigés en règles. Les écrits de ceux que nous appellerons, à la suite de Sonia Branca-Rosoff, les « peu-lettrés » se tracent hors des chemins battus de cette norme là.

Qui sont les « peu-lettrés » ? Et qu'appellerons-nous des « écrits peu-lettrés » ? Dans le contexte de la Révolution française, étudié initialement par Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider, la dénomination de *peu-lettrés* désigne « la minorité capable d'écrire qui émerge parfois de l'anonymat pour s'adresser à la bureaucratie ou pour encadrer la communauté villageoise » (1994 : 6). La notion a été reprise et étendue, en aval par Jean-Michel Géa (1997), qui l'applique à des soldats de la Grande Guerre, et en amont par Gerhardt Ernst (2003) et France Martineau (2007), qui travaillent sur des archives des XVII^e et XVIII^e siècles. La catégorie a gagné en extension, et Sonia Branca-Rosoff en précise le caractère graduel : « il ne s'agit pas d'ailleurs d'une division binaire, mais plutôt d'une gradation » (2009 : 55). Parallèlement elle opère un glissement métonymique de la qualification : alors que *peu-lettré* qualifiait d'abord des personnes, il peut aussi qualifier les écrits qu'elles produisent. Elle définit ainsi l'écrit peu-lettré comme « les mises en discours écrites pratiquées par des gens qui ne sont pas des familiers de l'écriture » (2007 : 172). Cette absence de familiarité des scripteurs se traduit dans leurs écrits par une non-conformité aux règles, notamment orthographiques et typographiques, mais aussi syntaxiques et textuelles, au regard de la norme lettrée. Cette non-conformité peut cependant concerner seulement certains aspects linguistiques, elle peut s'observer de manière intermittente. De même qu'il y a un continuum entre lettrés, peu-lettrés, illettrés, on mettra en question l'idée d'une frontière étanche entre le normé et le hors-normes dans les pratiques de l'écrit. Dans cette perspective, on interrogera la présence et les effets d'un horizon normatif dans ces écrits peu-lettrés.

1. Les lettres de Laurent Pouchet sont déposées aux Archives départementales de l'Hérault (cote J1006). Elles peuvent être consultées en ligne sur le site « Corpus 14 » (<http://www.univ-montp3.fr/corpus14/>) et sur la plateforme Ortolang (<http://corpus14.ortolang.fr/>).

2. Dans le passage cité, la conjonction *depuis que* crée l'attente d'une structure de proposition subordonnée ; or la série des possibles sujets *la maison paternelle, les Parents, les petit cheri* reste sans verbe à régir, laissant la construction en suspens et la subordonnée que laissait attendre *depuis que*.

Dans une acception différente, inscrite dans une approche statistique, la norme linguistique peut être rapportée à la notion de fréquence : font norme les usages représentés de façon récurrente chez les locuteurs d'une langue. Au premier abord, les écrits peu-lettrés peuvent apparaître comme le lieu de la variation la plus extrême. Cette variation ne présente-t-elle pas, cependant, des formes de régularités ? Ne peut-on mettre en évidence une norme statistique dans les productions peu-lettrées, à l'échelle du corpus, ou à l'échelle du scripteur ? On envisagera ici la situation des écrits peu-lettrés à l'égard de la norme en deux temps ; on s'interrogera d'abord sur le rapport qu'ils entretiennent à la norme telle que la constituent les lettrés : le « bon usage » ; on se demandera ensuite si l'on peut observer dans leur propre production une norme statistique, à la lumière de deux corpus : un corpus de livres de raison et récits de vie des XVII^e et XVIII^e siècles (Ernst et Wolf, 2005) et le corpus de correspondances de guerre constitué dans le cadre du projet « Corpus 14 », pour la période 1914-1918.

L'horizon de la norme prescriptive

Si, dans la lecture d'un écrit peu-lettré, l'attention du lecteur lettré est attirée par les traits hors-normes, il convient de noter au préalable que cet écrit est loin d'être, dans son ensemble, hors-normes. Dans l'extrait cité en introduction par exemple, le niveau lexical apparaît conforme à la norme ; il comporte dans le manuscrit 57 mots³ et 56 dans la transcription orthonormée⁴ ; sur ces 56 mots (mots pleins ou mots outils), trois sont affectés par des erreurs de segmentation (*de puis, lon, a pelon*), quatre par des erreurs à dominante phonogrammique⁵ (*aimer, abandonner, défendre, nautre, connaison*), deux par des erreurs à dominante morphogrammique (*petit, cheri*). Au total, dix mots se situent dans le hors-normes. Autrement dit, même dans ce passage choisi pour son caractère hors-normes, 82 % des mots sont donc écrits conformément aux normes orthographiques. Les normes prescriptives restent sous-jacentes dans certaines graphies erronées elles-mêmes, comme dans *aimer* et *abandonner*, qui utilisent la désinence inadéquate, mais existante de l'infinitif. Elles constituent ainsi la base de la pratique scripturale des peu-lettrés. Sont-elles aussi une préoccupation, qu'ils exprimeraient ou que l'on pourrait déduire de leur pratique de l'écrit ?

Quand les peu-lettrés parlent de la norme

Le bon usage apparaît certes rarement invoqué dans les écrits peu-lettrés ici explorés. Dans les *Textes français privés*, on peut pourtant citer le début du *Journal de Menetra* :

Lon croira sil on Veut jamais jenefut ambisieux que tous cest grifonage passe a mes neveux ma seul et unique satisfaction fut decrire par caprisse plutôt que par rayson quart le tout est tres empoulée meme sans quantieme et sans annéee sans ortographe sans point et sans console point de Voielle ny Virgule le tous sans borne a chaque page et ligne est pleine derata voila comme atoujour ecris menetra (Menetra, 1738-1812, in Ernst et Wolf, 2005 : 475).

3. On entend ici par *mot* « suite de caractères entre deux espaces ».

4. Le passage devient : « depuis que la maison paternelle et les Parents et surtout les petits chéris soit François ou bien le petit ange Albert ce petit Bien aimé de tous que l'on a abandonné pour défendre le Drapeau de la France que nous appelons notre Dieu à présent nous ne connaissons rien plus que cela pour le moment ».

5. On adopte ici la terminologie de Nina Catach (1980 : 288).

Ce passage, rare témoignage d'une prise de distance métalinguistique, est relevé par Antony Lodge comme l'expression, remarquable parce qu'isolée, d'un « esprit frondeur » (2014 : 203), d'une forme de désinvolture presque provocatrice⁶. Dans les lettres de « Corpus 14 », on soulignera la même rareté. Le seul réel exemple d'une référence à la norme prescriptive se trouve dans une lettre de Laurent adressée à son épouse Joséphine :

mais çï cela ne dérrange pas car ce n'est pas un reproche que je te fait ; de bien faurmer tes mots car il faut que je praine la suite des frase pour pouvoir lire les lettres et tu n'est pas la ceule car Marie est la même chose sauf Gabrielle, ou de Louise même encore il ly ana qu'elque une défoi quil me les faut lire de foi en fin cela ne menpaiche pas de savoir çeque vous vous les dire ; Je pense que çela ne vous fachera pas (Laurent Pouchet, 10 janvier 1915).

On remarque d'abord combien la demande de norme est entourée de précautions : Laurent n'écrit pas « Forme bien tes mots ! » : il utilise une hypothétique de politesse, *çï cela ne dérrange pas* – hypothétique qui restera en suspens, aucune proposition principale ne venant par la suite lui donner appui. L'hypothétique elle-même est interrompue par un commentaire métaénonciatif *car ce n'est pas un reproche que je te fait*, placé avant même l'énonciation de la demande et anticipant dialogiquement la réaction de Joséphine : avant même d'énoncer sa requête d'une écriture plus normée, Laurent prend soin de réfuter le jugement négatif qu'elle pourrait sous-entendre et récusé sa catégorisation comme un « reproche ». D'emblée, il situe son propos en dehors du cadre d'un jugement normatif. Prise à la lettre, la requête enfin lâchée « bien faurmer tes mots » concerne seulement la calligraphie ; on peut évidemment penser que, sous cette demande de lisibilité graphique, Laurent déguise, par délicatesse, une requête plus large sur l'orthographe, voire la syntaxe. Par le mot *phrase* en effet, le commentaire *car il faut que je praine la suite des frase* signale aussi les difficultés qu'il rencontre dans l'interprétation syntaxique de la lettre reçue. Son objectif, « pouvoir lire les lettres », est défini, non dans une perspective normative – comme le souligne la récusation du terme de *reproche* – mais dans l'optique très pragmatique du bon fonctionnement de la communication.

Sa très prudente demande est accompagnée d'un commentaire contribuant à adoucir le constat implicite de défaut de normativité qu'elle contient : en écrivant *tu n'est pas la ceule*, et en énumérant les autres scriptrices, Marie, Gabrielle, Louise, dont la pratique de l'écrit est analogue, voire moins normée, Laurent utilise un argument de la quantité, ramenant l'usage de Joséphine à une pratique courante – autrement dit la faisant entrer dans une autre sorte de norme. La requête est encore modalisée par l'ajout d'une proposition introduite par un *enfin* à valeur concessive : quand bien même son épouse ne répondrait pas à sa requête, la communication ne serait pas pour autant bloquée : « cela ne menpaiche pas de savoir **çeque** vous vous les dire ». Modalisé à l'extrême, ce passage prescriptif est unique dans notre corpus.

Autant que les corpus disponibles nous permettent d'en juger, les peu-lettrés n'adoptent donc pas, habituellement, un discours prescriptif ; ils peuvent toutefois avoir intégré, dans leurs pratiques d'écriture, des formes de prescriptions, tant à l'égard de la langue que du discours.

6. Lodge, contrairement à Ernst (2005 et 2010), estime d'ailleurs que Ménétrea, qui a fréquenté des cercles de lettrés parisiens, ne relève pas exactement de la catégorie des « peu-lettrés » (*ibid.*).

L'hypercorrection, désir et sortie de norme

L'horizon du bon usage apparaît ainsi sans doute dans les indices d'hypercorrections que l'on relève, avec prudence, dans quelques cas. De ce point de vue, les deux corpus ne sont pas absolument comparables. Les phénomènes d'hypercorrection semblent plus fréquents dans le corpus des textes anciens étudiés par Gerhard Ernst et Barbara Wolf, probablement à cause d'une situation d'énonciation différente. Les soldats s'adressent à leur femme, leur frère, c'est-à-dire, à des égaux, dont ils ne redoutent guère un jugement prescriptif : leur correspondance ne se situe pas dans un cadre de communication publique à caractère évaluatif mais dans un registre privé à caractère affectif. Les journaux recueillis par Ernst et Wolf sont, quant à eux, destinés à laisser une trace du scripteur et tendent donc, dans une certaine mesure, vers une conformité au bon usage.

Dans leur introduction du *Chronique memorial* de Pierre Chavatte (1657-1693), Ernst et Wolf mentionnent comme des hypercorrectismes les graphies : *crute* (crue), *francise* (franchise), *ducesse* (duchesse), *bagette* (baguette), *gidon* (guidon), *bouticle* (boutique) ; cette catégorisation pourrait prêter à discussion : si *crute* marque peut-être un souci maladroit de flexion féminine, et *bouticle* une inquiétude conduisant à une exagération de la finale consonantique, on peut se demander si les autres cas cités ne relèvent pas plutôt de la méconnaissance des correspondances phonogrammiques que de l'hypercorrection ; le jugement d'hypercorrection apparaît sujet à caution.

Les cas probables d'hypercorrection ne nous ont pas paru très nombreux dans Corpus 14 (Roynette *et alii*, 2013 ; Steuckardt, 2014). Citons, à l'égard de l'orthographe : « On me les a faites parvenir [vos lettres] » (Laurent, 16/05/1916). L'effort pour faire accord avec le COD placé avant l'auxiliaire *avoir* est prodigué en vain : l'accord contrevient ici à la règle selon laquelle le participe de *faire* ne s'accorde pas quand il sert d'opérateur à un infinitif. Du point de vue de la syntaxe, mentionnons :

tu me dis ma chère poule que le Cousin Pierre est venu pour la deuxième fois en permission il y a de quoi si perdre eux qui sont dans un Secteur qui barde ont des permissions et que nous nous fussions toujours apres les autres peut être quelles reprendront sous peu (Ernest, 13/03/1916).

L'emploi du subjonctif imparfait, là où un subjonctif présent était plus attendu, peut être interprété comme un signe d'hypercorrection ; peut-être Ernest se souvient-il de l'apprentissage des conjugaisons pendant ses années d'école ? La pratique de l'écrit entraîne avec elle le souvenir, lointain et flou, des normes apprises.

Si l'on se place au niveau discursif de la lettre, l'horizon prescriptif est plus aisément perceptible. Les scripteurs peu-lettrés se conforment à des modèles épistolaires, qu'ils s'approprient. Les études menées en ethnologie par Ariane Bruneton-Governatori et Bernard Moreux (1997) sur un corpus de lettres du Béarn de la deuxième moitié du XIX^e siècle convergent avec les analyses linguistiques menées par Sonia Branca-Rosoff sur des corpus de correspondance en français (Branca-Rosoff, 2017 : 111-123) ou par Joachim Steffen sur des corpus espagnols, portugais et allemands (Steffen, 2015). Les formules d'ouverture et de clôture sont conformes aux patrons que Bruneton-Governatori et Moreux résument ainsi :

Je vous écris ces quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles (qui sont assez bonnes pour le moment)

Je réponds à ta lettre (du : date d'envoi) qui m'a fait un grand plaisir de savoir que vous jouissez d'une parfaite santé

Je vous dirai que je me porte bien et désire que la présente vous trouve de même. (1997 : 83).

Ces patrons se retrouvent dans les lettres de Corpus 14⁷. Les formules de clôture obéissent au même type de stéréotypie, se conformant donc à une norme discursive.

La norme prescriptive n'est donc pas absente de l'écrit peu-lettré : elle intervient aussi comme un horizon vers lequel tendent les scripteurs. Si l'expression métaénonciative de cette préoccupation est, on l'a vu, exceptionnelle, les phénomènes d'hypercorrection, sensibles au niveau orthographique dans les journaux étudiés par Ernst et plutôt au niveau discursif dans les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre, signalent la présence d'un horizon normatif dans l'acte d'écriture de ces scripteurs.

L'hypercorrection, on le sait, n'est pas la correction, et produit un effet paradoxal : le scripteur s'éloigne de la norme par là même où il tend à s'en rapprocher. L'usage de formules cérémonieuses apparaît en décalage avec le style du corps du texte, beaucoup plus simple, voire familier. Les formules produisent un effet étrange : faisant cohabiter des styles disparates, elles tirent le texte vers le hors-normes plutôt que vers la norme. Voici par exemple le début d'une lettre adressée par Abel Gombert à un ami :

Cher copain

Je prends un petit moment pour t'envoyer de mes nouvelles et en même temps faire reponse a la lettre que j'ai recue avant hier avec plaisir. Je vois que tu n'as pas le filon comme moi car moi je coule la vie la plu douce que l'on puisse reevee (13/05/16).

La première phrase, de « je prends » à « avec plaisir », relève d'un style épistolaire soutenu ; en revanche, l'adresse *cher copain* et la locution *avoir le filon* produisent un effet de dissonance.

Ainsi la recherche de la norme prescriptive semble entrer en tension avec une autre « norme » celle du style populaire, qu'adopte, comme ici, le soldat pour s'adresser à un camarade, ou du moins du style de conversation qui est le sien quand il s'adresse à sa famille. Certains passages explicitent par l'utilisation de gloses la coprésence de deux normes, qui entrent en tension⁸. Laurent Pouchet éprouve par exemple le besoin de ménager le passage de la norme linguistique pratiquée entre soldats vers la norme familiale : « enfin on est traï bien ci cem se n'était pas les marmite comme nous apelon ce sont les boulet de canon » (04/12/1914). Le marqueur de modalisation autonymique *comme nous apelon* indique une prise de distance métalinguistique et amène une glose définitionnelle du mot *marmite* par « boulet de canon ». C'est ainsi une pluralité de normes qui entrent en conflit dans la conception scripturale : non seulement la norme prescriptive d'une langue écrite standard, mais aussi celles qui règlent la communication avec les camarades ou celles, encore différentes, qui assurent la communication avec la famille.

7. Pour une étude des formules d'ouverture dans Corpus 14, voir Grosse, Steuckardt, Dal Bo et Sowada, 2016.

8. Sur l'explicitation de cette tension par des marquages métalinguistiques, voir aussi Matheu, ici même.

À côté de ces normes, présentes en tant qu’horizons, la masse de l’écrit peu-lettré construit d’autres sortes d’attente, fondées sur les fréquences d’emploi. Ces attentes suffisent-elles à constituer une norme objective ? C’est ce deuxième point que nous allons maintenant examiner.

Éléments d’une norme statistique dans les écrits peu-lettrés

La très haute variabilité des usages dans les écrits peu-lettrés n’empêche pas d’y saisir des récurrences. On s’intéressera plus particulièrement ici au cas de la variation graphique, où la recherche de régularités apparaît, en première approche, comme un défi⁹.

Typologie des variantes graphiques

Les études menées sur les peu-lettrés de langue française, tant pour les textes anciens (Ernst et Wolf, 2005) que pour Corpus 14 (Pellat, 2015 ; 2017), ont déjà cherché à établir une typologie des variations graphiques. On retrouve dans ces études pionnières des rubriques comparables :

Ernst et Wolf	Pellat
Segmentation et amalgame	Démarcations graphiques
Signes diacritiques, accents	Accents et signes auxiliaires
Ponctuation	Ponctuation
Correspondances phonogrammiques	Règles de transcription (<i>mengera, nautre</i>)
Consonnes doubles	
Sourdes/sonores : <i>pesandeur ; pertrix</i>	
Amuïssement de la liquide finale : <i>cof (coffre)</i>	
	Consonnes doubles
	Lettres étymologiques
Orthographe grammaticale	Orthographe grammaticale
Abréviations	

FIGURE 1. DEUX TYPOLOGIES DES VARIANTES GRAPHIQUES DANS LES ÉCRITS PEU-LETTRÉS

On note quelques différences de terminologie : par exemple, *segmentation* et *amalgame* sont choisis par Ernst et Wolf de préférence à *démarcation graphique* (sans doute ambigu dans la mesure où la formule pourrait inclure la ponctuation). Du point de vue de la structuration, Pellat séparant la transcription phonèmes-graphèmes et des graphies à l’histoire de l’orthographe (les consonnes doubles, au moins pour partie, les lettres étymologiques). Une plus grande attention chez Ernst et Wolf aux variations diachroniques de la prononciation peut être imputée à la date, plus ancienne, des textes de leur corpus. Mais, pour l’essentiel, les phénomènes identifiés sont de même nature : s’il existe une forte variation des graphies, il y a cependant au moins des types récurrents dans la variation graphique¹⁰.

9. On s’est intéressé ailleurs au cas de la variation morphosyntaxique, en observant la concurrence entre l’emploi des auxiliaires être et *aller* dans les périphrases de progrédience. L’usage de la périphrase *avoir été + infinitif* se révèle plus varié chez les peu-lettrés que chez les lettrés, mais non plus fréquent : alors que les lettrés utilisent, de façon stéréotypée, *avoir été voir, chercher, prendre*, les peu-lettrés peuvent écrire également *avoir été demander, passer, souper, se coucher*, etc. (Steuckardt et Dal Bo, 2018).

10. Les études sur la variation graphique menées sur les écrits ordinaires (Lucci et Millet, 1994) ou sur les écrits d’apprenants (Manesse et Cogis, 2007) établissent aussi la possibilité d’une typologie, même si chaque littératie requiert une description spécifique, telle que par exemple celle des apprenants en FLE, elle-même à spécifier (Dubois, Kamber et Skupien Dekens, 2011).

Norme statistique

Une approche statistique globale du corpus fait apparaître d'autres formes de récurrences. Nous n'avons pas, pour le corpus des *Textes privés anciens* la possibilité de réaliser un traitement textométrique : nous le présentons donc seulement ici pour Corpus 14. Une manière d'appréhender les récurrences est l'Analyse Factorielle des Correspondances. Cette méthode statistique permet de comparer plusieurs scripteurs en fonction de leurs usages graphiques : le graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances (AFC) représente dans des zones voisines les scripteurs qui emploient les mêmes formes graphiques dans les mêmes proportions (Lebart et Salem, 1994 : 79-109).

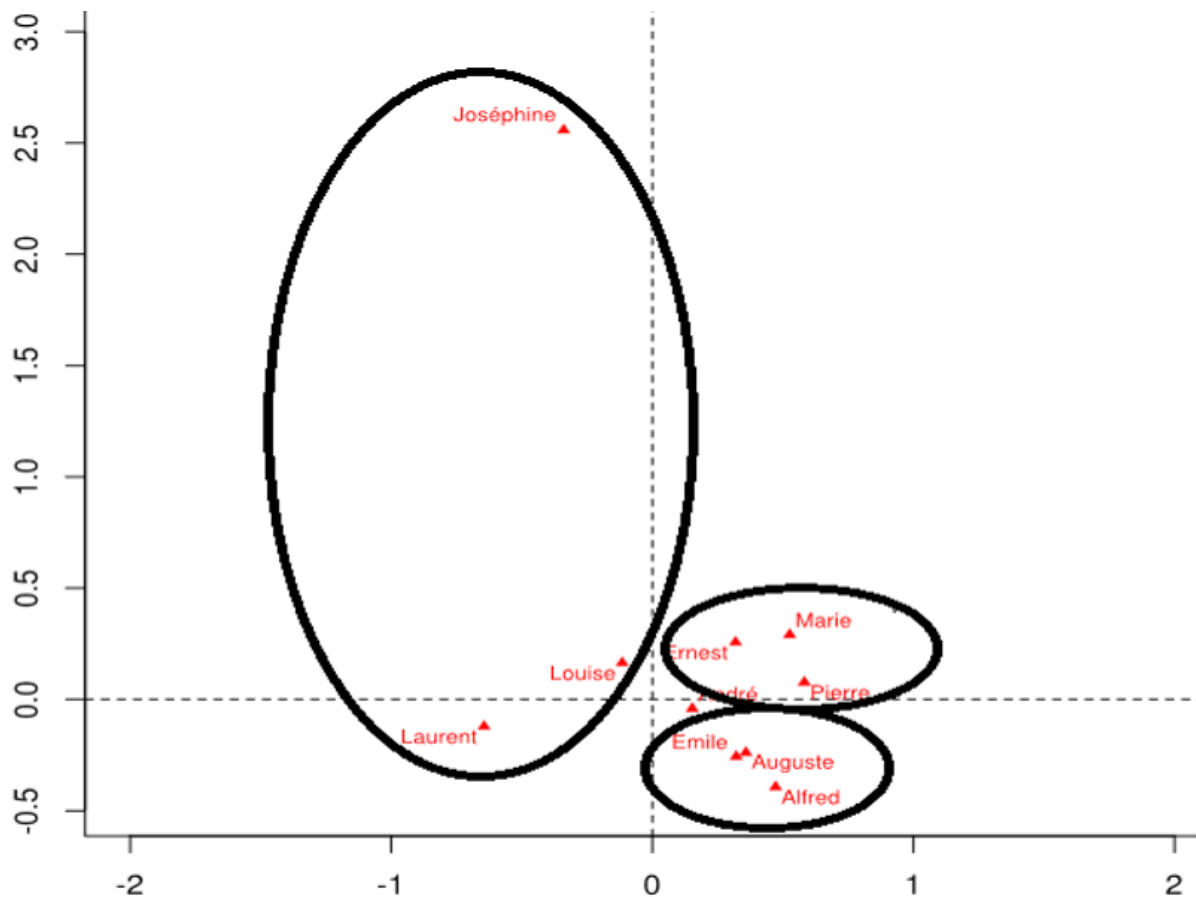


FIGURE 2. AFC DE CORPUS 14

L'AFC de Corpus 14 met en évidence des apparentements dans les usages graphiques des scripteurs d'une même famille. On peut ainsi mettre en évidence trois groupes de scripteurs : la famille Foray (Alfred et ses deux frères), la famille Viste-Fabre (Ernest Viste, sa demi-sœur Marie Fabre, née Viste et Pierre Fabre), la famille Pouchet-Tessier (Laurent Pouchet, son épouse Joséphine, née Teissier, sa belle-sœur Louise Teissier).

Il faut revenir au texte pour expliquer ces proximités statistiques. Une analyse plus précise fait apparaître par exemple que Ernest, Pierre et sa femme Marie partagent des usages spécifiques communs, comme la graphie *sanger*, *sangement*, pour changer, changement, graphie qui paraît correspondre à une prononciation locale.

Du point de vue discursif, cette famille partage également certains tours, notamment dans l'ouverture de la lettre :

Ma petit Marguerite

Me voila un petit moment avec toi et te dire de je suis en parfait santee (Ernest, 18 mai 1915)

Bien chère Epoux

C'est après une journée de fatigue chéri que je viens passer un petit moment au près de toi (Marie Fabre, 14 septembre 1914)

Ma tres chère Epouse

C'est apres avoir manger la soupe que je viens passer un petit momment auprès de vous tous. Sur tout auprès de toi chérie ce petit instant m'est si précieux (Pierre, 8 octobre 1914)

Plus étroitement, le couple formé par Pierre et Marie a en commun des usages graphiques comme un usage spécial du point d'exclamation, jamais placé en fin de phrase, mais toujours après l'interjection :

ah ! chère Epoux le courage ne doit pas être bien gros a tout ce que tu as passé (Marie, 09/1914)

oh ! chéri il fallait bien que le bon Dieu te garde pour résister a tout ça (Marie, 09/1914)

Ah ! Cette séparation je lai éloignée pour cette fois. (Pierre, 04/10/1914)

Oh ! chérie que je vais être heureux ce jour la si tous mes progets se realisent (Pierre, 20/11/1914).

Des variations apparaissent dans l'utilisation des majuscules (réservées chez Marie aux noms de personnes, au premier mot de la lettre et parfois de la formule de clôture, plus systématiquement employées en début d'unité phrastique et après un point par Pierre) ; mais le principe d'usage est le même chez l'un et l'autre : le point d'exclamation marque non une fin d'une unité syntaxique, mais l'intensité de l'émotion. Si cet usage existe aussi chez les lettrés (Grévisse, 1988 : § 97 c), particulièrement après les interjections, il est généralisé chez Pierre, qui utilise ce point « d'émotion » pour intensifier un *toi* ou un *alors* :

Alors chérie ! C'est sur ton frond que je depose mon plus doux baiser (Pierre, 20/11/1914)

Et toi ! chère petite femme puis-je exprimer mes vœux pour toi. (Pierre, 01/01/1915)

Alors ! aquoi a servi le mauvais sang. (Pierre, 01/01/1915)

L'impression d'un usage erratique tient donc à une approche superficielle ou trop globale du corpus. Prenons-en pour finir une illustration avec les graphies du mot *tranchées*, selon l'approche longitudinale que permet ce corpus chronologique. L'énumération brute des variantes graphiques de *tranchées* (80 occurrences) dans Corpus 14 pourrait décourager la recherche des récurrences : *tranchés* (24), *tranchees* (5), *tranchées* (3), *tranchés* (2), *tranchers* (1), *Tranchées* (1), *tranchées* (1), *tranchers* (1).

Cependant, si l'on examine ces variantes scripteur par scripteur, des régularités apparaissent. Certains, comme Laurent, s'en tiennent, pour ce lexème, à la graphie normée. Chez d'autres, la variation se présente de la façon suivante :

Scripteur	Marie	Alfred	Ernest
Variante	tranché (3) 29/11/14 ; 01/02/15 ; 13/05/15	tranchers (1) 19/10/14	tranchées (4) 06/12/14
		tranchés (22) 28/10/14-17/04/15	tranchees (1) 16/01/15
		tranchées (9) 15/01/16-01/03/16	tranchés (1) 01/03/15
			tranches (3) 01/03/15-03/07/15

TABLEAU 2. *TRANCHÉES* : VARIANTES GRAPHIQUES, SELON LE SCRIPTEUR ET LA DATE

Le cas le plus simple est celui de Marie. Elle a sa propre graphie du mot : à six mois d'intervalle, elle s'en tient à *tranché*. Le cas d'Alfred représente l'évolution vers la norme, telle qu'on pourrait la trouver dans le cadre d'un apprentissage scolaire. Il commence par une graphie *trancher*, peut-être inspirée de l'infinitif ou analogique des substantifs suffixés en *-er*, tels que les noms des mois de *janvier* et *février* qu'il écrit selon l'orthographe standard. Il utilise, pendant une période de cinq mois, une graphie apparentée à un participe masculin ou à des finales nominales en *-é*, telles que dans les substantifs féminins *moitié* et *qualité*, que l'on rencontre dans ses lettres. Après une absence d'emploi de huit mois, Alfred adopte, en janvier 1916, la graphie normée *tranchées*. Y a-t-il eu influence des lectures des journaux, qu'il évoque dans une lettre du 23 mai 1916¹¹ ? Il s'agirait alors d'un impact de l'environnement scriptural externe. Mais il peut s'agir aussi d'une systématisation de son propre système graphique, qui lui fait préférer la graphie *-ée* pour le nom féminin *santée*, graphie qu'il maintient tout au long de ses deux ans de correspondances (79 occurrences pour 2 occurrences de *santé*), comme pour *amitiées* (5 occurrences – et aucune de *amitié*), *réalité* (21/11/1914), *propriétés* (26/01/1916).

Le cas d'Ernest Viste est sans doute le plus déroutant. Ernest commence par utiliser la graphie normée, puis passe par un moment d'hésitation : la lettre du 3 janvier 1915 présente une graphie *tranchés*, suivie, trois lignes plus loin, d'une graphie *tranches*. Le scripteur se fixe finalement sur une graphie personnelle, où le graphème *e* sans accent vaut [e]. Ce choix peut être rapporté à une calligraphie où les accents, quand ils sont présents, se réduisent à un simple point. Là encore, l'étude longitudinale semble mettre en évidence la prégnance d'une norme idiolectale sur la norme standard.

Les quelques sondages que l'on a pu d'ores et déjà réaliser montrent que cette tendance à une stabilisation dans une graphie idiolectale n'est pas un phénomène isolé. On a pu ainsi mettre en évidence le même type de stabilisation d'une graphie idiolectale chez un autre scripteur, Laurent Pouchet, qui, par exemple, après une longue période d'hésitation entre dix variantes graphiques de *cela*, se fixe sur la graphie *çeula* (Steuckardt, 2018)¹². Ces premiers résultats demandent bien sûr à être confirmés par des investigations plus étendues.

Ainsi, selon que l'on envisage la norme prescriptive ou la norme statistique, la qualification de *hors-normes*, pour les écrits peu-lettrés, paraîtra-t-elle plus ou moins appropriée. À l'égard de la norme pres-

11. « J'oubliai de te dire que j'ai reçu trois journeaux ce matin 2 nouvellistes et la libérter » (23/05/1916).

12. Ce type de stabilisation a été repéré et décrit dans le champ de la didactique, avec la notion de fossilisation des erreurs développée à la suite de Selinker et Lamendella (1980).

criptive, les écrits peu-lettrés font figure, en première analyse, d'exemple-type du hors-normes. Plusieurs nuances doivent toutefois être apportées à cette typicité : il faut noter d'abord que la norme reste, à des degrés divers sans doute mais suffisamment pour assurer la fonction communicative du texte, dominante dans ces écrits ; de plus, une tension vers la norme prescriptive peut y exister, particulièrement lorsqu'ils sont destinés à une diffusion plus large que le cercle familial.

Concernant la norme statistique orthographique, sur laquelle s'est centrée la présente étude, ce statut prototypique est beaucoup plus contestable. Les solutions graphiques proposées par les peu-lettrés se révèlent sans doute hors-normes à l'égard des usages établis par l'histoire de l'orthographe française, mais non de son système phonogrammique (Fayol et Jaffré, 2016). Au cours de leur période de production d'écrit, les scripteurs semblent construire leur propre usage : les écrits peu-lettrés ne présentent pas des pratiques linguistiques erratiques ; des récurrences sont repérables à différentes échelles. En partant de l'empan le plus restreint pour aller vers le plus large, il peut exister une récurrence d'usages :

1. sur une période limitée pour un scripteur donné ;
2. sur une période étendue :
 - pour un scripteur donné ;
 - pour un sous-ensemble de scripteurs d'un même réseau (familial, social) ;
 - pour l'ensemble des scripteurs d'un corpus peu-lettré ;
 - dans plusieurs corpus peu-lettrés.

Plus l'empan est large, plus la norme statistique apparaîtra caractéristique de ce qu'on a nommé ici l'écrit peu-lettré : les récurrences des points d'achoppement peuvent être envisagées alors comme une autre forme de régularité, et révélatrices des zones de fragilité et d'arbitraire dans l'usage écrit de la langue française écrite.

Bibliographie

- Branca-Rosoff Sonia et Schneider Nathalie (1994), *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck.
- Branca-Rosoff Sonia (2007), « Sociolinguistique historique et analyse du discours du côté de l'histoire : un chantier commun ? », *Langage et société*, n° 121-122, 163-176.
- Branca-Rosoff Sonia (2009), « L'apport des archives des peu-lettrés à l'étude du changement linguistique et discursif », S. Aquino-Weber et al. (dir.), *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman*, Berne, Peter Lang, 47-63.
- Branca-Rosoff Sonia (2017), « La Grande Guerre des ruraux peu-lettrés : une expérience populaire d'écriture », O. Roynette, G. Siouffi, A. Steuckardt (dir.), *La Langue sous le feu*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 111-123.
- Béguelin Marie-José (2002), « Unidades de lengua y unidades de escritura. Evolucion y modalidades de la segmentación gráfica », E. Feirrer (dir.), *Relaciones de (in)dependencia entre oralidad y escritura*, Barcelona, Gedisa, colleccion LeA, 51-71.
- Bruneton-Governari Ariane et Moreux Bernard (1997), « Un modèle épistolaire populaire », Fabre Daniel (dir.), *Par écrit. Ethnologie des pratiques d'écriture quotidiennes*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 79-103.
- Catach Nina (1980), *L'orthographe française. Traité théorique et pratique*, Paris, Nathan.
- Ernst Gerhard (2003), « Les "peu lettrés" devant les normes de la textualité », D. Osthus (dir.) *La norme linguistique : théorie, pratique, médias, enseignement*, Romanistische Kongressberichte, 11, Bonn, Romanistischer Verlag, 83-98.
- Ernst Gerhard (2010), « "qu'il ny a ny ortographe ny virgule encorre moins devoielle deconsol et pleine delacunne" la norme des personnes peu lettrées (XVII^e et XVIII^e siècles) », M. Iliescu, H. Siller-Runggaldier et P. Danler (dir.), *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Berlin/New York : De Gruyter, 3, 543-552.
- Dubois Maud, Kamber Alain et Skupien Dekens Carine (edir.) (2011), *L'enseignement de l'orthographe en FLE*, TRANEL, n° 54, Neuchâtel, Institut des sciences du langage et de la communication.
- Fayol Michel et Jaffré Jérôme (2016), « L'orthographe : des systèmes aux usages », *Pratiques*, 169-170, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 2 février 2017. <http://pratiques.revues.org/2984>
- Géa Jean-Michel (1997), *Écrire en situation d'urgence, étude discursive et sociolinguistique de deux correspondances de guerre (1914-1918)*, thèse de l'Université de Provence Sonia Branca-Rosoff (dir.).
- Grévisse Maurice (1988), *Le Bon usage*, [12^e éd. refondue par A. Goosse], Paris-Gembloux, Duculot.
- Grosse Sybille, Steuckardt Agnès, Dal Bo Beatrice et Sowada Lena (2016), « Du rituel à l'individuel dans les correspondances peu lettrées de la Grande Guerre », F. Neveu et alii (dir.), *Actes du 4^e Congrès mondial de linguistique française*, Paris, EPD Sciences, 1-15. http://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/pdf/2016/05/shsconf_cmlf2016_06008.pdf
- Lebart Ludovic et Salem André (1994), *Statistique textuelle*, Paris, Dunod.

- Lodge Antony (2014), « Jacques-Louis Ménétra and his experience of the langue d'oc », G. Rutten, R. Vosters et W. Vandenbussche, *Norms and Usage in Language History 1600-1900. A sociolinguistic and comparative perspective*, Amsterdam, John Benjamins, 201-222.
- Lucci Vincent et Millet Agnès (1994), *L'orthographe de tous les jours. Enquête sur les pratiques orthographiques des Français*, Paris, Champion.
- Manesse Danièle et Cogis Danièle (2007), *Orthographe, à qui la faute ?*, Paris, ESF.
- Martineau France (2007), « Pratiques d'écriture des peu-lettrés en québécois ancien : morphologie verbale », P. Larrivée (dir.), *Variation et stabilité du français. Des notions aux opérations*, Louvain/Paris, Peeteers.
- Matheu Nathalie [à paraître], « Étude de manuscrits de migrants : le hors-normes comme lieu de métalangage », A. Steuckardt et K. Collette, *Écrits hors-normes*, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke.
- Pellat Jean-Christophe (2015), « Les graphies des Poilus, loin des canons orthographiques », A. Steuckardt (dir.), *Entre village et tranchées. L'écriture de Poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, 6777.
- Pellat Jean-Christophe (2017), « Les difficultés de mise à l'écrit des peu-lettrés : les graphies des Poilus », A. M. Kristol (dir.), *La mise à l'écrit et ses conséquences, Actes du troisième colloque « Repenser l'histoire du français »*, Université de Neuchâtel, 5-6 juin 2014, 237-245.
- Roynette Odile, Siouffi Gilles, Smadja Stéphanie et Steuckardt Agnès (2013), « Langue écrite et langue parlée pendant la Première Guerre mondiale : enjeux et perspectives », *Romanistisches Jahrbuch*, 64, De Gruyter, 106-126.
- Selinker Larry et Lamendella John T. (1980), « Fossilization in interlanguage learning », K. Croft (dir.), *Reading on English as a second language*, Boston, Mass., Little, Brown and Company, 132-143.
- Steffen Joachim (2007), *Dialog als Monolog. Eine historisch-vergleichende Studie zu Briefen ungeübter Schreiber aus Mexiko, Frankreich und Brasilien*, Mémoire d'Habilitation, soutenu à l'Université de Kiel.
- Steuckardt Agnès (2014), « De l'écrit à la parole. Enquête sur les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre », F. Neveu et alii, *Actes du 4^e Congrès mondial de linguistique française*, Paris, EDP Sciences, 2014, 353-364.
- Steuckardt Agnès (2018), « Les corpus peu lettrés de la Grande Guerre en linguistique française : de la grammaire à la textométrie », J. Steffen et H. Tuhn (dir.), *Classes populaires, scripturalité, et histoire de la langue. Un bilan interdisciplinaire*, Kiel, Westensee-Verlag, 931.
- Steuckardt Agnès et Dal Bo Beatrice, « Avoir été ou être allé ? Évolution d'une concurrence, d'après des corpus lettrés et peu lettrés », P. Blumenthal, D. Vigier (dir.), *Études diachroniques du français et perspectives sociétales*, Berne, Peter Lang, 295-310.

Corpus

- Ernst Gerhard et Wolf Barbara (2005), *Textes français privés des XVII^e et XVIII^e siècles*, Tübingen, Niemeyer (CD-ROM).
- Steuckardt Agnès (responsable scientifique), Luxardo Giancarlo (responsable du développement), (2014-2018), *Corpus 14. Correspondances familiales de la Grande Guerre*. <https://www.univ-montp3.fr/corpus14/>

TITRE: LITTÉRACIES UNIVERSITAIRES ET GRAMMAIRE AVANCÉE. RÉSISTANCES HORS-NORMES ?

AUTEUR(S): ÉLODIE LANG, DOCTORANTE, LILPA, EA 1339, UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 41 - 51

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15571](http://hdl.handle.net/11143/15571)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15571](https://doi.org/10.17118/11143/15571)

Littéracies universitaires et grammaire avancée. Résistances hors-normes ?

Élodie Lang, Doctorante, LiLPa, EA 1339, Université de Strasbourg

Résumé : Les littéracies universitaires, en tant que champ d'investigation, s'intéressent aux problèmes de compétence scripturale et de besoins rédactionnels des étudiants en milieu académique, dans un contexte où la maîtrise linguistique des apprenants est souvent incriminée comme facteur d'échec.

L'hypothèse de cette recherche est la suivante : les étudiants, confrontés à de nouvelles formes scripturales et à des discours qu'ils considèrent comme hors-normes, opposent une certaine « résistance » qui se remarque dans les erreurs qu'ils produisent, celles-ci apparaissant comme « a-normales » au vu de leur niveau de maîtrise langagière.

À ce titre, une étude longitudinale a été effectuée auprès d'un public de onze étudiants allophones de niveau avancé. Différents écrits universitaires ont été produits, soumis à diverses contraintes (spatiotemporelles et cognitives). Une analyse a ensuite été effectuée sur les erreurs de chaînes d'accord et de référence (erreurs particulièrement saillantes et atypiques à ce niveau).

Les résultats obtenus montrent que la multiplication des contraintes est en réalité responsable de la résurgence de ces résistances. Le hors-norme de ces erreurs n'est alors que la conséquence d'une réaction à un autre hors-norme : celui de la nouvelle norme discursive.

Mots-clés : Littéracies universitaires, grammaire avancée, contrainte scripturale, analyse d'erreurs

Abstract: As an area of investigation, academic literacies deal with the different issues related to the writing skills and needs of students within an academic context. The learner's linguistic skill is frequently considered as the main cause of failure.

This research is based on the following hypothesis: students facing new writing forms and discourses that they perceive as unfamiliar – develop a kind of “resistance” remarkably manifested in the errors they produce. Actually, these errors appear as irregular when compared to their level language proficiency.

Under this light, an extensive research based on a sample of eleven advanced allophone students was conducted. The data consists of several academic writings, which are subjects to various cognitive and spatio-temporal constraints. When analysing the writings, a special attention has been devoted to the errors in parts of grammatical agreement, anaphora and reference (which are particularly salient and unusual at this level).

The obtained results show that what really provokes the frequency of resistances is, in fact, the multiplication of the constraints. In other words, the non-standard form of these errors is only a consequence of the learner's reaction to another non-standard one – that of the new discursive basis.

Key words : Academic literacies, advanced grammar, writing constraints, errors analysis

Quand la norme crée le hors-norme

L'université française est, depuis quelques années, sujette à de nombreux changements. La massification des effectifs et l'accroissement de la mobilité étudiante l'ont, de fait, obligée à se remettre en question, en s'interrogeant notamment sur ses méthodes et sur la réussite étudiante (Mangiante et Parpette, 2010). Dans ce cadre a émergé un nouveau domaine d'études : les littéracies universitaires.

Champ d'investigation relativement récent en France, il semble toutefois avoir plus d'ancienneté en Angleterre, au Canada, ou encore en Belgique. Les recherches menées dans ce domaine n'ont ainsi été développées qu'au cours des deux dernières décennies au sein de la communauté scientifique française (Delcambre et Lahanier, 2012). Ces travaux concernent particulièrement les problèmes de compétence scripturale et de besoins rédactionnels des étudiants en milieu universitaire.

Au cœur de ces recherches se trouvent les questions d'acquisition et de maîtrise des conventions et exigences scripturales au sein de la formation académique. L'un de leurs objectifs est notamment de changer le regard porté sur les textes produits, car les premières études montrent que les rédacteurs sont généralement contraints d'adapter voire de réorienter leurs savoirs langagiers dans l'optique des discours et de l'écrit académiques. Dans un contexte universitaire qui doit de plus en plus faire face à un fossé grandissant entre culture scolaire et culture académique (Defays et Maréchal, 2010), il apparaît donc nécessaire à présent de s'intéresser à la problématique de l'acculturation et de la formation aux discours universitaires (Pollet, 2010 ; Cavalla, 2010). Cette question concerne d'ailleurs tout autant les étudiants allophones, ces derniers étant soumis à l'influence de leurs représentations de l'écrit (héritées de leurs langues maternelles et cultures éducatives– scolaires et académiques –d'origine (Beacco, 2010).

La littéracie académique étant un passage obligé des études supérieures françaises, il semble alors indispensable de s'interroger sur cet impératif linguistique et culturel plus ou moins partagé, ainsi que sur les diverses contraintes (spatiotemporelle et cognitives) auxquelles sont soumis les écrits universitaires. Dans cette perspective, nous nous intéressons particulièrement aux étudiants étrangers de niveau avancé à l'université, qui se trouvent être dans un contexte doublement hors-norme. Nous faisons l'hypothèse que, à leur arrivée en université française, ceux-ci se confrontent à un nouveau type de discours, qui pourra alors apparaître comme culturellement hors-normes, provoquant ainsi des erreurs grammaticales (*de facto* hors-normes) qui se révèlent être elles-mêmes hors-normes au regard de leur maîtrise linguistique.

L'écrit universitaire allophone : une forme hors-norme ?

Issues des recherches en *Academic Literacies*, les littéracies universitaires ont trait aux questions de formation universitaire et de pratiques scripturales, notamment dans leurs dimensions épistémologiques, discursives et contextuelles (institutionnelle, disciplinaire). On pourrait d'ailleurs définir le concept de littéracies universitaires comme la capacité à faire usage de l'écrit dans les situations académiques à l'aide des formes discursives identifiées comme expertes. Par conséquent, ce concept recouvre l'apprentissage et la maîtrise des discours en usage dans la formation académique (dans un but professionnel ou scientifique).

Ces recherches ont pris leur essor en France depuis quelques années, comme en témoignent les divers numéros sur le sujet parus dans plusieurs grandes revues de didactique comme *Recherches et Applications*, *Pratiques* ou encore *Spirale* (entre autres). Ces différentes parutions ont ainsi délimité le champ de

recherche, mais également identifié les attentes et les pratiques en usage dans l'enseignement supérieur. Les plus récentes analyses portent à présent sur des habilités plus spécifiques, telles que les compétences grammaticales (Boch *et al.*, 2012), les besoins linguistiques et méthodologiques (Goes et Mangiante, 2010 ; Cavalla, 2010), ou encore les savoir-faire disciplinaires (Delcambre et Lahanier, 2010). Enfin, dans la mesure où les littéracies universitaires, en tant qu'activités conceptuelles et textuelles, tendent à déstabiliser les aptitudes grammaticales des étudiants, l'une des questions que posent désormais ces nombreuses études n'est pas celle des compétences disponibles chez les scripteurs, mais bien celle de leur adaptation aux formes d'écrit préconisées par l'institution. Marie-Christine Pollet écrivait à ce propos :

Au-delà des « fautes de français », on observe que les étudiants éprouvent essentiellement des difficultés relatives à la situation d'énonciation, aux genres de discours et à leur organisation, qu'il s'agisse de résumés, de prises de notes ou même de réponses à des questions d'examens. (Pollet, 2010 : 136)

Cette interrogation est cruciale et touche autant le public francophone qu'allophone. En effet, les deux publics doivent, pour réussir leurs études, répondre à la norme universitaire, convention au sein de laquelle viennent notamment se croiser les questions de méthodologie, de discours disciplinaires et de maîtrise linguistique. Cette norme langagière fait donc partie des critères de jugement de l'écrit universitaire. Elle est d'ailleurs souvent incriminée par certains dans l'échec des étudiants à l'université.

Dans le domaine des littéracies universitaires, on retrouve plusieurs hypothèses explicatives de ce reproche fait aux étudiants concernant leur faible maîtrise de la langue. D'un côté, certains chercheurs soutiennent l'idée que derrière ces problèmes de gestion langagière se dissimule en fait une difficulté à gérer un nouveau genre discursif, quel que soit le public. Cristelle Cavalla exprimait ainsi :

Il faut cependant reconnaître que, malgré l'absence de prescription à cet égard, on n'écrit pas un texte scientifique comme un roman (ou très rarement). Il est donc question de genres discursifs, ce qui conduit à penser en termes de structures langagières adaptées. » (Cavalla, 2010 : 155)

D'autres chercheurs comme Marie-Christine Pollet pensent qu'il existe des points communs dans les difficultés des deux publics, mais que les problèmes sont situés à des degrés différents. Pour cette dernière, les francophones peineraient effectivement dans la construction du discours de savoir, cette insécurité provoquant par contre-coup une crispation sur la norme, alors que pour les apprenants allophones, il s'agirait principalement d'une mauvaise maîtrise linguistique.

À observer des résumés d'étudiants allophones produits eux aussi sur la base d'un article scientifique, on se rend compte – sans surprise, finalement – que leur méconnaissance du système linguistique est bien plus importante que celle des francophones et que celle-ci est l'obstacle premier (sans pour autant être forcément le seul) à leur appropriation des discours universitaires, ce que l'on n'oserait affirmer en ce qui concerne les étudiants francophones (Pollet, 2010 : 138).

Toutefois, l'analyse de cette deuxième hypothèse n'apparaît pas tout à fait convaincante. En effet, étant donné que les scripteurs allophones qui étudient à l'université française possèdent un niveau de maîtrise langagière avancé, et qu'ils ne sont pas plus à l'aise dans la construction du discours que les francophones, pourquoi leurs difficultés s'expliqueraient-elles autrement ? D'ailleurs, les travaux de Danielle Omer viennent appuyer cette remise en question : elle y explique notamment que les enseignants évaluateurs du

supérieur sanctionnent plus durement les étudiants allophones car leurs écarts langagiers relèvent d'une variation linguistique qu'ils considèrent comme hors-normes.

Or les enseignants évaluateurs, à l'université, dans les disciplines autres que celles relevant de la didactique du FLE, n'étant pas habitués aux erreurs des francophones non natifs, peuvent sanctionner plus durement un type d'erreur de non natif parce qu'il est rare et qu'il devient, de ce fait, plus saillant qu'un type d'erreur commis très fréquemment par les natifs que chaque évaluateur rencontre régulièrement. Le premier type d'erreur choque car il affiche l'appartenance à la communauté allophone, une communauté qui n'utilise pas le français comme les Français. Le deuxième type d'erreur semble plus compréhensible car il est plus répandu, il peut alors être moins fortement sanctionné (Omer, 2014 : 2).

Dans une optique analogue, nos premiers résultats (Lang et Meyer, 2015) ont permis de montrer, à partir d'un corpus d'écrits universitaires produits par un public francophone et par un public allophone de niveau avancé, qu'il existait une similitude de comportement dans les erreurs produites par les deux groupes.

L'analyse des textes, provenant d'activités de rédaction académique dans le contexte universitaire, a permis de comparer les productions d'étudiants francophones non experts en production d'écrits, et celles d'étudiants allophones de niveau C. [...] D'ores et déjà pourtant, ce que montrent en creux cette étude et les exemples analysés est que le problème ne concerne pas prioritairement la maîtrise de règles ou la compétence de production. Les erreurs commises par les deux populations se ressemblent et relèvent de difficultés de gestion dans le maillage des unités et la constance des enchaînements ; aucune règle de grammaire n'est ici prise en défaut. (Lang et Meyer 2015 : 239).

En quête de norme

L'approche que nous adoptons, à la suite des travaux s'intéressant aux problèmes grammaticaux rencontrés par les scripteurs (Galatanu *et al.*, 2010), se focalise sur deux types de difficultés : d'une part la chaîne d'accord au sein du groupe nominal et dans la relation sujet-verbe, d'autre part la chaîne de reprise référentielle au sein de la phrase.

Ces obstacles peuvent être considérés comme récurrents, voire même comme des résistances. Il s'agit de problèmes anciens, telle la gestion des marques du pluriel ou encore la concordance des pronoms. Ces difficultés trouvent bien souvent leur origine dans les débuts de l'apprentissage, se présentant alors comme des sortes de témoins « géologiques ». Par conséquent, il est surprenant de trouver autant de ces erreurs lorsque les apprenants sont arrivés à un niveau avancé. Par ailleurs, notre corpus montre clairement que les erreurs identifiées sont incohérentes car elles apparaissent dans des textes bien construits (aux niveaux syntaxique, rhétorique et lexical). Ces erreurs ont donc un aspect « hors-normes ». Il reste désormais à déterminer pourquoi ces mêmes erreurs anciennes refont surface dans ces textes.

À ce titre, nous nous sommes focalisée sur un public d'étudiants allophones de niveau avancé, futurs enseignants de FLE. Nous avons souhaité analyser de quelle manière leur maîtrise de la grammaire se heurte aux difficultés de gestion des tâches scripturales universitaires. Cet intérêt particulier est né du constat que, malgré des connaissances grammaticales indubitablement avérées et identifiables par ailleurs, ces étudiants commettent toujours et encore des erreurs basiques d'articulation intraphrastique (chaînes

d'accord et chaînes de référence). Nous nous sommes alors interrogée sur les raisons de ces émergences considérées comme hors-normes par rapport à leur niveau de langue.

Dans cette idée, le corpus qui fait l'objet de cette étude a été récolté auprès d'étudiants allophones, de diverses langues maternelles et nationalités. Tous d'un niveau avancé en français, ils ont cette particularité d'avoir la double étiquette « apprenant/futur enseignant » de langue française. Cette spécificité est importante car ces étudiants ont un recul différent sur la langue, dans la mesure où celle-ci deviendra l'objet de leur enseignement. Ils sont de ce fait naturellement plus sensibles aux questions de norme et de maîtrise linguistique. Par ailleurs, ce public est doublement intéressant car ces étudiants viennent d'arriver en France : ils sont ainsi confrontés à une nouvelle norme universitaire et à de nouveaux discours disciplinaires, tous considérés par eux comme « exotiques » dans la mesure où ils sont issus d'un environnement éducatif différent. Ce qui apparaît alors comme une norme langagière dans le domaine des littéracies universitaires tient pour eux à une norme culturelle dont ils ne partagent pas les codes. Dans cette perspective, ce n'est donc pas la norme linguistique qui est problématique, mais bien la norme discursive : les nouvelles normes académiques (et les exercices scripturaux qui y sont associés) sont par conséquent le cœur du problème.

L'étude effectuée auprès de ces onze étudiants s'est déroulée tout au long d'une année universitaire, dans le cadre d'une formation à la méthodologie universitaire. Il leur a été demandé de produire différents écrits universitaires, soumis à diverses contraintes dans le but de stimuler la production d'erreurs. Ces contraintes étaient d'ordre spatiotemporel d'une part, et cognitif d'autre part : méthodologique (nouvelles formes de texte), discursif (nouveaux savoirs disciplinaires), réflexif (gestion de nouveaux concepts), textuel (longueur de l'écrit). Ils ont donc eu à produire une argumentation, un résumé, une réécriture, une problématique et deux comptes rendus. L'argumentation, la réécriture et l'un des comptes rendus étaient à produire en classe, quand le résumé, la problématique et l'autre compte rendu ont été faits à la maison. La longueur des textes était variable, la méthodologie était connue pour certains textes, voire réorientée dans l'optique disciplinaire, mais nouvelle pour d'autres. Enfin, les étudiants ont dû composer avec de nouveaux savoirs et de nouveaux concepts.

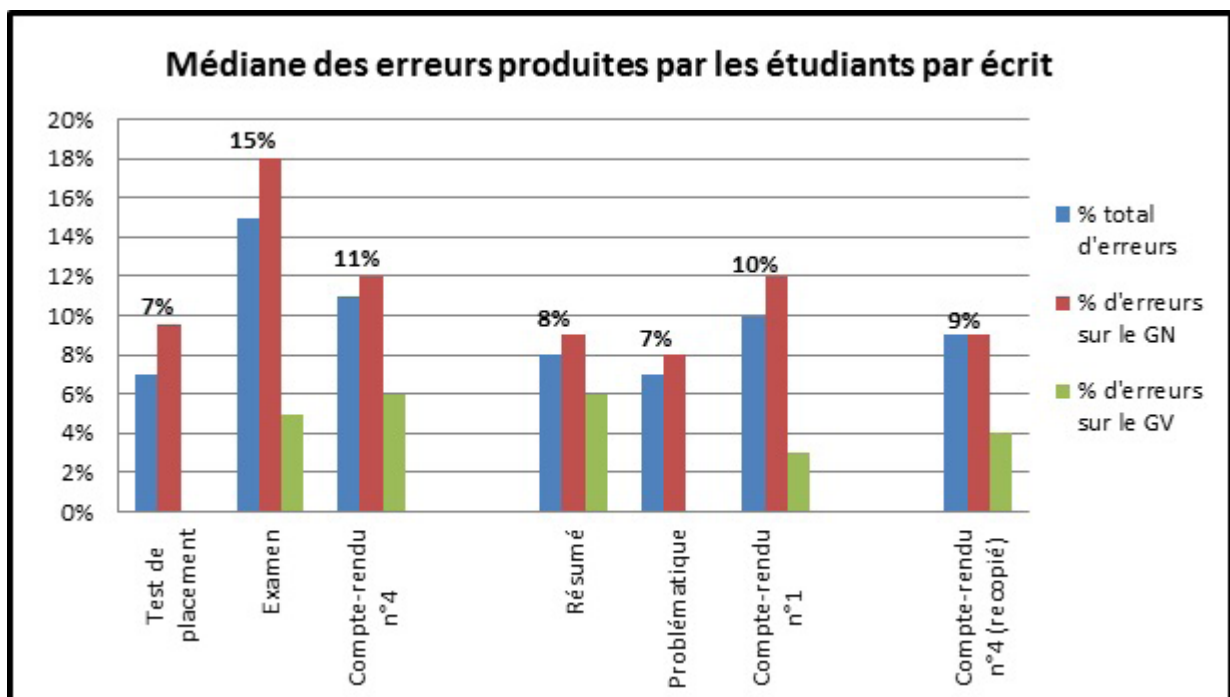
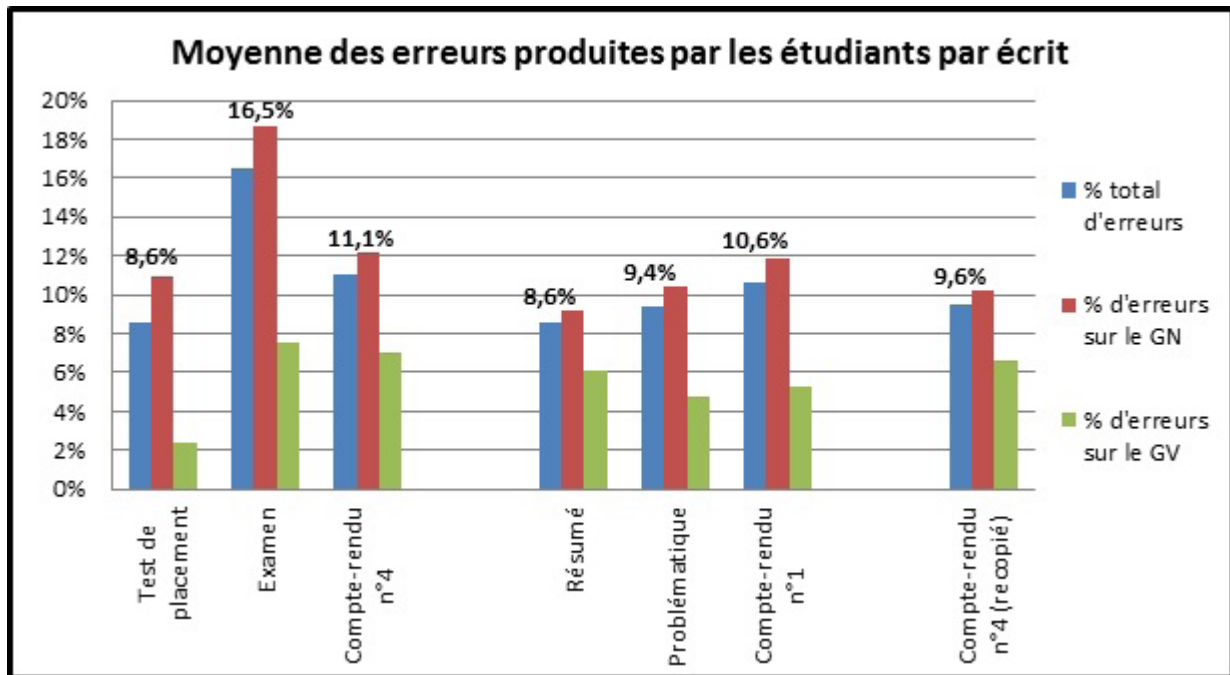
Concernant le traitement opéré sur le corpus, nous avons utilisé le programme d'annotation textuelle Analec, développé par Bernard Victorri au sein du laboratoire Lattice (Paris-3). À partir des fonctionnalités disponibles, nous avons créé nos propres schémas d'annotation, c'est-à-dire une architecture d'analyse qui concerne les erreurs d'accord et de référence. Ensuite, nous avons utilisé les outils du logiciel qui ont permis, entre autres, d'obtenir les fréquences et corrélations d'erreurs. Comme nous l'avons écrit précédemment, nous avons choisi d'étudier les questions de chaînes d'accord et de référence car ces types d'erreurs sont réellement saillants à ce niveau de maîtrise linguistique. De plus, dans la mesure où le hors-normes se repère par son caractère inhabituel, l'attention portée à ces erreurs grammaticales semble être tout à fait adéquate étant donné qu'elles constituent une anomalie au regard du niveau langagier élevé des étudiants.

Nous avons alors annoté, dans les 74 copies d'étudiants, tous les groupes nominaux puis tous les groupes verbaux soumis aux accords. Nous avons relevé toutes les erreurs d'accord sur les groupes nominaux et groupes verbaux, ainsi que toutes les erreurs de référence sur les groupes nominaux. Enfin, nous avons rapporté ce résultat au nombre total de groupes nominaux et groupes verbaux pour chaque copie. Ensuite, nous avons récupéré les résultats de chaque étudiant afin de les répertorier pour chaque écrit, pour en extraire systématiquement une moyenne et une médiane. Nous avons fait le choix d'utiliser ces deux outils

car la moyenne peut parfois masquer certains résultats, alors que la médiane permet de trouver la valeur centrale.

Les erreurs des allophones, une norme (dans le) hors-norme

Les résultats obtenus à ces analyses sont remarquables car ils présentent tous, de manière plus ou moins marquée, une réaction aux stimulus des contraintes. Nous allons tout d'abord les présenter dans leur ensemble, puis les détailler pour chaque texte au regard des contraintes imposées sur les écrits.

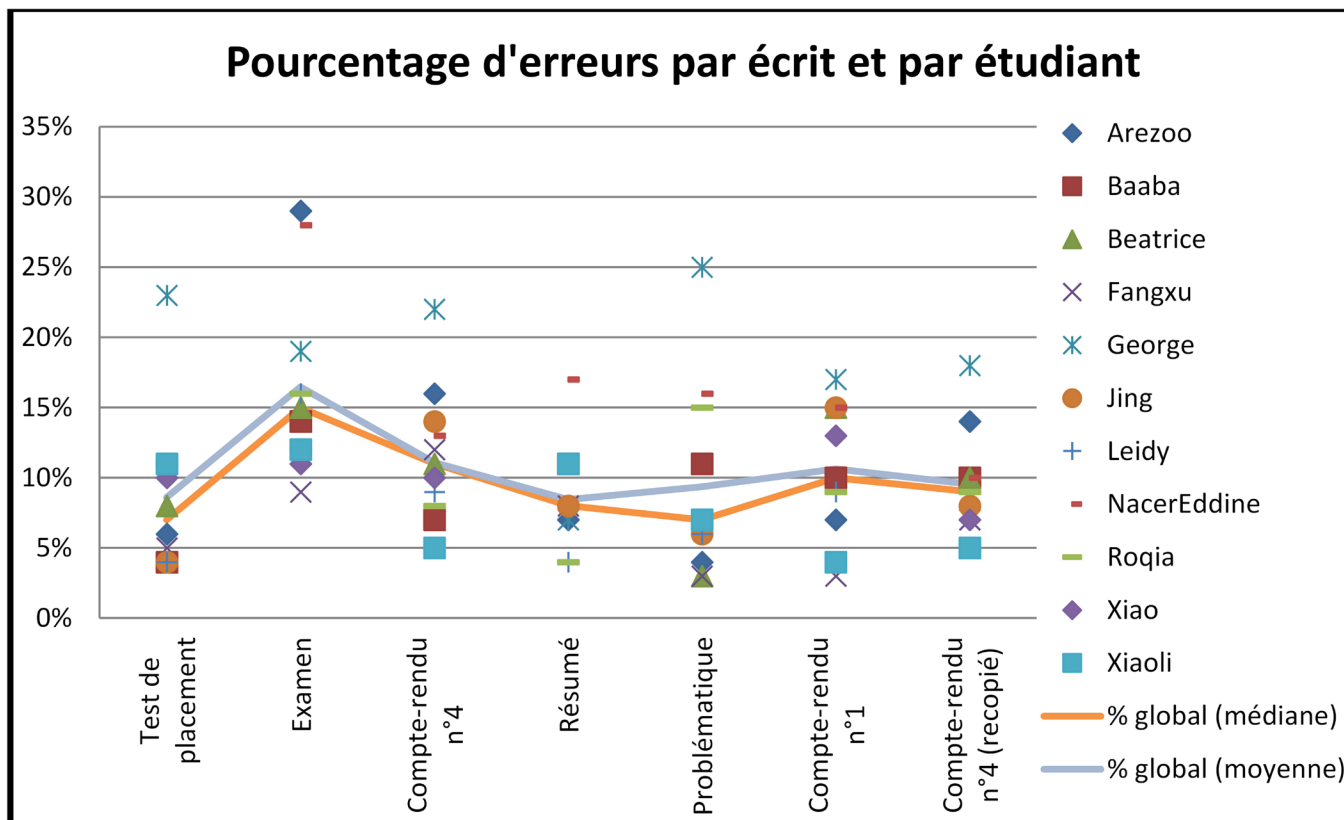


Ainsi, le premier schéma présente la moyenne des erreurs produites par tous les étudiants pour chaque écrit, tandis que le deuxième présente la médiane. Les colonnes bleues représentent le pourcentage global des erreurs faites par rapport à l'ensemble des unités annotées (GN et GV), alors que les colonnes rouges présentent le pourcentage des erreurs produites uniquement sur les groupes nominaux et les vertes celles effectuées sur les seuls groupes verbaux. Le groupement des trois premiers écrits (test de placement, examen et compte rendu n° 4) sont les textes produits en classe. Le groupement des trois écrits suivants (résumé, problématique, compte rendu n° 1), qui se trouvent au milieu du schéma, sont les productions effectuées extramuros, à la maison comme ailleurs (la bibliothèque par exemple). Enfin, le dernier texte (le compte rendu n° 4 recopié), est un « bi-classé » : il s'agit du compte rendu n° 4, rédigé en classe (en situation d'examen) puis recopié au clavier et enfin corrigé par les étudiants chez eux.

Le premier constat que l'on peut faire est que, à l'exception du test de placement, tous les écrits effectués en classe présentent un pourcentage d'erreurs légèrement supérieur aux autres productions. Ces résultats nous montrent donc que la contrainte spatiotemporelle vient effectivement impacter les capacités scripturales des étudiants. Cependant, au regard de certains résultats relativement proches, il semble qu'elle ne soit pas la seule influence à l'origine des erreurs.

Dans cette optique, il semble intéressant d'observer de plus près chaque écrit, et notamment leurs contraintes. Le premier écrit exposé est le « test de placement » pour lequel il s'agissait de produire une argumentation libre, dont la méthodologie était maîtrisée par les apprenants. La rédaction était courte, portait sur un sujet général et a été effectuée en classe. Soumis à une seule contrainte (spatiotemporelle), cet écrit trouve sa médiane à 7 % d'erreurs. Ensuite, le second texte présenté est « l'examen », qui était en fait un exercice de réécriture. Il s'agissait pour les étudiants de lire un article de recherche dont certains passages ciblés avaient été supprimés et qu'il fallait compléter. Ce type d'exercice était nouveau pour eux et a dû être accompli en classe. Constitué de quatre contraintes (spatiotemporelle, méthodologique, discursive, réflexive), cette production obtient une médiane à 15 % d'erreurs. Enfin, le compte rendu n° 4, influencé par trois contraintes (spatiotemporelle, discursive, textuelle), présente quant à lui un taux de 11 %. Il s'agissait d'un texte également produit intramuros (de type examen) et modérément long. La méthodologie était relativement récente pour les étudiants (découverte deux mois auparavant), et le texte à synthétiser était un article de recherche de spécialité.

Au centre du graphique se trouve le résumé. Cet écrit était un texte court, élaboré à partir d'une méthodologie connue des apprenants mais revue selon les normes de la discipline. Il se basait sur un texte de spécialité et a été produit à la maison. Ne comprenant qu'une contrainte (discursive), sa médiane d'erreurs est à 8 %. À sa suite, on retrouve la problématique, qui était également un texte court, sur la base d'une méthodologie connue mais réorientée pour les besoins de la spécialité. Elle a été écrite à la maison, à partir d'un sujet de recherche au choix de chaque étudiant. Soumise elle aussi à une seule contrainte (réflexive), son taux d'erreurs se situe à 7 %. Enfin, le compte rendu n° 1 a été fait extramuros mais était basé sur une toute nouvelle méthodologie pour les apprenants. Il a été effectué à partir d'un article de recherche de spécialité. Ainsi, cet écrit a été influencé par trois contraintes (méthodologique, discursive, textuelle) et sa médiane d'erreurs est à 10 %. Pour finir, le dernier texte présenté est un peu particulier : il s'agit du compte rendu 4 cité *supra*, mais qui a été révisé extramuros par les étudiants eux-mêmes (cette expérience visant à observer implicitement leur geste correctif). Influencé par deux contraintes (discursive et textuelle), ce texte présente un taux d'erreurs est à 9 %.



Bien entendu, il existe des individualités au sein de ces résultats, tous les étudiants n'ayant pas nécessairement des réactions strictement identiques aux diverses contraintes. Cependant, on remarque sur le schéma récapitulatif ci-dessus que les courbes des étudiants, à l'exception de l'une d'entre elles (celle de George), suivent toutes une même tendance générale.

Par ailleurs, lorsque l'on synthétise ces données, on constate qu'au-delà de la question de la contrainte spatiotemporelle, qui influence indéniablement la survenue d'erreurs hors-normes (rappelons qu'il s'agit d'erreurs « basiques » sur la chaîne d'accord et la chaîne de référence), c'est vraisemblablement la multiplication des contraintes qui provoque la résurgence de ces résistances fossiles. Ce hors-norme n'est alors que la conséquence d'une réaction à la nouvelle norme discursive, vécue comme « a-normale ». C'est donc en se confrontant à ces nouveaux exercices scripturaux, auxquels ils opposent une certaine résistance, que les étudiants produisent des erreurs « hors-normes ». Par comparaison, cette résistance aux nouveaux exercices ébranle par contrecoup les fondations des compétences langagières des étudiants, normalement solides à leur niveau. Dans cette idée, ce sont les nouveaux exercices considérés comme hors-normes par les étudiants (car inédits et non maîtrisés) qui seraient à l'origine de l'apparition des erreurs « hors-normes », comme une conséquence par ricochet. Il semble ainsi que ces erreurs « hors-normes », résurgences de résistances fossiles, soient surtout les indices d'un système par ailleurs perturbé par la nouvelle norme discursive.

Test de placement (1 contrainte)	7 %
Problématique (1 contrainte)	7 %
Résumé (1 contrainte)	8 %
Compte rendu n° 4 recopié (2 contraintes)	9 %
Compte rendu n° 1 (3 contraintes)	10 %
Compte rendu n° 4 (3 contraintes)	11 %
Examen – réécriture – (4 contraintes)	15 %

Ce phénomène est d'ailleurs bien observable dans le tableau ci-dessus : plus il y a de contraintes imposées, plus le taux d'erreurs augmente. Ce résultat est réellement remarquable car il vient renforcer l'hypothèse selon laquelle, quand l'attention cognitive est focalisée sur la gestion complexe du texte (norme scripto-discursive), la vigilance langagière des scripteurs est nécessairement atténuée (norme morphosémantique), laissant ainsi la possibilité aux instabilités du système grammatical de refaire surface.

Changer le regard sur le hors-norme

Cette étude a permis de mettre en lumière que les étudiants, dans leur tâche d'écriture, sont soumis à divers facteurs externes (contraintes spatiotemporelles et cognitives) qui influencent indéniablement leurs productions. Il ne s'agit alors pas d'une remise en question de leurs compétences langagières, mais plutôt d'une remise en jeu de ces dernières au moment de l'acte scriptural. Il apparaît donc important que les enseignants s'interrogent sur les difficultés qui pèsent sur les écrits qu'ils font réaliser aux apprenants. De surcroît, il semble également essentiel qu'ils soient sensibles aux problèmes de contraintes rédactionnelles qui vont influencer sur la norme linguistique des étudiants, de manière à ne pas sanctionner les symptômes en lieu et place des véritables causes de cette variation langagière.

En guise de conclusion, voici les perspectives qui se dessinent en filigrane pour la suite de cette étude. Même si l'on élimine la contrainte spatiotemporelle, il n'empêche que les autres influences demeurent. Ces contraintes cognitives, pourtant, ne sont pas hiérarchisées de la même manière, ni dans le même ordre d'importance au moment de l'acte d'écriture. D'autre part, même si les règles grammaticales sont connues des étudiants, et normalement acquises, des erreurs continuent à survenir lorsqu'elles sont provoquées. Nous sommes donc intriguée à double titre : quelles sont les erreurs qui relèvent réellement de l'inattention et quelles sont les contraintes qui monopolisent prioritairement l'attention cognitive ? Dans cette optique, deux études portant sur les publics FLE avancés et FLM viendront prolonger celle-ci. La première cherche à identifier ce que les étudiants sont capables de corriger eux-mêmes (au moment de la relecture, suite au pointage de l'enseignant ou encore grâce à leurs camarades). Cette expérience a pour but de trier les erreurs d'inattention, de celles qui relèvent plus d'une instabilité linguistique se manifestant consécutivement à une attention plus tournée vers la gestion complexe du texte. La seconde étude, quant à elle, se concentre sur le geste correctif des étudiants, et notamment sur le comportement de surveillance de ces derniers. Elle a pour objectif de montrer que les problèmes de structuration mémorielle et textuelle de l'information se trouvent dans la relation cognitive et visuelle que les scripteurs entretiennent avec l'écrit.

Bibliographie

- Beacco Jean-Claude (2010), *La Didactique de la grammaire dans l'enseignement du français et des langues*, Paris, Didier.
- Boch Françoise *et al.* (2012), « Orthographe et grammaire à l'université. Quels besoins ? Quelles démarches pédagogiques ? », *Diptyque*, 24, 139-162.
- Cavalla Cristelle (2010), « Méthodologie d'apprentissage de l'écrit universitaire », *Le Français dans le monde, Recherches et applications*, 47, 153-161.
- Defays Jean-Marc et Maréchal Marielle (2010), « L'analyse du (des) discours universitaire(s) : en collaboration ou en concurrence avec les disciplines universitaires ? », *Colloque International « Littéracies universitaires : savoirs, écrits, disciplines »*, Université de Lille, 2-4 septembre 2010.
- Delcambre Isabelle et Lahanier-Reuter Dominique (2010), « Les littéracies universitaires : influence des disciplines et du niveau d'études dans les pratiques de l'écrit », *Diptyque*, 18, 11-42.
- Delcambre Isabelle et Lahanier-Reuter Dominique (2012), « Littéracies universitaires : présentation », *Pratiques*, 153-154, 3-20.
- Galatanu Olga *et al.* (dir.) (2010), *Enseigner les structures langagières en FLE*, Bruxelles, Peter Lang.
- Goes Jan et Mangiante Jean-Marc (2010), « Les écrits universitaires : besoins linguistiques et méthodologiques des étudiants allophones », *Le Français dans le monde, Recherches et applications*, 47, 142-152.
- Lang Élodie et Meyer Jean-Paul (2015), « Grammaire avancée et littéracies universitaires. Vos papiers sont-ils en règle ? », dans M. Vinaver-Ković et V. Stanojević (dir.), *Les Études françaises aujourd'hui (2014). Pourquoi étudier la grammaire ? Théories et pratiques*, Belgrade, Faculté de Philologie, 223-242.
- Mangiante Jean-Marc et Parpette Chantal (2010), « Présentation », *Le Français dans le monde, Recherches et applications*, 47, 11-14.
- Omer Danielle (2014), « Les écrits en français académique des étudiants natifs et non natifs : penser la variation », *Le Français aujourd'hui*, 184, supplément en ligne, 1-9.
- Pollet Marie-Christine (2010), « L'acculturation des étudiants aux discours universitaires : allophones, francophones, mêmes problèmes, même combat ? », *Le Français dans le monde, Recherches et applications*, 47, 133-141.

TITRE: ÉTUDE DE MANUSCRITS DE MIGRANTS : LE HORS-NORMES COMME LIEU DE MÉTALANGAGE

AUTEUR(S): NATHALIE MATHEU, DOCTORANTE, PRAXILING, UMR 5267, UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY MONTPELLIER 3-CNRS

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 52 - 64

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15572](http://hdl.handle.net/11143/15572)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15572](https://doi.org/10.17118/11143/15572)

Étude de manuscrits de migrants : le hors-normes comme lieu de métalangage

Nathalie Matheu, Doctorante, Praxiling, UMR 5267, Université Paul Valéry Montpellier 3-CNRS

Résumé : En France, le débat autour de la norme a toujours cours. Au niveau linguistique, une normativisation dure a conduit au refus d'installer des normes lexicales, grammaticales, syntaxiques ouvertes. De par son caractère plus stable, l'écriture est devenue un haut lieu de la norme, instituant un renversement de la pensée logocentriste et stigmatisant ceux qui n'ont que peu ou pas de pratiques de l'écrit. Cette attitude est fortement relayée par l'école, qui mêle parfois l'activité métalinguistique nécessaire à l'appréhension de la langue, première ou seconde, et les exigences normatives qui consacrent une langue idéale. Notre recherche se propose ici d'interroger certaines traces graphiques de ce « hors-normes » comme les manifestations d'une activité réflexive du scripteur sur son discours. Le protocole expérimental – des ateliers d'écriture auprès d'adultes et d'enfants migrants apprenants de Français Langue Seconde – a permis de recueillir un corpus de 153 textes. L'analyse de ces textes reconstruit le déroulement du processus scriptural, par le repérage des ratures et ajouts, signes visibles de l'activité métalinguistique et métadiscursive du scripteur. Nous nous intéresserons ici à quelques phénomènes de glose et d'adresse, traces de « hors-normes » dans ce contexte, que nous évaluerons comme indices des interrogations du scripteur sur sa production.

Mots-clés : écriture, atelier d'écriture, migrant, Français Langue Seconde, norme

Abstract: In France a debate about language teaching/learning standards exists. Strong normalization has prevented the implementation of flexible standards in lexicon, grammar and syntax at a linguistic level. Because written language seems more stable, it has become the standard reference for evaluation, establishing a reversal of logocentric thought and putting those whose don't write at a disadvantage. We find this attitude at school where metalinguistic tasks required to learn mother tongue or foreign language are mixed with standard requirements to speak an ideal language. Our research claims that non-standard written utterances are the evidence of reflexive activity taking place within the writer's discourse. We experimented in writing workshops with adults and migrant school children and we collected 153 texts. The analysis of these texts shows the progress of writing through locating graphic marks : marks that have been erased or added. These marks are the visible signs of the metalinguistic and metadiscoursal activity of the writer. We focus here on some specifications that are clues to the questions of the writer on his/her writing product.

Key words: writing, writing workshop, migrant, Second Language French, standard

Cette recherche s'inscrit dans le cadre plus large d'un doctorat en Sciences du Langage, dont l'objectif est d'analyser, à partir des outils de la génétique textuelle, les dynamiques de l'écriture en Français Langue Seconde, à partir d'un corpus de textes réalisés en atelier d'écriture par des apprenants migrants, adultes et enfants scolarisés. Ces textes manuscrits se présentent au premier abord comme hors des normes morphosyntaxiques attendues par l'école et les institutions d'enseignement (traces de la L1, erreurs, lexèmes en L1...). Nous voudrions postuler que si la langue écrite est le lieu privilégié de la norme, des éléments de ce « hors-normes » vont donner, par l'analyse des pratiques scripturales, des indices à propos de l'activité réflexive du scripteur, sur son discours et sur sa langue d'usage.

Notre méthodologie est ethnographique – nous effectuons des observations participantes sur le terrain – et compréhensive, afin de favoriser la réflexivité des apprenants sur leurs propres pratiques d'écriture, notamment dans une optique d'évolution des représentations en jeu et de développement des compétences en langue française. Les ateliers d'écriture sont menés auprès d'adultes migrants en contexte associatif et d'Enfants Nouvellement Arrivés au secondaire. Tous sont en apprentissage du Français Langue Seconde et les ateliers sont proposés en complément de la classe ordinaire. L'atelier d'écriture, parce qu'il se déroule en-dehors des cours explicitement linguistiques, va permettre d'appréhender la langue, et notamment l'écrit, hors de toute appréhension évaluative, afin d'autoriser une manipulation du scriptural différente et stimulante.

La langue écrite comme référence de la norme

Le renversement de la pensée logocentriste

L'acte d'écriture reste peu aisé à définir. On trouve de nombreuses acceptions qui ont été déclinées au cours de l'histoire de la littérature, de la linguistique et de la didactique des langues, maternelle ou seconde. L'école n'est donc pas la seule à être en situation de perplexité face à cette notion. Ce flou définitoire tient peut-être en premier lieu à la polysémie même du verbe écrire, polysémie qui est le reflet de la multiplicité des pratiques d'écriture (graphier, transcrire, produire un écrit en tant qu'acte de langage). Au fil du temps ont été valorisées les sociétés ayant une tradition écrite, considérées comme des sociétés qui pensent, qui se pensent car elles s'écrivent et donnent à lire leur histoire. Néanmoins, si l'écriture a un fonctionnement spécifique, rien ne justifie que ce fonctionnement soit supérieur à celui de l'oral. Il est difficile de penser l'écriture sans la confronter à la parole et il nous faut brièvement revenir à leur définition initiale.

Depuis Platon, écriture et parole ont été distinguées. L'éloge de la parole, comme saisissement du *logos*, ne peut se réaliser qu'à travers la voix. Cette définition est assez antinomique de celle de notre société ou bien de celle de l'école. Pourtant, en dépit des interprétations communément admises, la critique de l'écriture par Platon, comme simple représentation de la voix, n'est pas une condamnation. Platon a lui-même beaucoup écrit. La relecture de Luc Brisson du *Phèdre* dans sa réédition de 2004 apporte un nouvel éclairage sur la dichotomie platonicienne parole/écriture. Par exemple, Platon, par la voix de Socrate, réfute la possibilité pour l'écriture d'appréhender du certain, et pour démonstration, commente l'analogie entre l'écriture et la peinture, qui simule la réalité par l'apparence figée du vivant. Cette analogie est déjà perceptible dans le verbe *graphein*, qui, en grec ancien, relate à la fois l'acte d'écrire et celui de peindre. Pour Socrate, ce simulacre de réalité touche également les discours, qui perdent toute réalité une fois transcrits.

Ainsi sont signifiées les limites de l'écriture, dans la mise en place d'une réflexion destinée à expliciter les statuts des discours parlés et écrits. L'écriture est un jeu, dont le philosophe peut user pour se divertir, car il a la conscience des limites de cette pratique. Il n'y a donc pas rejet mais « constat lucide » face à un moyen de communication en expansion dans une civilisation de l'écriture « où le problème de la mémorisation des messages à transmettre avait cessé de dominer la vie intellectuelle, et où, par conséquent, l'esprit humain pouvait prendre du recul pour évaluer les avantages et les inconvénients des divers moyens de communication qui s'offraient désormais à lui. » (Brisson, 2004 : 61).

Ainsi, peu à peu, par son caractère plus stable que la langue orale, par la nécessité progressive de sa normativisation, dans une visée de diffusion et d'unification, la langue écrite s'est autonomisée, jusqu'à devenir un système spécifique et fort différent de celui de la langue parlée. Par là même, ses fonctions se sont modifiées. Par son statut linguistique propre, elle possède également des fonctions caractéristiques, et ne relève plus de la simple transcription de la parole. Une sorte de renversement s'est même insidieusement institué : parce qu'elle est un facteur puissant de culture et d'unification, elle est devenue l'image de la langue elle-même, dont le langage oral ne serait qu'une variation, souvent dévalorisée.

La naissance de l'écriture s'accompagne d'une transformation de la parole [...]. La parole d'un peuple d'écriture n'est plus la même. C'est un langage annexe, subordonné à l'écrit. Un langage sans importance, sans pouvoir [...]. Ce qui est jugé important ne passe plus par la parole. La parole n'est plus que conversation, échange anodin. Elle n'est, dans notre société, jamais en rapport avec la vérité, et la preuve : la science ne se sert que de l'écriture. (Pividal in Goody, 1979 : 12).

C'est donc ainsi que nos sociétés contemporaines se représentent ou vivent leur relation imaginaire à l'écrit. Il s'agit pourtant là d'une représentation réductrice, qui ne donnent pas à voir toute la complexité des enjeux.

L'écriture comme lieu de la norme : la langue écrite comme langage véhiculaire

Les volontés politiques d'unification des territoires, au cours de l'histoire, se sont affirmées et étendues par le partage d'une langue commune, donc nécessairement normativisées. Il apparaît que d'une manière générale, les formes écrites ont plus de stabilité et donc plus de possibilités de diffusion que les formes orales et « ont été à la base de la constitution des langues nationales des grands États » (Dubois, 2001 : 163). Ainsi, la forme écrite de l'allemand s'est peu à peu unifiée à partir d'un dialecte de moyen allemand, le *Schriftdeutsch* et est usité dans l'ensemble des régions germanophones : en Allemagne, en Autriche, dans une grande partie de la Suisse et dans de petits secteurs d'autres pays européens. Si l'on observe des différences considérables au niveau des langues parlées, toute personne alphabétisée a donc la possibilité de communiquer par écrit avec tout autre scripteur de ces territoires.

De la même façon, l'arabe dit *littéraire*, forme écrite de la langue arabe, recouvre des formes de langue très différentes entre elles, nommées *arabes dialectaux*, dispersées sur de très grands territoires. Les langues idéographiques comme le chinois sont à ce niveau des cas prototypiques, dont la forme écrite utilise un système de signes à même d'écrire des langues entièrement distinctes, avec quelques variations, notamment dans l'usage des accents.

Si la langue écrite semble donc stable et homogène, il en va tout autrement dans les pratiques scripturales individuelles. Parce que l'écriture est également un moyen de communication différée, elle va permettre des retours en arrière sur le discours, des rectifications, sous la forme de ratures, d'ajouts ou de déplacements, qui vont perturber cette apparente homogénéité.

Dispositif expérimental et analyse du corpus

Protocole d'expérimentation : des ateliers d'écriture en langue française

Parce que tout apprentissage met en déséquilibre les précédents savoirs (Auger, 2010) et qu'une certaine insécurité se cristallise particulièrement autour de la langue écrite (Dabène, 1987 ; Barré-de Miniac, 2000), insécurité liée à ses contraintes spécifiques et à ses enjeux socio-professionnels, ce contexte d'expérimentation offre aux scripteurs un cadre rassurant, où leur parole est reconnue et légitimée :

Pour accéder à cet espace de constructions de connaissances ainsi perçu comme dangereux, menaçant, il convient de disposer d'un ailleurs compensatoire, [...] d'un ancrage où notre parole est reconnue valeureuse et d'où elle assigne à autrui des places et des représentations familières. (Coianiz, 2001 : 15-16).

Les ateliers d'écriture ont été mis en place sur une durée de deux ans auprès d'adultes migrants et d'une année scolaire pour les enfants en secondaire. Tous les participants étaient alphabétisés en L1 et nous avons recensé, sur la totalité des participants, quinze langues familiales différentes. Les niveaux en production écrite étaient variables : entre A2 et B2 selon les niveaux du CECR. Les textes ont ensuite été transcrits en transcription diplomatique.

Ecrire dans le cadre d'un atelier d'écriture permet de sortir des objectifs strictement fonctionnel et communicationnel, qui limitent l'écriture à la gestion des situations sociales, dans le cadre de relations transactionnelles et interpersonnelles et de la maîtrise du discours théorique, dans le cas des enfants scolarisés. Il s'agit donc d'offrir aux apprenants la possibilité d'une manipulation du scriptural différente de celle qui se pratique généralement à l'école ou en institution,

L'écriture du texte est contrainte à trois niveaux :

- l'espace graphique (une page A4) ;
- le temps d'écriture (45 minutes) ;
- la consigne d'écriture, qui va en orienter la narration, par la proposition d'un thème et/ou d'un genre textuel et/ou d'une contrainte formelle.

Néanmoins, la présentation des consignes n'est jamais prescriptive. Il s'agit principalement d'une orientation ayant pour visée de faciliter l'entrée en écriture du scripteur. L'exposition orale de la consigne d'écriture par l'animatrice peut se dérouler selon trois axes possibles suivant la séance :

- présentation du thème, suivie d'une discussion avec les participants, qui permet d'en dégager les possibles orientations. Par exemple, pour l'atelier autour du thème du grenier a été évoqué le lieu situé dans la maison. Le temps de discussion a ensuite permis, en définissant ce qu'était

le grenier, c'est-à-dire un local destiné au départ au stockage du grain, puis chez les particuliers à remiser les affaires inutiles et les souvenirs, à envisager par extension le grenier comme un lieu de mémoire ;

- présentation d'un genre textuel : nous avons travaillé par exemple sur le haïku, qui appelle des contraintes spécifiques, comme la concision, l'ellipse dans la narration ;
- présentation d'une contrainte formelle : par exemple la reprise anaphorique. La séance a alors débuté avec le visionnage d'« Un jour », vidéo du poète sonore Charles Pennequin.

Cette mise en scène orale a pour objectif de dépasser le premier stade de lecture de la consigne et en cela peut être apparentée au marmottage qui précède parfois la mise en graphie chez tout scripteur (Penloup, 2007). De la même façon, les textes ne sont pas évalués au regard des normes linguistiques. Les retours sur les textes sont effectués par les autres participants, après le temps de lecture des manuscrits à voix haute par leur scripteur. Ce temps de lecture est fondamental : outre le partage des textes dans le groupe, les textes sont évalués par des lecteurs et non des formateurs. Peuvent ainsi être signalés des difficultés de compréhension qui entraînent le scripteur à s'interroger sur ses partis-pris scripturaux, sur sa syntaxe, son vocabulaire... Peu à peu se met donc en place un cheminement vers des normes objectives, pour faciliter la réception des textes. De plus, parce que les remarques sont toujours bienveillantes et témoignent d'un intérêt collectif, le scripteur se trouve valorisé dans son écriture, ce qui accroît également sa motivation. Ces précautions didactiques tendent à lever – au moins partiellement – la lourdeur des enjeux qui pèsent, pour les migrants, sur l'apprentissage de l'écrit.

Chaque séance débute par l'élaboration d'un inventaire, collectif ou individuel. Par la liste, le savoir est consigné - et ici partagé entre les participants - mais cette consignation n'a pas seulement de fonction taxinomique. J. Goody fait état des listes lexicales, qui semblent s'être développées à titre d'exercices ou de jeux, peut-être pour les scribes. La possible fonction ludique de ces listes de noms ou de mots commençant par la même lettre n'est pas sans évoquer la création d'inventaires pratiquée en atelier d'écriture.

Elles [les listes lexicales] sont le signe d'un travail d'abstraction, de décontextualisation, d'une activité ludique –parfois aussi d'un certain art de s'enfermer dans les concepts. (Goody, 1979 : 170).

Ces différents parti-pris didactiques vont libérer le scripteur des exigences normatives strictes et, au-delà d'une remédiation des phénomènes d'insécurité scripturale, l'autoriser à manipuler la langue écrite librement, l'encourager à effectuer des retours sur son texte, des rectifications, qui n'ont pas pour seule visée la correction des erreurs morphosyntaxiques.

L'élaboration du corpus

Les données recueillies pendant cette recherche se composent :

- d'un corpus audio d'entretiens effectués avec les participants volontaires en début et en fin de cycle de pratique des ateliers ;
- d'un corpus audio d'enregistrements des interactions qui se déroulent pendant les pratiques d'écriture ;
- d'un carnet de recherche composé de notes prises pendant le temps d'écriture des participants ;

- d'un corpus de 153 textes manuscrits réalisés par les participants à l'issue de la présentation des consignes d'écriture.

L'ensemble de ces corpus sont transcrits, selon les normes en usage pour les documents audio, et pour les manuscrits en transcription diplomatique.

La multiplication des données a pour visée d'objectiver l'analyse des textes et de mettre en perspective les indices scripturaux avec les intentions du scripteur.

L'écrit comme lieu d'hétérogénéité : des textes « hors-normes »

Erreur et norme

Le concept d'erreur s'articule dans le champ de la linguistique autour de la notion d'écart par rapport à une (ou plusieurs) norme(s) ou écart par rapport à la production supposée, dans un même contexte d'énonciation, d'un locuteur natif (Legendre, 2005). Cette définition de l'erreur comme écart par rapport à une référence semble avoir déterminé l'appréhension de la production fautive et sa sanction dans l'enseignement traditionnel :

Les critères d'identification des erreurs, souvent imprécis ou superficiels, sont très divers et parfois – notamment pour le français – très normatifs. Cela s'explique soit par les conditions d'enquête, soit par l'absence d'objectifs précis, soit par la reproduction dans l'enquête de normes pédagogiques restrictives, imputables à l'enseignement ou aux enquêteurs eux-mêmes, comme par exemple le refus de considérer comme *correct* tout énoncé ou toute forme n'appartenant pas au mythique *français standard*. (Porquier, 1977 : 24-25).

Il importe donc de s'interroger sur le choix de la norme utilisée comme référence et sur la réalité socio-linguistique de la langue normative (Boyer, 1991). Dans l'Histoire, l'instauration du français comme langue officielle s'est bâtie sur le socle du refus de toute déviance, inter ou intralinguistique. La détermination de ce qui est, ou non, correct, a aussi à voir avec les imaginaires linguistiques et les représentations que l'enseignant véhicule sur sa propre langue.

Un décalage avec les attentes scolaires et institutionnelles

Les textes de notre corpus se présentent au premier abord comme tout-à-fait éloignés des attentes normatives de l'école. Ils offrent un agencement spatial d'éléments hétérogènes où se mêlent des portions de textes, de longueur variable, plus ou moins raturés, éventuellement ponctués d'ajouts, des zones clairement délimitées par des traits verticaux et/ou horizontaux, parfois des dessins.

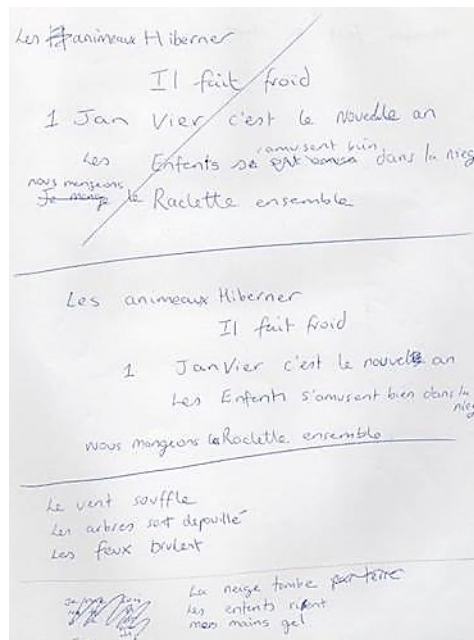


Figure 1. Exemple d'écrit produit par un migrant

Cette composition, en apparence désorganisée, n'est pas sans rappeler les *grifouillis* (mot-valise composé de *gribouillage* et de *fouillis*) chers à Aragon.

Au niveau du texte lui-même, nous pouvons sérier des récurrences, qui sont en décalage normatif avec les attentes institutionnelles. Nous en donnerons ici trois exemples.

Les erreurs morphosyntaxiques

La langue française a des marques spécifiques, notamment à l'écrit (marques de genre, de nombre, lettres idéographiques, irrégularités morphosyntaxiques) qui peuvent générer des erreurs, en langue première comme en langue seconde. Nous trouvons dans ces textes les erreurs typiques des apprenants, notamment quand ces règles et normes ne sont pas les mêmes dans la langue première des scripteurs :

- a. *Nous allon chez nos amis*
- b. *Je fais couche les enfants*

Ces deux occurrences sont issues de textes d'une apprenante russophone. Nous trouvons des lettres muettes en russe, mais en bien moindre proportion qu'en français. L'oubli des désinences verbales non oralisées est donc fréquent dans notre corpus. Il convient également de préciser que ces erreurs de type a) peuvent également se retrouver dans des corpus d'apprenants francophones, liées à la non oralisation de certaines marques orthographiques.

Les structures syntaxiques de la L1

Les calques entre L1 et L2 sont également des erreurs très fréquentes, qui apparaissent notamment dans l'ordre erroné des éléments de la phrase :

- une apprenante anglophone

a. *Je manque la mer*

Il y a inversion du COD et du sujet entre les deux langues.

- une apprenante hispanophone

b. *Ma fille n'a voulu pas porte une robe de orange comme soleil.*

La place de l'adverbe *pas* (second terme de la négation) est placé après le verbe au participe passé, comme en espagnol.

Les formulations transcodiques

La troisième manifestation de ce qui apparaît comme du « hors-normes » relève, suivant la définition de Georges Lüdi, de la formulation transcodique. Si ce concept a été en premier lieu élaboré à partir de corpus d'interactions verbales, il nous semble tout-à-fait transposable dans notre contexte :

La formulation transcodique consiste en un emploi potentiellement conscient, dans un énoncé en langue seconde, d'une séquence perçue par le locuteur non natif comme appartenant à une autre langue (le plus souvent sa langue première), dans le but de surmonter un obstacle communicatif. [...] elle fait partie des stratégies compensatoires interlinguales. (Lüdi, 1993 : 127).

a. *Je suis très alèrgique a la picure de mosquito !*

Cette apprenante lusophone a utilisé le lexème *mosquito* en portugais à la place du terme attendu en français, qui lui était inconnu. Afin de ne pas interrompre la rédaction de sa phrase, il y a eu échange entre les lexèmes des deux langues.

Ces trois exemples sont prototypiques des manifestations du « hors-normes » relatives aux textes écrits dans une langue d'apprentissage. Les types d'erreurs sont nombreux et se trouvent à différents niveaux du discours : pragmatique, textuel, phrastique et infraphrastique (Marquilló : 2003). Nous observons également lors de l'analyse longitudinale une diminution, voire une remédiation des erreurs, ce qui implique un cheminement progressif vers des normes objectives, par le développement des compétences en production écrite des participants.

Au-delà des erreurs et des marques transcodiques précédemment décrites, les textes de notre corpus donnent à voir une activité scripturale riche et hétérogène, dans le sens où les ajouts du scripteur vont nous donner des indices sur son appréhension de la langue d'apprentissage et son écrit en train de se faire.

Le métalangage comme lieu d'hétérogénéité scripturale

En milieu scolaire ou d'apprentissage, les activités métalangagières, qui permettent aux apprenants d'appréhender le fonctionnement de la langue, sont parfois confondues avec des tâches d'application des règles, pour aller vers la norme scolaire.

L'école est déterminante dans l'institution de l'activité réflexive de type métalinguistique. Cette activité porte à la fois sur le fonctionnement du langage mais aussi sur la valorisation d'un « mieux » dire, conformément à une idéologie de la hiérarchie des formes sur le modèle de la norme prescriptive. (Canut, 2007 : 65).

En France, ces deux activités sont souvent indissociables ou volontairement confondues. Néanmoins, il est important de rappeler que le métalangage est lui-même source d'hétérogénéité. Je renvoie notamment aux distinctions qui ont été opérées par Jacqueline Authier-Revuz, sur le métalangage portant sur la langue, sur le discours en train de se faire, le discours d'un autre (Authier-Revuz, 1995). Le métalangage est un langage qui vient se superposer, s'interposer dans le flux du discours, qu'il soit oral ou écrit, et par là-même en perturber le cours. Notre corpus est composé de textes au stade de brouillons, c'est-à-dire que restent visibles les traces graphiques qui marquent les retours du scripteur sur son discours. Nous allons voir que des segments apparemment « hors-normes » permettent de mettre au jour une activité métalangagière particulière, notamment par l'utilisation de la glose.

Phénomènes de glose

Nous voulons ici focaliser sur les phénomènes de glose que nous avons trouvés à plusieurs reprises dans notre corpus. Parce que la glose est une spécification du discours, elle nous semble prototypique de l'alternance des rôles scripteur / lecteur de tout écrivain et témoigne donc d'une évaluation de celui-ci sur son propre texte. Elle témoigne également d'une attention portée au destinataire du texte. La glose n'est pas en soi une manifestation du hors-normes. Elle est répertoriée dans les parties du discours et son fonctionnement a été bien étudié par la communauté scientifique (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003). Néanmoins, les gloses ici rencontrées sont spécifiques à deux niveaux : la variabilité de leurs fonctions ainsi que la multiplicité des destinataires, et en cela se distinguent de la glose plus « normée ».

Les doublons lexicaux (L2/L1)

Une apprenante anglophone a usé régulièrement de ce procédé, qui est somme toute assez fréquent chez les apprenants de langue étrangère. Les traductions en L1 ont en premier lieu une fonction mémorielle et ont donc tendance à s'estomper au fil de l'apprentissage. Néanmoins, par la mise en relation entre les différentes données du corpus (ici le texte et les notes du carnet de recherche), ces doublons ont une fonction complémentaire.

- a. *Les matins de l'été (summer mornings)*
- b. *j'aime la vue sur la Pyrânne avec la niege (mountain)*
- c. *Il regarde quelque chose les films d'horror (horror film) et il rire beaucoup*
- d. *J n'aime pas Les guerres, cruauté a les animaux, fois gras [...] fait peur (Bullying)*

Les deux premières occurrences f) et g) sont issues du même texte, l'occurrence h) et l'occurrence i) sont isolées dans des textes distincts. Il est à noter que ces lexèmes en L1 sont notés entre parenthèses, c'est-à-dire hors-texte, ce qui est cohérent avec leur fonction de mémorisation. Ils ne sont alors destinés en premier lieu qu'à la scriptrice, pour d'éventuels retours de lecture ultérieurs. Néanmoins, lors du temps de lecture à voix haute, ces segments lexicaux ont été oralisés avec l'ensemble du texte. Malgré la mise entre parenthèses, ils font donc partie intégrante du texte final car adressés à une destinataire particulière, une autre apprenante anglophone.

Ces ajouts, marqués par les parenthèses, signes graphiques typiques de la glose, ont une valeur explicative. La scriptrice suppose pour la destinataire un risque d'incompréhension des segments précédant sa spécification. L'explicitation sémantique va alors porter :

- sur le groupe nominal (occurrences f) et h) avec une traduction en miroir au niveau de l'agencement grammatical : nom + complément du nom > complément du nom + nom [summer mornings / horror films] ;
- sur un lexème particulier (occurrence g)), ici la traduction fonctionne comme une synecdoque, en généralisant le particulier : Pyrénées > montagnes [mountain] ;
- sur une proposition (occurrence i)). Le procédé explicatif est métonymique : ce qui fait peur > le harcèlement [bullying].

Les spécifications d'ordre interculturel

Considérons ces deux occurrences j) et k) :

- Je me souviens deux guerre, que j'ai n'oublié pas jamais. (c'est en 1994 et en 1999)*
- Quand je dormire dan ma chambre à Mayotte c'éété très jolie pas ce que il ya de jolie meuble joli décoration et le lit en moustecaire beaucoup des moustiquas a Mayotte et des jolies rideaux*

Nous trouvons dans ces deux phrases un élément qui se distingue graphiquement du reste du texte : une mise entre parenthèses en j) et un changement de couleur en k). Chacun de ces éléments ainsi distingués graphiquement va apporter un complément d'informations au syntagme nominal antéposé. La proposition *(c'est en 1994 et en 1999)* vient dater les deux guerres de Tchétchénie auxquelles la scriptrice fait référence. De la même façon, le syntagme nominal *beaucoup des moustiquas a Mayotte* vient justifier la présence, dans la chambre qui est décrite, d'un lit avec une moustiquaire.

Rappelons que les participants des ateliers sont d'origines diverses et que, même si les parcours migratoires sont étendus, certains pays, leur histoire comme leur climat ou leur faune, sont inconnus à la majorité d'entre eux. Les deux formules appositives ont donc semblées nécessaires aux scriptrices pour expliciter le contexte, historique en j), culturel en k).

Glose d'explicitation grammaticale

Dans cette dernière occurrence, le syntagme nominal moi et ma sœur est ajouté entre le pronom personnel et le syntagme verbal.

- moi et ma sœur nous avons peur des voleurs*

Une construction canonique exigerait, outre l'inversion des deux éléments du syntagme nominal, que celui-ci soit placé en début de phrase, comme en m) :

b. *Moi et ma sœur, nous avons peur des voleurs.*

Nous remarquons que le segment *moi et ma sœur* a été rajouté et n'a donc pas été écrit au fil du texte. Il témoigne donc d'une relecture, puis de la décision d'explicitier le pronom *nous*. Il s'agit également de préciser que cet extrait de corpus est issu d'un inventaire et que *nous* n'est pas, dans ce cas, une reprise anaphorique.

Conclusion

Les textes de notre corpus se présentent comme des textes dits « hors-normes » : ils sont en effet en dehors des attentes scolaires et recèlent un certain nombre d'erreurs. Néanmoins, des signes graphiques de cette non adéquation à des normes objectives nous ont donné des renseignements sur les interrogations du scripteur au moment de sa production. L'attention a été portée sur trois phénomènes de glose, qui nous ont semblé éclairer la double posture scripteur/lecteur et l'attention portée à la compréhension du texte par le destinataire.

Le nouvel intérêt porté aux corpus « sortant de l'ordinaire » permet en effet de valoriser des textes jusqu'à présent mis de côté et donnent à voir l'hétérogénéité et la richesse des pratiques scripturales.

Bibliographie

- Auger Nathalie (2010), *Élèves nouvellement arrivés en France*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- Authier-Revuz Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Boyer Henri (1991), *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan.
- Brisson L. (2004), traduction du *Phèdre* (6^e éd.). Suivi de : *La pharmacie de Platon* de Jacques Derrida, Paris, Flammarion.
- Canut Cécile (2007), *Une langue sans qualité*, Limoges, Lambert Lucas.
- Coïaniz Alain (2001), *Apprentissage des langues et subjectivité*, Paris, L'Harmattan.
- Dabène Michel (1987), *L'Adulte et l'écriture*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Dubois Jean *et al.*, (2001), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- Goody Jack (1979), *La Raison graphique*, Paris, Minuit.
- Legendre Renald (2005), *Dictionnaire actuel de l'éducation*, Montréal, Guérin.
- Lüdi G. (1993), « Statuts et fonctions des marques transcodiques en conversation exolingue », G. Hilty (dir.), *Actes du XX^e Congrès international de linguistique et Philologie romanes*. Université de Zürich, 6-11 avril 1992, Tübingen/Basel, Narr, t. III, 123-136.
- Marquilló Larruy Martine (2003), *L'Interprétation de l'erreur*, Paris, Éditions CLE International, coll. « Didactique des Langues Étrangères ».
- Penloup Marie-Claude (2007), « Place et rôle de l'oral dans les ateliers d'écriture », J. Foucault (dir.), *Ateliers d'écriture. Journée d'étude de Lomé (Togo)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Lignes d'écriture », 53-64.
- Porquier Rémy (1977), « L'analyse des erreurs : problèmes et perspectives », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 25, 23-43.
- Steuckardt Agnès et Niklas-Salminen Aïno (dir) (2003), *Le Mot et sa glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

TITRE: LE HORS-NORME À MAYOTTE. PRODUCTIONS ÉCRITES SUR FACEBOOK ET SUR LES PANNEAUX PUBLICITAIRES

AUTEUR(S): LAVIE MATURAFI, DOCTORANTE, PRAXILING, UMR 5267, UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY MONTPELLIER 3-CNRS

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 65 - 78

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15573](http://hdl.handle.net/11143/15573)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15573](https://doi.org/10.17118/11143/15573)

Le hors-norme à Mayotte. Productions écrites sur Facebook et sur les panneaux publicitaires

Lavie Maturafi, Doctorante, Praxiling, UMR 5267, Université Paul Valéry Montpellier 3-CNRS

Résumé : L'objectif de cette recherche est de montrer comment les discordances à la norme graphique du français et à la norme graphique non stabilisée du shimaoré produisent un écrit hors-normes à Mayotte. Pour ce faire, une étude a été menée sur les écrits présents sur les panneaux publicitaires à Mayotte ainsi que sur ceux produits par des scripteurs mahorais sur le réseau social Facebook. Nos résultats montrent qu'il paraît possible de distinguer un *shimaoré francisé*, influencé par les règles phonogrammiques du français qui est notamment présent sur les panneaux publicitaires et sur Facebook et un *shimaoré bantu*, inspiré du système des langues bantu, pour les écrits institutionnels issus des tentatives, encore inabouties, d'instituer une norme écrite.

Mots-clés : shimaoré, français, cohabitation linguistique, discours hors-norme, Facebook, panneau publicitaire.

Abstract : The aim of this research is to show how discordances between the French graphic standard and the Shimaore graphic standard produce a writing which is out of the norm in Mayotte. To carry this out, we study writings shown on billboards at Mayotte and messages in Shimaore present on the Facebook social network. Our results show that it is possible to distinguish a Shimaore influenced by the phonogrammic rules of French and a Shimaore inspired by the bantu languages for the institutional writings.

Key words : shimaore, french, linguistic cohabitation, speech out-standard, Facebook, billboard.

Mayotte est une île faisant partie de l'archipel des Comores. Ce territoire est français depuis 1841, année de cession de l'île à la France ; il est officiellement devenu un Département français en 2011. De nombreuses langues y sont parlées, parmi lesquelles le shimaoré et le français.

Signalons que le statut de ces deux langues n'est pas le même sur l'île : selon Cassagnaud (2007 : 212), « le français est la langue de l'école, de l'enseignement et de l'écrit, jusqu'à l'environnement spatial comme les panneaux publicitaires, les noms des rues qui commencent à apparaître alors que l'espace culturel occupé par les français est incertain ».

Parallèlement à cela, le shimaoré est, d'après Rombi (1983 :19-20), « un parler bantou de l'île de Mayotte, microcosme culturel et linguistique, point de rencontre et de fusion des mondes africains, arabo-persan et malgache [...] [qui] appartient au comorien qui se divise en deux groupes dialectaux distincts : anjouanais-mahorais, grand-comorien-mohélien ». Le shimaoré est usité, de manière non officielle, dans les mêmes contextes que le français, non seulement à l'oral (médias, justice, politique, etc.), mais également dans les pratiques écrites ordinaires (panneaux publicitaires, affichette, etc.), ou émergentes (forum, réseaux sociaux).

La cohabitation linguistique des deux langues évoquées génère des transferts sur le plan graphique en shimaoré et facilite le code-switching. Différentes raisons peuvent expliquer ce phénomène, comme :

- la volonté de vouloir écrire dans sa langue maternelle malgré le fait qu'il soit spécifiquement orale. C'est la raison pour laquelle les Mahorais calquent leur écrit sur le français qui est, avec l'arabe, l'une des langues écrites connues et apprises sur l'île ;
- le souhait de spécifier son identité linguistique en montrant qu'on maîtrise telle ou telle langue ;
- le développement des nouveaux supports tels que les SMS ou les réseaux sociaux qui ont favorisé ces pratiques langagières.

L'objectif de cette étude est de montrer comment les discordances à la norme graphique instituée du français et à la norme graphique non stabilisée du shimaoré produisent un écrit hors-normes à Mayotte. Notre hypothèse est que la non-codification d'un alphabet fixe du shimaoré provoquerait la coexistence de deux codes écrits pour le mahorais, à savoir :

- une écriture institutionnelle : shimaoré bantou (inspiré du système des langues bantou)
- une écriture spontanée : shimaoré francisé (avec les caractéristiques du français).

Pour mener à bien notre étude, nous présenterons les diverses tentatives de mise à l'écrit du shimaoré, puis nous verrons en quoi ces tentatives divergent par rapport aux écrits produits sur les panneaux publicitaires et sur Facebook.

Tentatives de mise à l'écrit du shimaoré

Si le mahorais est avant tout une langue orale, des tentatives de mise à l'écrit ont été opérées : le Groupe de Recherche sur le Plurilinguisme à Mayotte (GRPM), l'Association SHImaoré MEthodique (SHIME), le linguistique Haladi Madi, entre autres, ont œuvré à la création d'un alphabet fixe et à l'édification de normes à l'écrit.

La question de l'alphabet : les points d'accords

La question de la transcription des langues à Mayotte est au cœur des préoccupations depuis quelques années. Si, par le passé, la mise à l'écrit concernait une minorité de groupes et quelques passionnés des langues, aujourd'hui, il s'agit de l'affaire de tous les Mahorais.

En janvier 2006, lors du colloque *La Marche de Mayotte vers le droit commun*, organisé par le Conseil Général à Mamoudzou, « une divergence entre le système proposé par Haladi Madi, et celui proposé par le comité des langues créé par le CCEEM (Conseil de la Culture, de l'Éducation et de l'environnement de Mayotte) en août 2005 » a pu être relevée (Laroussi : 2009a : 29).

Si, lors de ce colloque, l'alphabet élaboré par le linguistique Haladi Madi a été distribué, le débat sur la fixation du shimaoré sera relancé deux mois plus tard, plus précisément en mars 2006, lors du colloque « Bilinguisme et interculturalité à Mayotte pour un aménagement du système éducatif », organisé par le vice-rectorat de Mayotte, l'IRD (Institut de Recherche pour le développement) et soutenu par le Conseil général de Mayotte. Lors de cette manifestation, diverses propositions ont été formulées pour grammatiser les langues mahoraises. Depuis, aucun organisme officiel ne s'est prononcé sur la question malgré de nombreuses discussions autour de la question de la transcription des langues. Il y a eu cependant consensus à présent d'un certain nombre de signes graphiques.

Les voyelles

Les voyelles orales	Les semi-voyelles	La nasalisation phonétique
a : gari (voiture)	y : haya (honte)	â : âlama (marque, trace)
e : hale (conte)	w : wana (enfant)	
i : lini (quand)		
o : moro (feu)		
u : putu (piment)		

Les voyelles orales “a”, “i” et “o” se prononcent comme en français. Alors que le “e” et le “u” se prononcent distinctement :

- “e” se dit “é” comme dans *pare* (« route ») (prononcé *paré*),
- “u” se dit “ou” comme dans *putu* (« piment ») (prononcé *poutou*).

Concernant les semi-voyelles “y” et “w” :

- le “y” mahorais se prononce comme celui du français dans le verbe *payer*, c'est le cas par exemple du substantif *haya* (« honte ») ;
- le “w” en shimaoré se dit comme celui de l'anglais dans le mot *world* (« monde »), comme par exemple dans le nom commun *wana* (« enfants »).

Dans certains contextes, le mahorais a tendance à nasaliser les voyelles. Cette nasalisation est marquée graphiquement par un accent circonflexe. Cependant, selon Madi :

Le mahorais n'atteste pas phonologiquement des voyelles nasales. Nous avons en revanche un phénomène de nasalisation phonétique lié au contexte. En effet, à chaque fois qu'une voyelle orale se trouve précédé du son consonantique identifié en shimaoré comme [ɟ], elle se nasalise systématiquement [...]. Ce son consonantique [ɟ] qui nasalise systématiquement en shimaoré les voyelles qui le succèdent, que ça soit dans les items empruntés à l'arabe ou au français, nous provient de l'arabe. Mais, ce qui est frappant, c'est que ce son n'est nasalisé en arabe standard qui est la langue du coran dont les Mahorais s'initient dès leur jeune âge. (2005 : 38).

C'est, d'après Madi, la consonne [ɟ] empruntée à la langue arabe, qui, dans certains cas, nasalise les voyelles qu'elle suit. La voyelle "a" au contact de cette consonne devient une voyelle nasale. C'est le cas par exemples des mots : âviyo (« avion ») prononcé [ɟäviyo], âlama (« signe », « marque », « trace ») prononcé [ɟälàma], etc.

Les consonnes

Les consonnes simples

Les consonnes simples	f : furaha (joie)	n : nane (huit)
	g : gashi (pétrole)	p : papa (requin)
	h : hale (conte)	r : range (peinture)
	j : jana (hier)	s : sahani (assiette)
	k : kara (nid)	t : titi (petit)
	l : layini (lisse)	v : vua (pluie)
	m : mama (maman)	z : zena (tante)

Les consonnes simples "p", "b", "d", "f", "k", "l", "m", "n", "g", "v", "s", "z" se prononcent comme en français. Cependant, il faut noter que le "m" et le "n" lorsqu'ils précèdent une consonne se prononcent, selon le linguiste Ahmed-Changama, « à peu près à la manière marseillaise : tro-mper, to-mber, te-ntacule, a-ndouille, ... » (1993 :17).

Elles peuvent aussi être utilisées comme préfixe de classe et, dans ce cas-là, elles deviennent des syllabes autonomes : on parle alors de consonnes syllabiques. En voici quelques exemples :

- le "m" : mtsi (« pilon »), prononcé *m-tsi* [mtsi] ;
- le "n" : nne (« quatre »), prononcé *n-né* [nne] ;
- le "h" est aspiré comme dans *hale* (« conte ») et se prononce *halé* [hale].
- Le "j" se prononce comme le "j" en français dans le mot "jour", exemple jana (« hier »), prononcé *jana* [ʒana].

Le “r” est toujours roulé comme “r” espagnol de *paro* (« chômage », « arrêt »), par exemple rahisi (« moins cher ») est prononcé *rahissi* [rahisi].

Les consonnes combinées

Les consonnes “ny”, “sh”, “ts” “dz” et “tsh” se prononcent comme en français, en voici quelques exemples

Consonnes	Exemples en shimaoré	Correspondance en français
ny	nyama (viande)	“gn” : campagne
sh	shahula (nouriture)	“ch” : chat ou en anglais dans “shoe”
ts	tsano (cinq)	mouche tsé-tsé
dz	dzina (prénom)	Dzaoudzi
tsh	tshora (flèche, lance)	“tch” : caoutchouc

Les consonnes “th”, “dh”, “tr”, “dr” et “dj” sont prononcées comme en anglais, par exemple :

Consonnes	Exemples en shimaoré	Correspondance en anglais
th	thamani (prix)	think (penser)
dh	dharuba (tempête)	other (autre)
tr	trovi (banane)	tree (arbre)
dr	dradraka (crabe)	drive (conduire)
dj	djini (esprit)	just (juste)

Les consonnes bi-phonématiques

Les groupes consonantiques sont des consonnes bi-phonématiques pré-nasalisées ou vélarisées. Selon Madi (2005 : 65-75), il est préférable de considérer les consonnes suivantes comme étant bi-phonématiques pour des raisons de clarté et de simplification et non monophonématiques comme on le trouve dans diverses analyses linguistiques :

Les consonnes bi-phonématiques	mb : mbu (moustique) nts : nyanstole (oiseau) nd : ndovu (éléphant) ndr : ndrimu (citron) ndz : ndzi (mouche) ng : ngama (trou) pw : pwera (goyave) bw : bwiri (diarrhée)	bvw : bwwa (il y a) nw : unwa (boire) lw : unolwa (être bu) rw : urwa (piler) sw : swiha (santé) kw : kwaheri (au revoir) gw : gwena (khôl)
--------------------------------	--	---

Si tous les graphèmes examinés jusqu'ici font l'objet d'un consensus, quelques signes graphiques empêchent d'arriver à un accord général.

Les graphèmes à l'origine du désaccord

Comme nous l'avons vu précédemment, l'édification d'un alphabet fixe pour le mahorais engendre des divergences sur la correspondance phonogrammique à adopter pour décrire certains sons. En effet, les divergences résident dans la graphie à accorder aux explosives, aux implosives, aux sons nasalisés et à la fricative bilabiale sonore. Le tableau ci-dessous regroupe les cinq signes à l'origine du désaccord en indiquant pour chaque graphème, la graphie proposée par les différents organismes :

		Graphie proposée par SHIME	Graphie proposée par Haladi Madi	Graphie proposée par le GRPM
Explosives	[b]	b	b	bb
	[d]	d	d	dd
Implosives	[ɓ]	ɓ	bb	b
	[ɗ]	ɗ	dd	d
Fricative bilabiale sonore	[β]	v̄ (2006 ¹)	bv	bv
		vh (2012 ²)		
Occlusive palatale sonore	[f]	ɗy	yy	dy
Nasalisation phonétique	[ŋ̃]	ẽ	î	ê

1. Association SHIME, *Apprenons le shimaoré, narifundrihe shimaore*, 2006.

2. Association SHIME, *Apprenons le shimaoré, narifundrihe shimaore*, 2012, réédition.

La graphie proposée par l'association SHIME

SHIME (SHImaoré MEthodique) est une association créée en 1998 qui est composée de chercheurs en linguistique, de formateurs, d'instituteurs shimaorophones et kibushiphones. Son objectif est de proposer une graphie stable pour les langues de Mayotte. Elle collabore notamment avec le CCEEM (Conseil de la Culture, de l'Éducation et de l'Environnement de Mayotte).

Selon Spelo, le président de l'association SHIME :

Ces graphèmes, l'association ne les a pas inventés. Des recherches [...] ont permis de constater que bien des pays du continent africain les utilisent [...]. L'appartenance du shimaoré à la grande famille des langues africaines n'étant plus à démontrer, on comprend alors facilement notre choix de nous tourner vers l'existant afin de mieux asseoir notre réflexion pour une proposition de graphie pour les langues de Mayotte. Mais le choix de chaque graphème repose aussi sur des critères bien spécifiques. (2012 : 169-170).

S'agissant des implosives “**ɓ** et **ɗ**”, l'association a opté pour des lettres crossées dans le but de simplifier la lecture et l'écriture du shimaoré. Ce choix est aussi motivé, selon Spelo, par le fait que ces graphèmes sont sollicités par de nombreuses langues bantu pour le même son. L'association s'appuie également sur le résultat des tests réalisés en 1999 par l'association elle-même en collaboration avec l'IAF (Institut de recherche sur l'Apprentissage du Français), qui classent ces graphies parmi les premiers choix des Mahorais.

Pour ce qui est de la fricative bilabiale sonore, “**ṽ/vh**”, les tests menés par SHIME en 1999 auprès des Mahorais, avaient classé le **v** surmonté d'un tiret (pour le distinguer du **v** normal) parmi les premiers choix. Cependant, d'après le président de l'association, ce symbole n'existant pas dans les polices Unicode, il est plus compliqué de le taper sur un clavier d'ordinateur, d'où son remplacement par le **vh**, qui arrivait en deuxième choix dans les tests.

Concernant l'occlusive palatale sonore “**ɗy**”, « nous (l'association) estimons que sa différence phonique claire qui le distingue du [d] doit être marquée. Nous avons donc choisi pour cela, un **ɗ (et non un d) suivi d'un y pour le matérialiser**. » (Spelo, 2012 : 170).

Le choix de marquer la voyelle nasalisée “**ẽ**” avec un tilde se justifie selon SHIME par le fait que dans l'alphabet phonétique international, ce signe diacritique est la marque standard pour représenter la nasalisation ; de même, il s'agit du symbole le plus sollicité par les autres langues pour signaler une nasalisation. Enfin, il est désormais possible et facile d'écrire le tilde à l'aide d'un clavier standard.

La graphie proposée par le linguiste Haladi Madi

Nous n'avons pas trouvé de livre ou d'article écrit par Haladi Madi lui-même. Toutefois, en 2009, est paru le livre *Mayotte, une île plurilingue en mutation* sous la direction Foued Laroussi, où l'on trouve deux articles, l'un étant écrit par Foued Laroussi, « Mayotte, une île plurilingue en mutation », et l'autre par Gérard Galtier, Les langues africaines, l'éducation et l'édition : suivi du cas de Mayotte. Et, c'est à travers ces deux articles que nous avons eu connaissance de la graphie proposée par Madi.

Selon Galtier (2009 : 62-63),

La graphie de Haladi Madi présente quelques particularités : il transcrit les implosives avec des lettres géménées (“**bb**” et “**dd**”) pour les distinguer des explosives (notées avec des lettres simples “**b**” et “**d**”) ; il transcrit l'occlusive palatale sonore ([d^y]) avec la géminée “**yy**”, en faisant ainsi la distinction avec l'occlusive chuintante sonore notée “**dj**” ; il transcrit la fricative bilabiale sonore avec le digraphe “**bv**”.

Selon Laroussi, le « “**e**” nasalisé est transcrit avec le “**i**” par Haladi Madi, alors que le GRPM [Groupe de Recherche sur le Plurilinguisme à Mayotte] a préféré le faire avec un “**ê**”. » (2009 : 33).

La proposition du GRPM

Le GRPM¹ est composé de chercheurs de divers horizons (francophones, spécialistes du shimaoré et shibushi, arabophones et francophones). Le groupe est aussi chargé du projet de recherche sur le pluri-linguisme à l'école pour une meilleure maîtrise des langues maternelles à l'école afin de mieux pallier les difficultés d'apprentissage du français sur l'île. Le but du GRPM n'est pas de rajouter un alphabet en plus de celui proposé par l'association SHIME ou le linguistique Haladi Madi,

Mais compte tenu de la polémique autour de cette question et surtout de choix scientifiques différents, nous (le GRPM) avons voulu proposer une solution qui soit fonctionnelle tout en essayant de dépassionner le débat autour de la graphie. Pour cela, nous nous sommes appuyés sur les travaux d'auteurs comoriens, de spécialistes du swahili et d'africanistes de manière générale. Aussi, nous nous sommes inspirés des remarques de Géraud Galtier [...]. Ce dernier rend compte de travaux de linguistes français et comoriens ayant pris des options différentes de celle de SHIME et de Haladi Madi quant à la transcription de certains sons du shimaoré. (Laroussi, 2009 : 32-33).

Le GRPM n'a pas retenu la graphie suggérée par SHIME consistant à transcrire les implosives [b] et [d] par des lettres croisées, parce que, selon Galtier, « cela semble parfaitement inutile et dangereux. Dans le futur, la présence de ces lettres, absentes des claviers courants, sera le plus sûr moyen pour détruire tous les efforts de promotion du shimaoré » (2009 : 62). Le groupe a opté, comme Haladi Madi, pour les géminées “bb et dd” lorsqu'il s'agit de transcrire des implosives et non explosives (choix de Madi). Pour Galtier, ce choix peut s'expliquer par le fait que les sons implosifs sont moins courants dans la langue mahoraise que les consonnes explosives : ainsi, noter ces derniers avec un *b* et un *d* standards faciliterait davantage l'écriture et la lecture du shimaoré contrairement aux lettres géminées.

Pour ce qui est de l'occlusive palatale sonore “dy”, le GRPM suggère la graphie déjà utilisée par Sophie Blanchy dans son dictionnaire mahorais-français / français-mahorais datant de 1996, c'est-à-dire un *d* suivi d'un *y*. Quant à la nasalisation du son [ɕĩ], le groupe préfère le transcrire avec “ê” pour des raisons de pratique (Galtier 2009). En résumé, une réelle volonté d'écrire en shimaoré se manifeste mais des divergences de normes sont observées au niveau de la correspondance phonogrammique.

De nos jours, on attend toujours qu'un organisme officiel se prononce sur la question de l'alphabétisation du mahorais. Pour Galtier, l'orthographe des langues de Mayotte (shimaoré et kibushi) reste un problème car elle doit respecter plusieurs contraintes :

Être exacte d'un point de vue scientifique ; permettre un passage aisé vers le français (afin que les enfants puissent étudier ensemble les deux langues à l'école et que les lettrés en français abordent sans difficulté leur langue maternelle) ; ne pas posséder des caractères phonétiques spéciaux (afin de pouvoir être imprimée sans problème) ; pour le shimaoré, permettre une lecture aisée des textes écrits en swahili et des langues des autres îles comoriennes [...] ; pour le kibushi, faciliter l'approche des textes écrits en malgache officiel. (Galtier, 2009 : 60).

1. Foued Laroussi est le président du GRPM.

L'écriture hors-norme : appropriation de la langue mahoraise dans les publicités et les réseaux sociaux

Dans le cadre de cette étude, notre méthodologie consiste à comparer l'alphabet du shimaoré mise en place par les différents organismes par rapport aux écrits des panneaux publicitaires et ceux produits sur Facebook. Pour cela, nous avons regroupé une trentaine de publicités et une centaine de commentaires sur Facebook, après accord des scripteurs. Nous mettons en italiques les mots ou groupes de mots issus de *Facebook ou des panneaux publicitaires* ; nous indiquons en surligné une transcription correspondant aux préconisations de Madi².

Un hors-norme graphique dû à l'influence du français

L'influence du français est d'abord marquée au niveau lexical par des emprunts employés dans les énoncés en shimaoré. Parmi ces emprunts, on remarque une recherche d'adaptation : *punissiwé* pour punir (9 occurrences) ; *filméwa* pour filmer (6) ; *histoiri* pour histoire (2) ; *lineti* pour lunettes. Ces mots, recueillis sur Facebook et les panneaux publicitaires, ne sont conformes à aucune norme de l'écrit : utilisant l'alphabet du français et adaptant son lexique (*filméwa*, *punissiwé*, *histoiri*, *lineti*), ils ne sont conformes ni à sa syntaxe, ni à son lexique ; conformes à la grammaire du shimaoré, leur graphie ne correspond pas exactement à sa prononciation.

Au niveau des graphèmes, on observe des substitutions telles que : **ou** pour u ; **oi** pour wa ; **é** pour e ; **c** ou **ss** pour s. Ces substitutions montrent que les scripteurs calquent sur le système graphique français pour écrire le shimaoré : par exemple, le scripteur écrit *soura* (« visage »), alors que, selon les normes citées *supra*, il devrait écrire *sura*. De même, il écrit *voi* (« il y a ») et non *bwwa*. D'autres facteurs viennent étayer l'hypothèse d'une influence du français sur le shimaoré comme l'utilisation d'une lettre le « c » qui n'existe pas en shimaoré dans le mot *lich*a (pour *lish*a) ou la consonne double « ss » dans *wassi* (« nous ») alors que ce système n'est pas typique de la langue mahoraise mais française. En outre, les scripteurs utilisent l'accent aigu pour le son « é » dans « maoré » (Mayotte) ou dans alors que le shimaoré ne possède pas d'accents graphiques (Association SHIME, 2005 et Laroussi, 2009). Ces interférences produisent des graphies hors-normes.

Segmentation, allongement, aphérèse

Comme on le constate dans des écrits hors-normes (Steuckardt, ici même), la segmentation des mots n'est pas respectée : ainsi dans *muta anlamou* pour mutayanlamu (« spécialiste ») ; *wamitsahelewa* pour wami tsahelewa (« moi, je n'ai absolument pas compris ») ; *koulamtrou* pour kula mtru (« chaque personne ») ; *kiassina* pour kiyasi na (« suffisant pour »). Dans la phrase *wami tsayeleva* (« moi, je n'ai absolument pas compris »), le scripteur a assemblé le pronom personnel *wami* (« moi ») avec la forme négative *tsayeleva* (« je n'ai pas compris »). C'est aussi le cas pour les groupes de mots tels que *kula mtru* (« chaque personne ») où l'adjectif indéfini *kula* (« chaque ») est agglutiné au nom commun *mtru* (« personne ») ; et, dans *kiyasi na* (« suffisant pour »), l'adjectif *kiyassi* (« suffisant ») est lié avec la préposition *na* (« pour »).

2. Les sons [b] et [d], qui ont une durée accrue (un allongement consonantique) sont notés par des lettres géminées /bb/ et /dd/ ; de même l'occlusive palatale sonore [B] est notée /yy/.

Ces erreurs de segmentation signalent une méconnaissance des normes au niveau lexical et syntaxique.

D'autres anomalies semblent à mettre en relation avec des effets d'oralité, peut-être recherchés. En vue de marquer un allongement syllabique, les scripteurs ajoutent certaines lettres : *hangouu* pour *hangu* (« chez moi ») ; *hasii babou ya wayidzii* pour *hasi babu ya wayidzi* (« à cause des voleurs ») ; *basii d troo* pour *basi de trwo* (« alors bien fait pour toi ») ; *kiifou* pour *kifu* (« point ») ; *biiga* pour *binga* (« peut-être »). Nous avons ici la répétition de voyelles telles que le « u », le « i » et le « o » : nous supposons donc, qu'il s'agit d'un allongement syllabique en vue de marquer l'instance qui ne peut être marqué autrement graphiquement.

On relève également des troncations par aphérèse ont également été relevées³. Ainsi, l'aphérèse « *za leo* » (« les nouvelles d'aujourd'hui ») est formée à partir de l'expression « *mahabari ya leo* ». Signalons que la particule « *za* », lorsqu'elle est employée dans un domaine, comme la presse dans notre exemple, renvoie à la spécialité du domaine en question. Ainsi « *za leo* » renvoie aux nouvelles d'aujourd'hui. Autre exemple, si l'on utilise l'expression « *za leo* » dans le domaine culinaire, il s'agira des plats du jour. De telles graphies, qui rapprochent l'écrit de son oralisation, ont été remarquées dans l'écrit numérique :

le hors-normes tend à rejoindre de nouvelles normes, en cours d'élaboration. Il apparaît en tout cas clairement qu'il y a une méconnaissance de l'alphabet établi du shimaoré car les utilisateurs de Facebook ainsi que les publicitaires emploient des accents qui n'ont pas de correspondance dans la graphie du shimaoré bantu. (Panckhurst, 2009)

En conclusion, le processus de mise à l'écrit du shimaoré a engendré un certain nombre de discussions concernant la correspondance phonogrammique de l'alphabet, ce qui a créé des divergences jusqu'à ce jour. Toutefois, la présence de deux écritures rend possible l'accès à l'écriture du shimaoré (shimaoré francisé vs. shimaoré bantu). En outre, ce débat qui s'est installé dans la société mahoraise démontre une réelle volonté d'écrire des textes en shimaoré, et ce pour des raisons sociétales.

De plus, notre étude a permis de constater que la réflexion sur la standardisation du shimaoré à l'écrit s'oppose nettement au développement d'un shimaoré francisé sur les réseaux sociaux et sur les panneaux publicitaires. Ainsi, les pratiques écrites ordinaires et émergentes montrent en quelque sorte une prédominance des caractéristiques de l'alphabet français (les caractéristiques du shimaoré bantu étant moins utilisées). Aujourd'hui donc, on attend toujours qu'un organisme officiel se prononce sur la question de l'alphabet du shimaoré.

3. L'aphérèse consiste à supprimer des phonèmes ou des syllabes en début de mot ou d'expression.

Bibliographie

- Ahmed-Changama Mohamed (1997), *Dictionnaire français-comorien : dialecte shindzuani*, Paris, L'Harmattan, coll. « Archipel des Comores ».
- Association SHIME (2006), *Narifundrihe shimaore - Apprenons le shimaorais*, Mayotte, éd. CDP Mayotte.
- Association SHIME (2012), *Narifundrihe shimaore - Apprenons le shimaorais*, Mayotte, éd. CDP Mayotte.
- Blanchy Sophie (1996), *Dictionnaire Mahorais français, français mahorais*, Paris, L'Harmattan.
- Cassagnaud Josy (2007), *Mayotte, ces langues qui écrivent ton histoire*, Saint-Denis, Connaissances et savoirs.
- Galtier Gérard (2009), *Les Langues africaines, l'éducation et l'édition suivi du cas de Mayotte*, dans *Mayotte, une île plurilingue en mutation*, F. Laroussi (dir.), Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 49-66.
- Laroussi Foued (2009), « Mayotte, une île plurilingue en mutation » dans *Mayotte : une île plurilingue en mutation*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, Mayotte, 11-48.
- Madi Haladi (2005), *Contribution à l'élaboration d'une description de référence du shimaoré*, Thèse de doctorat, Université de Lyon II.
- Panckhurst Rachel (2009), « Short Message Service (SMS) : typologie et problématiques futures », T. Arnavielle (dir.), *Polyphonies, pour Michelle Lanvin*, Montpellier, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 33-52.
- Rombi Marie-Françoise (1983), *Le Shimaore (île de Mayotte, Comores). Première approche d'un parler de la langue comorienne*, Paris, Peeters-Selaf.
- Spelo Rastami (2012), « Propositions pour une graphie normalisée des langues de Mayotte – kibushi et shimaore – en caractères latins », F. Laroussi et F. Liénard (dir.), *Plurilinguisme, politique linguistique et éducation : quels éclairages pour Mayotte*, Presses de l'Université de Rouen, coll. « Dyalang ».

Annexes

* Entre parenthèses, notre traduction.

Quelques panneaux publicitaires :

1. Publicité : concessionnaire de voiture

« magari yatriyawo *soura maoré* » (les plus belles voitures de Mayotte)

2. Publicité : presse écrite

« *zaléo* » (les nouvelles d'aujourd'hui)

3. Publicité : presse écrite

« *malango* »

4. Publicité : opticien

« kana matso kadre *voihami* » (celui qui ne possède pas une bonne vue ne va nulle part)

« *mouta anlamou wa lineti de wassi* » (les spécialistes des lunettes, c'est nous)

5. Publicité : produits alimentaires

« kima zi *shoukou* » (les prix ont baissé)

6. Publicité : produits alimentaires

« la Snie a na *wassi* » (la Snie est avec nous)

7. Publicité : produits alimentaires

« *kiassina wami* » (bon pour moi)

Quelques publications sur Facebook

1. KAYLA : *amba maskini ! d troo !! maoré oho wana damou kasi para tsindzi maoukou koulamtrou asiriya amba avasa vani d hangouu , hasii babou ya wayidzii , basii d troo !!* (Genre le pauvre ! bien fait pour lui !! à Mayotte les gens ne dorment plus la nuit, les gens ont peur de se faire cambrioler à leur tour, à cause des voleurs, donc bien fait pour lui !!).
2. ALI : *who mwuidzi ahou gégé wamitatsahelewa histori yavira* (c'est un voleur ou je n'ai pas bien compris ce qui s'est passé).
3. SAWDA : Moueeeeeeee de toute fason j'ai pas gaspiller mn temp sr saaa ... « on va jamais se comprendre j'pense » tsi triya *kiifou* (je m'arrête là).
4. KAMI : Vous pouvez les martiriser, les torturer et on verra si le problème sera résolu hum *tsavanou!!!!* (Je campe sur mes positions).

5. SAWDA : C abusé ... c pas que c un voleur qu'il se donne l'utilisation de le filmé sans sn consentement hum « droit d'image » *vOï watrou wasoma ari* (apparemment, il y a des personnes éduquées soi-disant) sans savoir ce que sa veut dire.. *entouka* la rOoue tourne.
6. KAYLA : na wa *foungwé wa filméwa biinga* watso *licha* wayidzi wa madzi (qu'on les incarcère, qu'on les filme peut-être, ils arrêteront ces voleurs de merde).
7. SAID : jsu sur il é innocent *bé voi watrou* hun (mais certaines personnes *hun* (interjection exprimant un ras-le-bol).
8. SAID : javé mm pa remarquer qil lon ataché avec son teeshirt voi madzi soifi (il y a des choses vraiment écœurants).
9. MARIE : c po drole kand il se font arrêté mais c drole kand il rentre chez les gens volé ?? pfff. *koula atso hibawo na punissiwé* mineur ou po. trop c trop *watrou wa lemewa* (toute personne qui vole doit être punie, mineur ou pas. Trop c'est trop les gens sont fatigués).

TITRE: LE VAGUE COMME TERRAIN D'OBSERVATION DE DISCOURS HORS-NORMES

AUTEUR(S): PASCALE BRUNNER, MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ DE POITIERS, FORELL

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 79 - 91

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15574](http://hdl.handle.net/11143/15574)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15574](https://doi.org/10.17118/11143/15574)

Le vague comme terrain d'observation de discours hors-normes

Pascale Brunner, Maître de conférences
Université de Poitiers, FORELL

Résumé : Cette étude est consacrée aux représentations qui circulent dans le discours quotidien à propos du vague. Ce dernier étant considéré comme allant à l'encontre du bon usage clair et précis de la langue – et se situant donc hors-normes – nous allons dans un premier temps confronter représentations scientifiques et populaires à propos de ce phénomène. À l'aide d'un corpus d'articles de presse rassemblés autour de la séquence évaluative « c'est vague », on avancera dans un deuxième temps quelques hypothèses qui tentent d'expliquer cette virulente critique que rencontre le vague dans la langue française.

Mots clefs : vague, précision, représentation, locuteur ordinaire, évaluation

Abstract : This study inquires the representations one can find in ordinary discourse regarding vague language. As the phenomenon is often criticized because it goes against good, clear and precise usage of language, thus considered as being “hors-normes” (non-standard), we first will confront scientific versus popular beliefs about vague language. Based on a corpus of French press articles which all contain the evaluative sequence “it's vague”, we will then propose some hypotheses that might explain the strong criticism which vagueness encounters in the French language.

Key words : vagueness, precision, representation, ordinary speaker, evaluation

Cet article se consacre à l'étude de la représentation qu'ont la plupart des gens d'un parler qui, de par sa précision et sa clarté, correspondrait à un imaginaire de langue idéale (Wilmet, 1987). Les ouvrages qui traitent du vague dans la langue le mentionnent parfois explicitement :

People have many beliefs about language. One important one is that "good" usage involves (among other things) clarity and precision. Hence, it is believed that vagueness, ambiguity, imprecision, and general woolliness are to be avoided. (Channell, 1994 : 1).

Les croyances populaires – les « *beliefs* » – sembleraient, concernant le « bon usage » de la langue, impliquer clarté et précision. Tout usage approximatif de la langue allant à l'encontre de cet idéal de clarté, de précision (« Ce qui n'est pas clair n'est pas français », selon Rivarol) se situe, par conséquent, hors-normes.

Mais de quelle « norme », et par conséquence de quel « hors-normes » parle-t-on ici ? Qui érige cette norme du précis : les locuteurs d'une communauté linguistique ? Les institutions chargées de la « sauvegarde » et de la « normalisation » de la langue française ? Et qu'en disent les « savants », les linguistes ?

Nous confronterons dans un premier temps le positionnement du chercheur d'une part, et celui du locuteur ordinaire¹ d'autre part vis-à-vis du vague. La deuxième catégorie de locuteurs jugeant le vague avec davantage de critique que la première, nous tenterons, dans un deuxième temps, d'élucider les raisons qui amènent le locuteur ordinaire à censurer le vague de manière si rigoureuse. Nous mènerons une analyse sémantico-pragmatique de l'usage du mot vague en contexte dans un corpus médiatique pour comprendre les sens avec lesquels les locuteurs utilisent ce terme. En mettant au jour le dénominateur commun entre ces différents sens et usages, on pourra donner une première explication à cet acharnement contre le vague.

Dans un troisième mouvement, on essaiera de relier ces représentations à des « causalités institutionnelles, culturelles ou historiques » (von Münchow et Rakotonoelina, 2006). Le mythe de la clarté de la langue en tant que discours circulant pourrait-il par exemple encadrer, encore aujourd'hui, la perception du vague et les caractéristiques péjoratives qui y sont associées ? Cela restera certes une hypothèse, mais elle mérite d'être évoquée lorsque l'on étudie le vague auprès d'une langue dont l'histoire a mobilisé à travers les siècles de multiples positionnements normatifs, voire puristes à son sujet.

Deux catégories de locuteurs, deux types de jugement

La norme pouvant étant considérée comme un ensemble de points de vue (qu'ils soient descriptifs ou prescriptifs) portés sur les différentes formes de la langue, il convient de s'interroger non seulement sur la manière dont les linguistes conçoivent un phénomène linguistique, mais également sur le point de vue du locuteur ordinaire qui est quotidiennement confronté à la langue et émet des commentaires métalinguistiques à son égard. Quels sont les éléments langagiers que les uns et les autres, linguistes et non linguistes, considèrent comme vagues et comment précisément ces derniers se positionnent-ils vis-à-vis d'eux ?

1. C'est-à-dire le locuteur non linguiste ou le linguiste en tant que locuteur tel qu'il l'est en dehors de son activité de recherche.

Notre étude s'inscrit ainsi dans la tendance actuelle de donner plus de poids aux savoirs profanes des locuteurs ordinaires² (Paveau, 2008 ; Lecolle, 2014 ; Brunner *et al.* à paraître). Elle s'intéresse à la perception, au sentiment linguistique ou à ce que Cécile Canut (2007 : 51) conçoit comme « activité épilinguistique » émergeant dans « tout type de discours autonome sur les langues ou les pratiques³ ». Il s'agira alors d'interroger le rapport entre un imaginaire du hors-normes et une réalité linguistique d'une part, et de confronter ce rapport aux approches savantes d'autre part – étude qui pourra s'inscrire dans une réflexion plus large autour de la conception du hors-normes appréhendé par différents « types » de locuteurs (savants et non-savants).

Le point de vue du chercheur : le vague, propriété inhérente à la langue et usage bénéfique

Nous commençons par un bref tour d'horizon des différentes approches « savantes » vis-à-vis du phénomène qui nous intéresse ici : comment les philosophes, sémanticiens et chercheurs en pragmatique conçoivent-ils le vague et surtout quels sont les éléments langagiers considérés comme tels ?

Le vague est un phénomène aux multiples facettes : il peut se situer dans le monde, dans la perception de celui-ci, dans les pensées que nous en avons, mais aussi à l'intérieur du langage et plus particulièrement dans l'usage que nous en faisons. Ces différentes possibilités témoignent de la complexité du phénomène et expliquent la diversification des disciplines qui se fixent pour objectif de cerner la notion du vague.

Les chercheurs qui s'inscrivent dans une approche *logico-philosophique* (Williamson, 1994 ; Keefe, 2000) appréhendent le vague en tant que phénomène qui présente des « cas-limites » dans l'extension d'un terme et qui défie ainsi la logique classique bivalente. Dans cette perspective, les catégories linguistiques typiquement vagues sont celles des prédicats graduables tels que *chauve*, *rouge*, *tas*, etc. puisque certaines configurations dans la réalité (une personne n'ayant plus que trois cheveux sur le crâne) rendent l'assignation du prédicat (*chauve* ou *non chauve*) délicate. La propriété d'une expression vague est ainsi définie comme « un concept dont l'extension n'est pas strictement délimitée, c'est-à-dire tel qu'il existe des objets à propos desquels la question de savoir s'ils satisfont le concept en question reste indécidable » (Blay, 2003 : 434).

Les linguistes qui s'inscrivent dans le domaine sémantique semblent à leur tour avoir du mal à s'accorder à la fois sur une définition du vague et sur ce qui le sépare de phénomènes apparentés. Dönningshaus (2005 : 155 et suiv.) et Mihatsch (2010 : chap.1) présentent les multiples phénomènes d'indétermination recensés dans la langue : généricité, approximation, sous-détermination, ambiguïté, etc. Les discussions menées concernent souvent la délimitation entre ces différents phénomènes à l'exemple de Kleiber (1987) et Fuchs (1986) qui se penchent sur les caractéristiques distinguant le vague de l'ambigu : dans les deux cas il y a indétermination quant à l'interprétation mais dans le cas de l'ambiguïté, l'indétermination concerne l'interprétation à choisir ; dans le cas du vague, il y a indétermination quant à l'applicabilité référentielle.

2. Nous faisons référence à la folk linguistique (Niedzielski et Preston, 2000), discipline qui s'intéresse en particulier aux productions métalinguistiques du sujet parlant non spécialiste et qui les considère comme étant légitimes, reconnaissables comme tels et pleinement intégrables en tant que données linguistiques (Paveau, 2008).

3. Cécile Canut reprend et élargit le sens initial de la notion d'« épilinguistique », attribuée à Culioli (1991), recouvrant chez lui l'activité non consciente qui génère des représentations mentales à propos du monde et du langage qui peuvent à leur tour influencer la production verbale.

Les études à orientation pragmatique (Channell, 1994 ; Overstreet, 2005 ; Jucker *et al.*, 2003) centrent leur intérêt davantage sur l'examen de l'*usage* des expressions considérées comme vagues : les *hedges* (*genre de*), les quantificateurs (*beaucoup de*), les approximateurs (à peu près), les mots « passe-partout » (*truc*), les marqueurs vagues de catégories (*et tout*), etc. ainsi que sur leurs fonctions dans différents genres de discours. Le vague est défini comme « highly context-dependent language that lacks specificity » (Ruzaité, 2007 : 53). Même si la pragmatique conçoit un sujet énonciateur en grand partie comme maître de son dire, usant de stratégies communicationnelles pour atteindre un certain but illocutoire, le vague reste néanmoins d'après la plupart des études une propriété de la langue qui se manifeste à travers différentes catégories observables, que celles-ci soient utilisées à dessein ou inconsciemment.

Si ces trois perspectives divergent sur de nombreux aspects, elles convergent sur un point commun : le vague est en quelque sorte la norme. Inhérent à la langue, inéluctable⁴ (même si des tentatives ont été proposées pour développer un système de symboles précis qui remplacerait le langage naturel afin d'éradiquer toute ambiguïté⁵), il constitue « la norme » dans son sens de « normal », voire nécessaire, utile et bénéfique ; il correspondrait alors à une sorte de « norme objective » (Gadet, 2007), scientifiquement mesurable et analysable. L'affaire se présente en revanche tout autrement si l'on « interroge » le locuteur ordinaire.

Le point de vue du locuteur ordinaire : vague comme terme évaluatif

Afin de pouvoir se pencher sur ce que le locuteur ordinaire considère comme vague dans le discours quotidien et en déceler son positionnement, nous avons examiné l'usage du mot *vague* dans des séquences telles que « *xy est un terme vague, une réponse vague* ». Nous avons recherché dans un vaste corpus de presse francophone les termes *vague*, *flou* et *approximatif*⁶ aussi bien employés seuls que pris dans des syntagmes tels que « mot vague », « expression vague », « réponse vague », « concept vague⁷ ». Voici deux exemples :

1. Les recherches en psychologie, au Royaume-Uni, ont montré que la plupart des individus ne se sentent pas personnellement menacés par le changement climatique, parce que c'est pour eux un concept **vague**, abstrait et difficile à visualiser. (*Courrier International*, 19 novembre 2009)
2. Autre réponse **floue**, celle apportée au problème du chômage. La décroissance entraînant une baisse de la production et donc du travail, que faire ? « Le plein emploi est une utopie, poursuit Grinevald, il faut donc continuer à réfléchir ». (*Libération*, 27 septembre 2003)

Dans les deux extraits, les mots *vague* et *flou* ainsi que les séquences qui sont jugées vagues (*changement climatique* ; *Le plein emploi est une utopie [...] il faut donc continuer à réfléchir*) apparaissent. On pourrait considérer l'attribution du prédicat vague à ces deux séquences comme une simple activité de prédication métalinguistique (« *X* » est vague, tel que « *courir* » est un verbe). Or, ce jugement, qui est « fondé au moins en

4. "Vague predicates seem to be an unavoidable presence in our language" (Keefe, 2006, 299).

5. Voir Frege, *Begriffsschrift*, 1882.

6. Les termes *vague*, *flou* et *approximatif* figurent en tant que synonymes dans de grands dictionnaires d'usage : *Le Robert*, *Le TLF*, *Le Dictionnaire des synonymes, mots de sens voisin et contraires*. Afin d'élargir le corpus, nous nous sommes focalisée sur ces trois mots.

7. Afin de pouvoir relever, en plus des termes évaluatifs, les séquences que les locuteurs visaient comme vagues, nous avons cherché majoritairement des syntagmes comportant comme nom tête une expression du « dire » : **réponse vague**, **expression vague**, **mot vague**, etc.

partie sur des normes correspondant à une ou des valeurs » (Nadeau, 1999 : 350), permet non seulement de relever les expressions et séquences qui font l’objet du jugement, mais aussi de noter que le terme, dans son usage métalinguistique, revêt une modalité évaluative, car considéré comme jugement appréciatif porté sur la langue (Brunner, 2014).

Yaguello (1988) identifie trois attitudes du locuteur ordinaire vis-à-vis de la langue : explicative, appréciative et normative. Que l’attribution du prédicat *vague* à une séquence langagière ne relève pas uniquement d’une attitude descriptive ou explicative, mais d’un jugement appréciatif à axiologie péjorative, peut être montré à travers une étude du cotexte immédiat dans lequel apparaît le mot :

3. « Prodigieusement agacé par les réponses **floues** » du cabinet d’Élisabeth Guigou sur le financement des 35 heures, le sénateur Charles Descours s’en est allé, en effet, faire une enquête sur pièces et sur place. (*Le Monde*, 2001)
4. Au PS, à La Rochelle, d’autres ont critiqué le trop **flou** de ses discours [de Ségolène Royal]. (*Le Monde*, 2006)
5. Un discours **flou** qui déçoit le monde enseignant. (*Libération*, 2006)
6. **Le flou** sarkoziste pour endormir les français. (*L’Indépendant*, 2008)
7. Si on pouvait, une fois de temps en temps, laisser la caricature, l’outrance et **l’approximation** de côté. (*La République du Centre*, 2013)

À travers des verbes illocutoires exprimant *l’agacement*, *la critique*, *le reproche* ou *la déception*, on peut constater ici à quel point le locuteur attribue une valeur négative au vague, au flou et à l’approximation dans le discours⁸.

Dans un certain nombre d’exemples, on a pu relever les lexèmes situés dans l’entourage immédiat de l’adjectif *vague* sous forme de coordination (*et*, *mais*). L’association avec la valeur négative du mot auquel *vague* est coordonné à l’aide de la conjonction *et*, permet au locuteur d’exprimer une évaluation négative. Notre analyse montre alors que la grande majorité de ces constructions de coordination présente le terme *vague* accompagné d’un adjectif ou d’une proposition à valeur péjorative, alors que les constructions « vague mais x » se caractérisent par une mise en relation entre le terme *vague* avec un adjectif à valeur positive qui lui est ainsi opposés :

<i>vague</i> <u>ET</u>	<i>vague</i> <u>MAIS</u>
inopérant	conciliant
simpliste	passionnant
superficiel	intéressant
insuffisant	prometteur

8. Deux types de configurations énonciatives se présentent ici : l’une, lorsque le journaliste rapporte les propos d’autres personnes et effectue une interprétation de leurs actes de parole en les qualifiant de *reproche* ou de *critique* (exemple 4) ; l’autre, où l’« agacement » est désigné tel quel par l’énonciateur dont les propos sont rapportés (exemples 3).

L'emploi récurrent du mot *vague* dans ces cotextes à valeur négative semblent avoir contribué au fait que le terme s'est lui-même chargé de cette modalité appréciative péjorative et que le vague n'a pas bonne réputation auprès du locuteur ordinaire.

Les journalistes à la source des jugements représentent une catégorie de locuteurs ordinaires plutôt aguerrie en matière de langue (style, orthographe, cohérence de texte, etc.)⁹. Mais la fréquence élevée de discours rapportés dans notre corpus dans lesquels le journaliste rapporte les propos de locuteurs d'autres catégories socio-professionnelles – critiquant eux-aussi le vague d'un propos – permet de considérer le corpus comme suffisamment représentatif pour donner une première vision globale de la manière dont le vague est appréhendé par la communauté linguistique francophone.

La haute fréquence de jugements critiques envers le vague positionne le phénomène du côté du hors-normes, ici considéré comme du « mauvais usage » – la précision *a contrario* comme du « bon usage » correspondant à la norme qu'il convient de suivre. *Norme* prend ici le sens courant de « normatif » ou « prescriptif » tel que Françoise Gadet (2007) conçoit le concept de « norme subjective ». Le rapport à une même réalité linguistique est donc diamétralement opposé entre locuteurs savants d'une part et locuteurs profanes de l'autre, constat qui n'est en soi pas étonnant étant donné l'approche descriptive dont se réclame généralement le linguiste et qui est beaucoup moins répandue en dehors de ce cercle restreint. L'écart dans l'appréhension du vague incite toutefois à interroger les raisons de ce reproche récurrent à l'encontre du vague dans le discours quotidien.

Les raisons du jugement

Comment expliquer un tel acharnement contre le vague ? Avant de pouvoir avancer une réponse à cette question, une autre convient d'être posée : qu'est-ce qui, dans la séquence jugée vague, amène précisément les locuteurs à émettre leurs jugements ? Concrètement : pourquoi le syntagme « changement climatique » (exemple 1) est jugé vague, pourquoi provoque-il ledit jugement ? Afin de pouvoir proposer une réponse, nous allons à présent focaliser sur les différents sens que revêt le terme *vague* lorsqu'il est employé par le locuteur ordinaire. L'analyse montre (*infra*) le sens du terme varie en fonction du contexte. L'acharnement contre le vague pourra alors s'expliquer à travers la cristallisation d'un trait commun à tous les sens du mot *vague*, dénominateur commun qui serait responsable de la critique à l'encontre de ce phénomène. Les exemples suivants permettent de comprendre l'usage hétérogène du terme et ses sens multiples qui en découlent :

1. [...] l'introduction d'un terme pervers, celui de « globalisation » [...], « englobant » en un terme **vague** et réducteur, sans signification réelle, du moins précise, l'économique, le politique, le social, le culturel [...]. (*Le Monde*, 22 février 2000)
2. « Multimédia » est désormais un mot un peu cave. Il sert d'euphémisme pour désigner les jeux vidéo, rayons de magasins, noms de filiales ou de filières de formation. C'est surtout un mot **vague**, utilisé pour nommer quelque chose qu'on ne veut pas limiter à un mot précis : « Je bosse dans le multimédia » est une phrase qui fait mieux que : « Je mets des CD dans des boîtes chez Ubi Soft ». (*Le Monde*, 10 mars 1999)

9. Ils occupent par conséquent une position plutôt intermédiaire sur un continuum (Paveau, 2008) qui se situerait entre, d'un côté, le locuteur qui produit du savoir populaire à propos de la langue et, de l'autre côté, le locuteur savant (le linguiste) qui produit du savoir scientifique (sans que l'un soit *a priori* jugé supérieur à l'autre).

3. Pour autant, le professeur de français se refuse à parler de « crise de l'autorité » à l'école. Il juge l'expression « **approximative** », *fourre-tout*. (La Croix, 24 avril 2006)

L'étude du cotexte montre la présence récurrente de mots comme « englober », « désigner », « fourre-tout » indiquant que les séquences jugées vagues par le locuteur le sont apparemment pour leur caractère « multi-référentiel » ; elles n'ont pas de délimitation claire dans leur extension, l'applicabilité référentielle est en cause. Ce sont des expressions qui, comme le dit le locuteur en (8), « englobe » l'économique, le politique, le social, le culturel, renvoient à plusieurs phénomènes ou objet dans le monde et qui, de ce fait, sont jugées vagues. Cette caractéristique multi-référentielle semble être une propriété qui provoque fréquemment ledit jugement. Il s'agit là d'un des sens du mot *vague* – sens qui concorde parfaitement à une des définitions savantes donnée du phénomène (Blay, 2003, *supra*). Or, ce n'est pas le seul sens ; voici d'autres cas de figure :

Marins grecs, officiers français, policiers chypriotes, [...] ont les yeux rivés vers le large. Avec une seule et même question : Quand les bateaux vont-ils arriver de Beyrouth ? Et toujours cette réponse **vague** : durant la nuit, mais peut-être aussi demain. (24 Heures, 20 juillet 2006).

Quelle est l'ampleur des régularisations que propose, en l'occurrence, la socialiste ? Réponse **floue** de Sandrine Mazetier, secrétaire nationale chargée de l'immigration : serait concerné « l'essentiel des personnes qui sont en grève en ce moment ». (Libération, 24 novembre 2009).

« Pour le mois de mai, le prix du lait n'est pas arrêté, mais il sera vraisemblablement aux alentours de 220-230 € [...] ». Non satisfaits de cette réponse **approximative** et du montant estimé, les producteurs annoncent... (Ouest-France, 6 juin 2009).

Autre réponse **floue**, celle apportée au problème du chômage. La décroissance entraînant une baisse de la production et donc du travail, que faire ? « Le plein emploi est une utopie, poursuit Grinevald, il faut donc continuer à réfléchir. » (Libération, 27 septembre 2003).

Dans ces configurations dialogales (question-réponse), la réponse donnée à la question ne semble pas satisfaisante. Une question pouvant fonctionnellement être décrite comme une requête d'information (Kerbrat-Orecchioni, 2001), on peut alors supposer que lorsque la réponse est qualifiée de « vague », ce jugement signale l'insatisfaction vis-à-vis du contenu informationnel véhiculé par la réponse¹⁰. Il s'agit là d'un usage du mot *vague* qui apparaît souvent lorsque des expressions telles que « peut-être » (11), « l'essentiel de » (12) ou « vraisemblablement » (13) sont contenues dans les réponses données, expressions qui font partie des catégories de modalisateurs et de quantifieurs également considérées comme catégories du vague dans la littérature (Channel, 1994). Nos données montrent que la grande majorité des jugements contenant le terme *vague* porte sur la problématique du « manque d'information », ce qui nous conduit à postuler la prise en compte de ce sens lorsque le mot est utilisé dans le discours quotidien.

10. C. Kerbrat-Orecchioni (2001 : 95) remarque que l'échange *question-réponse* « peut être suivi d'une troisième intervention, dite "évaluative" » ; c'est ce que l'on trouve lorsqu'une réponse est évaluée comme étant « vague ».

Les expressions multi-référentielles d'une part, le manque d'informations d'autre part, mais aussi les expressions jugées vagues pour leur trop haut degré d'abstraction, leur relativité contextuelle ou parce qu'elles signalent un déficit épistémique de la part de celui qui emploie le terme en question (dans les constructions avec *vague* antéposé notamment : « vague idée », « vague connaissance ») constituent autant d'aspects visés par le jugement du vague et forment ensemble les multiples facettes de sens du mot *vague*¹¹. Le trait commun de ces différents sens semblerait alors être celui du *manque*, de l'*absence* : les expressions multi-référentielles *manquent* de frontières précises dans leur extension, les expressions considérées comme abstraites le sont souvent parce que le locuteur déplore le *manque* d'exemples concrets, la relativité contextuelle implique un *manque* de point de référence et le manque d'information présente ce trait de manière évidente. Les séquences perçues comme vagues sont celles qui gênent puisqu'elles font toutes preuve de ce *manque*, propriété connotée péjorativement, qui paraît constituer une entrave à la bonne compréhension.

On pourrait donc avancer que le postulat du bon déroulement de l'échange expliquerait en partie la norme d'un « parler précis » alors que le vague constitue en quelque sorte une entrave au *principe de coopération* de Grice (1979). Le vague induit, selon une idée partagée, l'incompréhension comme le montre l'extrait suivant :

[...] l'annonce était écrite dans un langage assez **vague** et bureaucratique pour être carrément incompréhensible. (*La Presse Canadienne*, 8 décembre 2010).

L'obstacle que présente le vague du point de vue du récepteur lors du processus de décodage, paraît donc conditionner les multiples jugements critiques dans le discours quotidien.

La norme et le mythe de la clarté de la langue française

Lorsque l'on travaille sur un corpus francophone qui met au jour les divers jugements portés à l'encontre du vague au quotidien, il convient d'avancer une deuxième hypothèse pour expliquer ce positionnement critique des locuteurs : le mythe de la clarté de la langue française, né au xvii^e siècle (« [...] la clarté du langage, que la Langue Française affecte sur toutes les langues du monde » (Vaugelas), « Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre » (Voltaire, voir dans Swiggers, 1987). À travers les siècles, l'histoire du français a mobilisé de multiples positionnements normatifs, voire puristes, au sujet de la langue. On pourrait donc considérer que « l'attitude à l'égard de la langue a été si normative qu'elle a contribué à faire du français la langue la plus normée, dit-on, des langues vivantes du monde » (Perret, 2008 : 60). Les multiples remarques à l'égard d'un phénomène linguistique peuvent alors constituer un indice du fait que ce même phénomène se situe hors-normes, et de nos jours encore, l'imaginaire d'une langue claire et précise se trouve actualisé :

Je tiens la justesse et la *clarté* pour les qualités premières de notre langue [...] à ce point que je doute s'il y a jamais eu, depuis les Grecs, langue plus transparente à la pensée [...]. Or, voilà justement où la langue française a acquis depuis longtemps la réputation d'être incomparable. Bien maniée, elle éclaire les choses les plus difficiles, et c'est une des raisons de sa longue domination en Europe [...] elle porte plus loin que toute autre l'exigence et la *capacité de la clarté*. (Duron, 1963 dans Swiggers, 1987 : 15, nous soulignons).

11. Pour une plus ample discussion des différents sens du mot illustrés auprès de divers exemples, voir Brunner (2014).

Le positionnement des locuteurs contemporains doit alors être situé devant l'arrière-plan des diverses appréciations engagées dans les discours antérieurs politiques et sociaux : « en effet, si tout locuteur peut faire part de sa *perception* des pratiques langagières, celle-ci est toujours déterminée par du *déjà-dit* » (Canut, 2007 : 52). En prolongeant cette idée, on pourrait dire que considérer le vague comme mauvais usage suppose un système de valeur préexistant qui se serait établi à la suite des discours autrefois tenus sur la clarté de la langue française.

Les propos du linguiste Harald Weinrich, qui est d'avis que de nos jours la clarté est restée l'attribut favori pour la langue française¹², confirme cette hypothèse. Le concept de la clarté aurait muté à travers les sciences : en partant d'un concept rhétorique (une *virtus dicendi*), né dans l'antiquité et impliquant un *usage*, un *style* clair de la langue, il se serait transformé au XVII^e siècle en *mythe* de la clarté. Le français serait alors la seule langue qui possède cette propriété de manière inhérente. Les locuteurs français auraient, à cause de ce mythe, intériorisé un éthos de clarté (dans le sens d'engagement moral) dans leur manière de s'exprimer, éthos qui s'apparente à un devoir, un impératif plus ou moins inconscient.

L'éthos de clarté va au-delà de l'impératif stylistique tel qu'il est inculqué à toute personne qui écrit ou parle dans les autres pays. L'éthos de clarté a plus de poids, a un pouvoir plus suggestif et pathétique que le simple impératif. Cela peut être imputé au mythe et explique en grande partie pourquoi les Français ressentent et respectent en effet davantage que d'autres nations le devoir à la clarté¹³. (Weinrich, 1961 : 541, notre traduction)

L'affirmation que les Français respecteraient davantage le devoir de clarté que d'autres nations méritent encore d'être prouvée. Que le discours évaluatif à l'encontre du vague peut être ramené à ce « pouvoir suggestif » que constituerait le devoir de clarté, nous semble en revanche être une hypothèse tout à fait légitime. « Des discours évaluatifs naissent souvent de contextes précis liés à l'histoire des individus et des peuples (religion, politique, relations sociales, économiques) mais se transmettent aussi d'imaginaire en imaginaire sans que l'on n'en connaisse plus toujours les raisons. » (Canut, 2007 : 54) – affirmation qui se reflète pleinement dans notre étude d'un phénomène qui se situe hors-normes.

Le hors-normes se trouve dans cette étude exemplifié dans des commentaires métalinguistiques, traces d'un imaginaire de la langue qui se doit d'être précis du point de vue du locuteur ordinaire. Que ce soit pour des raisons qui impliquent le bon déroulement du processus d'encodage et de décodage auquel le vague semble constituer une entrave ou à cause d'un discours inconsciemment intériorisé sur la clarté de la langue française, le discours vague est déprécié au quotidien. Les « normes communicatives » d'une communauté ne transparaissent alors pas uniquement à travers la matérialité discursive produite (Kerbrat-Orecchioni, 2005), mais aussi à travers l'**évaluation** et la sanction d'un style communicatif qui transgresserait la norme acceptée. Si « l'impératif » de la clarté n'est pas énoncé explicitement, on peut tout de même le déduire des jugements qui sont portés sur son contraire – le discours vague.

12. „Bis auf den heutigen Tag ist die clarté das beliebteste Attribut der französischen Sprache geblieben“ (Weinrich, 1961 : 529, notre traduction).

13. „Das Ethos der Klarheit ist mehr als das stilistische Gebot, das den Sprechenden und Schreibenden auch in anderen Ländern nahegelegt wird. Das Ethos der Klarheit hat mehr Gewicht, ist suggestiver und pathetischer als das bloße Gebot. Das dürfen wir dem Mythos zuschreiben, und das erklärt zum großen Teil, warum die Franzosen tatsächlich mehr als andere Nationen die Pflicht zur Klarheit empfinden und erfüllen“ (Weinrich, 1961: 541).

Pour élargir cette étude et mettre à l'épreuve l'hypothèse du mythe de la clarté de la langue française comme discours sous-jacent aux jugements d'aujourd'hui, il serait en revanche intéressant de se poser la question de savoir ce qu'il en est dans les autres langues : le vague connaît-il le même rejet dans d'autres communautés linguistiques moins marquées par une histoire normative vis-à-vis de la langue que la communauté francophone ?

Et que se passe-t-il si l'on observe les jugements portés à l'encontre du vague davantage ciblés dans divers types de discours particuliers (discours politique, juridique ou journalistique) comme l'a fait Laura Calabrese (2016) en étudiant les commentaires des lecteurs sur le discours journalistique dans la presse en ligne. Ces lecteurs « ont tendance à se représenter le discours d'information comme un discours vague et/ou imprécis », représentations qui seraient « plus ou moins répandues dans la société » (Calabrese, 2016 : 186). Retrouve-t-on ces considérations vis-à-vis d'autres genres discursifs ou va-t-il falloir les nuancer ? Quelques pistes donc, qui pourraient contribuer à nourrir la réflexion du hors-normes en général et plus particulièrement par rapport aux discours considérés comme vagues.

Bibliographie

- Blay Michel (2003), *Grand dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse.
- Brunner Pascale (2014), *Le Vague, die Vagheit. Du mot au concept, pragmatique et folk linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Brunner Pascale, Husson Anne-Charlotte et Neusius Vera (dir.) (à paraître), *Les Carnets du Cediscor*, 14, « Les métadiscours des non-linguistes », Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Calabrese Laura (2016), « “Réfléchissez avant d’écrire!” Approximation et précision dans le discours des lecteurs de la presse en ligne », H. Bat-Zeev Shyldkrot, S. Adler et M. Asnes, *Nouveaux regards sur l’approximation*, Paris-Champion, 186-198.
- Canut Cécile (2007), « L’épilinguistique en question », G. Siouffi et A. Steuckardt (dir.), *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistiques*, Bern : Peter Lang, 4972.
- Channell Joanna (1994), *Vague language*, Oxford, Oxford University Press.
- Culioli Antoine (1991), *Pour une linguistique de l’énonciation. Opérations et représentations*, Paris, Ophrys, 9-46.
- Dönninghaus Sabine (2005), *Die Vagheit der Sprache. Begriffsgeschichte und Funktionsbeschreibung anhand der tschechischen Wissenschaftssprache*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- Fuchs Catherine (1986), « Le vague et l’ambigu : deux frères ennemis », *Quaderni di Semantica*, n° 2, 235-245.
- Gadet Françoise (2007), *La Variation sociale en français*, Paris, Ophrys.
- Grice Herbert Paul (1979 [1975]), « Logique et conversation », *Communications*, 30-31, 5772.
- Jucker Andreas H., Smith Sara, Lüdge Tanja (2003), “Interactive Aspects of Vagueness in Conversation”, *Journal of Pragmatics*, 35, 1737-1769.
- Keefe Rosanna (2000), *Theories of Vagueness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Keefe Rosanna (2006), “Vagueness: Philosophical Aspects”, *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 13, Amsterdam, Elsevier, 298-301.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine (2001), *Les Actes de langage dans le discours*, Paris, Nathan.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine (2005), *Le Discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber Georges (1987), « Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles », S. Mellet (dir.), *Études de linguistique générale latine : offertes en hommage à Guy Serbat*. Paris, Société pour l’information grammaticale, 57-172.
- Lecolle Michelle (dir.) (2014), *Métalangage et expression du sentiment linguistique « profane »*, *Le discours et la langue*, n° 6-1.
- Mihatsch Wiltrud (2010), “Wird man von hustensaft wie so ne art bekifft ?”, *Approximationsmarker in romanischen Sprachen*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann.
- P. von Münchow et F. Rakotonjoelina, (2006), « Discours, cultures, comparaisons », *Les Carnets du Cediscor*, n° 9.

- Niedzielski Nancy A. et Preston Dennis R. (2000), *Folk Linguistics*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Overstreet Maryann (2005), "And stuff und so: Investigating pragmatic expressions in English and German", *Journal of Pragmatics*, 37, 1845-1864.
- Paveau Marie-Anne (2008), « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk », *Pratiques*, n° 139/140, 39-110.
- Perret Michèle (2008), *Introduction à l'histoire de la langue française*, Paris, A. Colin.
- Ruzaité Jūratė (2007), *Vague Language in Educational Settings*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
- Swiggers Pierre (1987), « À l'ombre de la clarté française », *Langue française*, n° 75, 5-21.
- Weinrich Harald (1961), Die clarté der französischen Sprache und die Klarheit der Franzosen", *Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 77, 528-544.
- Williamson Timothy (1994), *Vagueness*, Londres /New York, Routledge.
- Wilmet Marc (dir.) (1987), « La clarté française », *Langue française*, n° 75.
- Yaguello Marina (1988), *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Seuil.

TITRE: DU DISCOURS HORS-NORMES D'UN TUEUR EN SÉRIE À LA RECONSTRUCTION DISCURSIVE DE SOI ET DE L'ESPACE ÉPISTOLAIRE : UNE NORMALITÉ REVENDIQUÉE ET RÉGÉNÉRÉE

AUTEUR(S): OLGA GALATANU, PROFESSEUR ÉMÉRITE EN SCIENCES DU LANGAGE, LABORATOIRE CoDiRe, EA 4643, UNIVERSITÉ DE NANTES

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 92 - 114

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15575](http://hdl.handle.net/11143/15575)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15575](https://doi.org/10.17118/11143/15575)

Du discours hors-normes d'un tueur en série à la reconstruction discursive de soi et de l'espace épistolaire : une normalité revendiquée et régénérée

Olga Galatanu, Professeur émérite en Sciences du Langage,
Laboratoire CoDiRe, EA 4643, Université de Nantes

Résumé : Dans le cadre théorique de la Sémantique des Possibles Argumentatifs (SPA), à l'interface de la sémantique et de l'analyse du discours, nous nous proposons d'identifier dans un corpus de lettres de tueurs en série les mécanismes sémantico-discursifs d'une dynamique de restauration identitaire. Ce processus permet l'installation, dans le discours épistolaire et hors de ce discours, d'une « normalité » revendiquée et régénérée. Notre hypothèse est que le discours sur soi des criminels condamnés à la réclusion perpétuelle ou pire, discours qui prend place dans des échanges épistolaires à caractère interpersonnel hors toute norme institutionnelle, passe par des opérations énonciatives de désignation et nomination/dénomination, de qualification et discrimination susceptibles de réduire l'écart entre « l'identité criminelle » et une normalité reconstruite ; susceptibles aussi d'invertir les valeurs qui forment le cadre institutionnel de la sanction sociale. Ces opérations sous-tendent un processus de cinétisme discursif de la signification des mots qui désignent la criminalité et le criminel, processus permettant de dire l'inavouable et l'insupportable. Nous faisons également l'hypothèse que ces discours qui recréent un lien non imposé et peu probable entre la prison et le monde extérieur seront marqués par un processus de régénération et de « normalisation » de l'espace épistolaire.

Mots-clés : Sémantique des Possibles Argumentatifs, cinétisme sémantique, reconstruction discursive de soi, dynamique de restauration identitaire, espace épistolaire.

Abstract : In the theoretical frame of the Semantics of Argumentative Possibilities (SAP), at the interface of semantics and discourse analysis, we propose to identify in a corpus of letters of serial killers, the semantic and discursive mechanisms of an identity restoration dynamics. This process allows the installation, in the epistolary discourse and out of this discourse, of a claimed and regenerated “normality”. Our assumption is that the discourse on oneself of killers condemned to perpetual reclusion or worse, discourse which takes place in epistolary exchanges of interpersonal matters, out of any institutional standard, implies operations of designation and nomination/denomination, qualification and discrimination, likely to reduce the difference between “the criminal identity” and a reconstructed normality, likely also to invert the values which form the institutional framework of social sanction. These operations underlie a semantic kinesis (process of discursive change of lexical meaning) of words which indicate the criminality and the criminal. This process makes possible to say the unspeakable and the unbearable. We also make the assumption that these discourses which recreate a not imposed and less probable link between the prison and the external world will be marked by a process of regeneration and “normalization” of the epistolary space.

Key words: Semantics of Argumentative Possibilities, semantic kinesis, discursive reconstruction of oneself, identity restoration dynamics, epistolary space.

Introduction

Dans une perspective théorique à l'interface de la sémantique et de l'analyse du discours, la Sémantique des Possibles Argumentatifs (désormais la SPA), nous nous proposons d'identifier dans un corpus de lettres de tueurs en série¹, les mécanismes sémantico-discursifs de recreation d'un univers référentiel autour du statut de hors-normes du criminel, d'une normalité revendiquée et d'un espace épistolaire régénéré, dans cet échange non imposé et peu probable entre la prison et le monde extérieur².

Deux interrogations concernant la catégorie de « discours hors-normes », se trouvent à l'origine de cette recherche. La première porte sur la dimension normative spécifique de chaque champ de pratique sociale et humaine et des discours qui y prennent place, dans différents contextes culturels et linguistiques. La transgression des protocoles qui sous-tendent la production-interprétation du sens discursif, correspondant à des usages partagés par une communauté de sujets parlants ou imposés à ces sujets parlants par des institutions, serait l'indice d'un discours hors-normes, inacceptable dans et par la communauté. Linguistiquement parlant, le repérage de la transgression de cette normativité, se situe au niveau du DIRE au sens de Ducrot (voir par exemple Ducrot, 1984), et donc aussi au niveau du protocole des différents types de contrats de communication, au sens de Charaudeau (Charaudeau, 1991, 1993)³. Ce repérage concerne également le respect du protocole de politesse (Brown et Levinson, 1987), ou d'impolitesse (Culpeper, 2011, Charaudeau, 2014), en usage dans le cadre de ces contrats de communication.

La seconde interrogation porte sur la nonacceptabilité du sens produit dans et par des discours non respectueux des usages sociaux et des systèmes de valeurs partagés par une communauté de sujets parlants, communicants et interprétants. Le repérage des transgressions qui déclenchent l'interprétation du discours comme inacceptable du point de vue du « sens commun » (Sarfati, 2008, Longhi, 2011), sens construit dans l'inter-discours qui fonde le « politiquement et moralement correct », se situe :

- soit au niveau des opérations linguistiques de désignation, de nomination (Siblot, 1997, 2001, Longhi, 2011, Veniard, 2013), ou du processus de dénomination en cours (Kleiber, 1984, 2001, 2003, Galatanu, 2006, 2013) et de qualification du fait social et des valeurs qui lui sont attribuées, ou tout au moins de la non correspondance entre ces valeurs et les faits évoqués⁴ (Galatanu, 2000) ;
- soit au niveau de la structuration de la dimension dialogique, produisant ainsi de véritables zones de repli monologique (Paveau, 2010).

Le cas des lettres de tueurs en série, condamnés, aux États-Unis, soit à la réclusion perpétuelle soit à la peine capitale (comme ici), lettres adressées à une personne qu'ils ne connaissent pas, pour établir une relation « sans espoir », est doublement intéressant⁵.

1. Furio Jennifer, 1998, *The Serial Killers Letters. A Penetrating Look Inside the Minds of Murders*, Philadelphia, The Charles Press Publishers.

2. L'article s'inscrit dans un projet à deux voix, puisque parallèlement à notre étude, Abdelhadi Bellachhab étudie les lettres de Robin Gecht, participant au même groupe de tueurs, les « Chicago Ripper murders »).

3. Pour le concept de contrat de communication voir aussi Ghiglione, 1986.

4. Il s'agit d'une non correspondance qui peut être repérée et analysée linguistiquement (voir l'analyse proposée dans la section 2 de cet article).

5. Nous restons ici dans le cadre d'une recherche en intelligibilité, scientifique, sans oublier pour autant l'impact social d'une pareille recherche, son éventuelle implication citoyenne et les possibles recherches finalisées qu'elle rend possibles.

D'une part, les sujets énonciateurs qui écrivent ces lettres ont un statut « hors-normes » et leurs discours s'inscrivent dans un cadre non normé. *A priori*, ils peuvent faire preuve de violence verbale, d'agressivité vis-à-vis de leur destinataire, en l'occurrence une jeune femme⁶, avouer l'inavouable et même fabuler⁷, reconnaissant des crimes dont ils ne sont pas responsables, ni accusés, ni reconnus coupables, voire reconnaître des choses inavouables et s'ériger en défenseurs du « droit au crime »⁸.

Edward, qui a avoué sa culpabilité, tout en niant sa responsabilité au niveau de la prise de décision du passage à l'acte criminel, et qui écrit depuis le couloir de la mort, propose « un contrat de communication », en réponse à celui sollicité par son interlocutrice :

« I am writing to you because I am interested in finding out what happened to you how you ended in up in prison. [...] I would like to hear your side of the story. Also, please rest assured that I'm an open minded person and that I have no interest in judging you. In my opinion, honesty is all important. It can set you free. It can help you live with yourself. » (Furio, 1998 : vii).

L'acceptation de l'échange épistolaire interpersonnel par Edward est ainsi conditionnée par la transparence de son objectif (pas d'interférence avec d'autres types de communication, par exemple journalistique), et par la sincérité des deux scripteurs et même par le dévoilement des sentiments et du vécu le plus intime de chacun :

« You say you would like to know me better. I have no problem with that? But understand only one thing. I am going to be myself. You will not have any games played, and I don't want none played on me. [...] How about you? Besides writing with Honest Killers, What do you do? » (Spreitzer, June, 10/11/97, in Furio, 1998 : 4)

D'autre part, ces lettres représentent, selon nos hypothèses, les outils de médiation d'une reconstruction discursive de soi pour soi et pour autrui⁹ et de son monde, dans un environnement de l'action langagière à résonance morale, convoquant les préconstruits culturels (Collette, 2013 : 84) d'une « normalité » perdue.

Par ailleurs, Edward laisse transparaître, dès la première lettre qui veut imposer la transparence et la sincérité totale, sa peur de nuire ainsi à son image devant les autres, et même, et tout d'abord, de mettre en danger ses démarches pour obtenir la commutation de sa peine en réclusion perpétuelle :

« Jenny, I am at this still working on my appeals, this does not sound so hot with me. This could hurt me big time. You want me to be Honest. I might be able to get off Death Row, and I really want to. I don't need anything bad of me going around right now. I don't know what you read. But if it is good that you don't judge me. »

(Spreitzer, June-10/11/1997, in Furio, 1998 : 4).

6. Voir les « lettres anonymes » à la fin du recueil de Furio (Furio, 1998 : 293-301).

7. C'est le cas de Jeff Libby dont les lettres deviennent le cadre d'un « aveu total » de sa responsabilité et de sa culpabilité (Furio, 1998 : 227-237).

8. C'est le cas des lettres de David Gore, faisant partie du même recueil de lettres de tueurs en série (Furio, 1998), qui construit une véritable « théorie du crime » (183-224).

9. Voir à ce sujet, Barbier et Galatanu, 1998 : 45-70.

Tout se passe comme si, dès le début, Edward plaçait la destinataire de ses futures lettres devant une injonction paradoxale : d'une part, échanger dans un espace épistolaire interpersonnel reconstruit comme *un espace normal d'échange* sincère, entre deux personnes fondant une relation de confiance, voire d'amitié, et d'autre part, *accepter l'inacceptable et le reconstruire également comme acceptable*, ou tout au moins supportable, et de ce fait conforme à sa propre dynamique de restauration identitaire.

Nous allons définir d'abord notre cadre conceptuel et avancer, dans ce cadre, deux hypothèses (section 1 de cet article), que nous nous proposons d'illustrer et de conforter par notre analyse des lettres d'Edward. La section 2 sera consacrée à la construction discursive des images et de la dynamique identitaire d'Edward, dans le cadre conceptuel et dans la perspective théorique en sémantique linguistique que nous évoquons dans la section 1. Enfin, la section 3 sera consacrée à la reconstruction d'un espace épistolaire régénéré. Quelques conclusions sur les fonctions identitaires de l'espace épistolaire nous permettront d'envisager des pistes de recherche comparative des discours des incarcérés dans différents contextes socioculturels, d'une part et d'autre part, de ces fonctions (d'une communication à distance et en différé) et des fonctions de l'entretien (interaction orale et en présence) avec les incarcérés dans le même contexte socioculturel. Nous pensons ouvrir ainsi également cette recherche vers une recherche appliquée à la vie sociale et impliquée en elle, et tracer des pistes de recherche finalisée à portée citoyenne.

Cadre conceptuel et hypothèses sur un discours hors-normes : les lettres d'Edward

Dans cette première section, nous aimerions expliciter, même rapidement, nos points de vue observationnels sur *le sujet humain et social, sur le sens et la signification linguistique et sur les liens qui existent entre les champs de recherche qui en font leur objet*.

La réflexion menée sur les liens entre ces deux champs de recherche nous conduit à poser un cadre conceptuel d'interface, à la fois interdisciplinaire et intra-disciplinaire : cadre conceptuel pour définir l'identité et les dynamiques identitaires (1.1.) ; cadre conceptuel pour appréhender la construction du sens discursif et la reconstruction de la signification linguistique et, ce faisant, la construction et la reconstruction, dans et par le discours, d'images identitaires de soi pour soi, de soi pour autrui et de son environnement (1.2.).

Identities et dynamiques identitaires

Nous avons proposé ailleurs (Galatanu, 1996, 2010b) une définition sémantico-discursive de l'identité, que nous reprenons ici pour la confronter (et la conforter) à des définitions qui nous semblent construire une filiation constructiviste du sujet humain et de ses dynamiques identitaires :

Dans cette perspective, je propose une définition de l'identité comme une construction mentale et discursive de soi et d'autrui, dans des contextes situationnels et cognitifs ayant pour enjeux les relations et les interactions des sujets parlants. Sur le plan linguistique, cette construction passe par des opérations énonciatives : désignation, dénomination, définition, qualification et discrimination. (Galatanu, 2010b : 125).

Ce point de vue observationnel du phénomène identitaire s'inscrit, pour l'essentiel, dans la filiation des approches constructivistes d'une identité « plurielle », « en construction » (Létourneau, 1994 : IX), qu'il s'agisse d'approches en analyse du discours (Deshaies et Vincent (dir.), 2004), ou en ethnolinguistique (Riley, 2007), en sciences de la communication (Tracy, 2002), ou en sociologie (Dubar, 1991, 1996, Pascual, 1997). Nous aimerions rappeler ce qui nous paraît être représentatif de cette filiation et préciser ainsi ce cadre conceptuel de l'appréhension du phénomène identitaire. Dans son article sur « La construction de l'identité », l'anthropologue Dorais (Dorais, 2004) souligne le fait que l'identité fait l'objet depuis plusieurs décennies de nombreuses études et définitions dans les Sciences Humaines et Sociales. Ce phénomène humain et social relève certainement des champs de recherche divers dans de nombreuses disciplines : l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, la psychologie sociale, la philosophie, la sociolinguistique, la pragmatique, en général et en particulier l'analyse linguistique du discours¹⁰.

Dans l'article mentionné, Dorais synthétise son point de vue en trois éléments qui sous-tendent une définition anthropologique susceptible de faire apparaître le rôle fondamental du « discours langagier » dans la construction identitaire (Dorais, 2004 : 3-4) : **l'identité est un rapport** (personnel ou collectif) construit par l'homme (ou par une communauté humaine) avec l'environnement, l'identité est donc construite; l'identité équivaut à la relation qu'on construit avec son environnement, appréhendé comme l'ensemble des éléments signifiants faisant partie de l'entourage d'une personne, et par extension, d'une collectivité.

Ce point de vue rejoint ainsi plusieurs approches discursives proposées pour l'étude des identités et de nombreuses analyses dans cette perspective. À titre d'exemples, on peut citer les ouvrages collectifs *Identities sociales et discursives du sujet parlant* (Charaudeau (dir.), 1991), *Discours et constructions identitaires* (Deshaies et Vincent (dir.), 2004), *Constructing Identity in interpersonal communication* (Palander-Collin, Lenk, Nevala, Sihvonen et Vesalainen (eds), 2010). Pour notre part, nous avons proposé ailleurs également une approche discursive de l'identité (Galatanu, 1996) qui inscrit notre démarche dans cette vaste filiation. Cette démarche s'est précisée dans une perspective sémantico- discursive, avec les travaux sur l'identité dans le cadre théorique de la SPA (par exemple, Galatanu, 2009a, 2010a, b ; Prieto Guzman, 2015).

Nous reprenons ici la définition anthropologique de l'identité proposée par de Dorais, pour la commenter et la conforter avec des éléments issus à la fois d'une approche relevant de la sociologie de l'éducation et d'une approche en Sciences du Langage (sociolinguistique, mais aussi sémantico-discursive) :

Chaque individu possède sa propre conscience identitaire qui le rend différent de tous les autres. Cela signifie que l'identité est appréhendée comme phénomène individuel. On peut fondamentalement la définir comme la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec l'environnement. (Dorais, 2004 : 2)

10. Les autres disciplines des Sciences du Langage semblent moins concernées par la problématique de la construction identitaire, mais dans le modèle théorique qui est le nôtre, la SPA, la sémantique est non seulement convoquée, mais elle joue un rôle central dans l'analyse de la reconstruction identitaire.

Dans l'article cité, Dorais traite aussi des « identités collectives », en précisant :

[...] qu'une bonne partie des rapports que l'humanité entretient avec son environnement sont modelés par les actions et les représentations des sociétés auxquelles hommes et femmes appartiennent et qui, dans notre univers en voie de mondialisation, voient leurs frontières s'élargir constamment. Les identités sont donc aussi collectives puisqu'elles sont largement partagées par des groupes d'individus. (Dorais, 2004 : 4)

Pour notre part, nous retenons le caractère relationnel et dynamique du phénomène identitaire, en perpétuel mouvement selon les aléas de l'environnement, éléments congruents, nous semble-t-il, avec notre propre description de l'identité, comme une configuration représentationnelle d'images en interaction (y compris langagière) avec autrui et en permanente reconstruction : de soi pour soi, de soi pour autrui, représentation de l'image que les autres se font de soi et image de soi idéale (Barbier et Galatanu, 1998 : 65-69).

Nous ajoutons à cette description du phénomène identitaire au moins 4 éléments issus de nos travaux antérieurs et de notre réflexion sociolinguistique et sémantico-discursive :

1. La construction identitaire produit une diversité d'images identitaires qui s'accompagne néanmoins de la construction identitaire unique, support de toutes les expériences, souvent désignée en termes de personnalité. (Barbier et Galatanu, 1998 : 58)

En termes langagiers, le discours sur soi (pour soi et pour autrui) propose donc un noyau commun aux différents avatars des différentes représentations du sujet en action (social, familial, professionnel et, pour notre étude, avant les actes criminels, dans l'acte criminel, après la condamnation qui change le statut social, voire même humain du sujet, par le passage de « la normalité » à « la hors-normalité »).

2. Cette construction identitaire, qui est un processus continu en lien avec les changements de l'environnement et des expériences, a une dimension cognitive-affective, résultat du processus d'intériorisation des expériences du sujet, les deux aspects qui « modalisent » la représentation de soi et d'autrui étant inséparables (Damasio, 1994).
3. Dans les transformations émotionnelles et plus généralement dans la transformation de soi en action, selon les évolutions de l'environnement, et encore plus quand il s'agit de l'appartenance à une collectivité (dimension culturelle, nationale ou ethnique de l'identité), le rôle du langage est central et cette centralité est objet de réflexion aussi bien des sociologues (Bourdieu, 1982), des philosophes (Ricoeur, 1990), des linguistes (Benveniste, 1966, Galatanu, 1996, 2010b, Vincent, 2000, Collette, 2004) que des psychologues (Lutz, 1982, Averill, 1982, Averill et Rodis, 1998) et des anthropologues (Anderson, 1996, Dorais, 2004).
4. Le discours est une voie d'accès privilégiée vers les images identitaires de soi et d'autrui, mais également un facteur, un déclencheur de transformation de soi, par et dans l'univers référentiel, toujours renouvelé qu'il propose (Galatanu, 2009b).

Le cadre théorique de la SPA au service de l'étude de l'identité

La Sémantique des Possibles Argumentatifs représente un cadre théorique à l'interface de la sémantique linguistique et de la pragmatique, de la signification linguistique et du sens construit dans et par le discours. Cette interface n'est pas appréhendée en SPA comme une « jonction », ni même comme une intégration de la pragmatique à la sémantique permettant d'analyser « les mots du discours » et plus largement tous les

mots du lexique d'une langue au niveau de leur potentiel discursif, mais comme un espace de deux formes de manifestation simultanée du même phénomène linguistique (Galatanu, 2013).

Cette approche¹¹ est fondée sur l'idée que chaque occurrence discursive propose, en même temps que le sens discursif en cotexte et en contexte, une signification lexicale pouvant correspondre à celle stabilisée à un moment donné pour une communauté linguistique, mais pouvant aussi être reconstruite, « régénérée » (pour emprunter à Bellachhab (2012) un terme plus saillant), par le discours.

Quatre assertions de la SPA, l'habilitent pour l'analyse de la construction / régénération / reconstruction des images identitaires de soi et d'autrui et des dynamiques identitaires.

(a) La signification des mots est envisagée comme une construction ou une (re)-construction permanente à partir du sens proposé par les occurrences discursives. Ceci revient à dire que la signification est porteuse de l'expérience individuelle et de l'expérience discursivement partagée du monde dans une culture donnée et de ce fait la SPA est une approche sémantique argumentative mais également cognitive. Pour ce rapprochement, cette alliance entre la SPA et la sémantique cognitive de Langacker (2008), nous renvoyons aussi à Bellachhab (2012, 2013).

Dans une dynamique de restauration identitaire (cf. Barbier et Galatanu, 1998 : 67), la tentative de normalisation identitaire sera porteuse sur le plan des observables dans le discours, de qualifications (fonction attributive, identificatoire), de discriminations (fonction discriminatoire) et d'affirmations d'appartenance, d'adhésion à un groupe humain (fonction classificatoire) (Galatanu, 1996 : 51), notamment à ce qui est perçu comme caractérisant la normalité dans une communauté culturelle, au sens le plus large du terme et *ipso facto*, linguistique, inscrite de façon largement partagée et relativement durable dans la signification « des mots pour la dire ».

(b) La description de la signification lexicale est susceptible de rendre compte du degré de stabilité des associations de représentations qu'elle porte (dont celles du contexte discursif où le sens se construit), ces associations pouvant être contraintes par la situation de communication et / ou par le cotexte.

Nous avons ainsi une base proprement linguistique, de nature sémantique, pour rendre compte du degré d'individuation de la construction identitaire des énonciateurs-scripteurs qui nous intéressent ici.

(c) La description de la signification linguistique rend compte du niveau d'inscription des valeurs modales qu'elle porte : *le noyau*, comprenant les propriétés essentielles, identitaires de cette signification (*crime, murder, killing* – nominal, dont les noyaux sont porteurs de valeurs axiologiques morales et éthiques négatives et de la valeur déontique <interdit>), ou *les stéréotypes*, ensembles ouverts d'associations des éléments du noyau avec d'autres représentations, ancrés culturellement et de ce fait évolutifs, cinétiques (par exemple « souffrance » pour *killing* ou *murder*, ou encore « regret », « excuses », ou « pardon »).

11. Voir, en particulier, Galatanu, 2009b, 2013 et des travaux doctoraux dont les références se trouvent dans Galatanu, 2013.

À partir du noyau et des stéréotypes, on peut générer des enchaînements discursifs (à visée axiologique, donc argumentatifs), virtuels, potentiels – les Possibles Argumentatifs (PA) et les confronter avec des enchaînement-occurrences, les Déploiements Argumentatifs (DA), ou Discursifs (DD), qui peuvent être conformes aux PA, conformistes par rapport au protocole sémantique du mot, ou au contraire, non conformes, déclenchant une reconstruction de la signification lexicale, ne serait-ce que le temps de l'occurrence discursive.

Pour confronter les PA et les DA/DD, nous pouvons adopter deux démarches dans nos analyses, selon le sens du rapport PA – DA (DD), celle adoptée dans cette recherche étant de partir des DA/DD, c'est-à-dire des mots mobilisés dans le discours et du sens qui leur est attribué par le discours, pour les comparer avec la signification reconstruite d'après les discours lexicographiques. Ces derniers sont envisagés ici comme des discours « experts » pour une communauté linguistique à un certain moment historique.

Hypothèses sur un discours hors-normes : les lettres d'Edward

Dans ce double cadre théorique, nous avançons deux hypothèses que nous nous proposons d'illustrer et confirmer par l'analyse des 11 lettres d'Edward qui forment notre corpus¹². La première hypothèse, plus générale, porte sur la fonction identitaire complexe de ce type d'échange épistolaire hors-normes. La seconde concerne la régénération de l'espace épistolaire même à travers la présentation de soi lorsque celle-ci s'inscrit dans une dynamique identitaire de restauration de soi, comme c'est le cas d'Edward¹³.

Hypothèse 1 : Nous avançons l'hypothèse que le discours hors-normes des lettres des tueurs en série incarcérés, lettres adressées à une correspondante inconnue et visant à construire une relation « sans espoir », joue une fonction non seulement de médiateur de la reconstruction identitaire, mais également et surtout celle de déclencheur de la dynamique de restauration identitaire et de la régénération des images de soi pour soi et pour autrui, pour rétablir une correspondance de ces images avec les images de soi « idéales » ou « idéalisées », attendues par le destinataire dans son contexte culturel.

Le corollaire proprement linguistique de cette première hypothèse est que la construction discursive de ces images identitaires correspondant à des préconstruits culturels¹⁴ passe par des mécanismes sémantico-discursifs de reconstruction de la signification des mots désignant les actes criminels et l'acteur même de ces actes : opérations de nomination pouvant aller jusqu'à la modification du lien dénominatif, et donc des propriétés essentielles, nucléaires des significations de ces mots.

Hypothèse 2 : Nous avançons également l'hypothèse que la dynamique discursive de restauration identitaire, dans un environnement où la mise en dehors de la société de l'auteur des crimes s'appuie sur l'aveu

12. Nous ne prétendons pas valider ces hypothèses et généraliser les résultats à partir d'un corpus si limité, mais nous pensons plutôt pouvoir conforter nos hypothèses et les outils investis dans l'analyse pour entreprendre l'étude de l'ensemble des lettres publiées par Furio et d'autres témoignages recueillis dans nos futures enquêtes auprès d'incarcérés en France et dans d'autres pays, prévue dans le cadre d'un projet en cours d'élaboration.

13. Nous avons analysé ailleurs, sous un angle différent, le cas des lettres d'un autre incarcéré sollicité par Furio, Harvy, qui s'inscrit dans la même dynamique identitaire. En revanche, nous n'y avons pas abordé la fonction méta-discursive, de reconstruction de l'espace épistolaire, l'objectif de cette première recherche sur les incarcérés étant de comparer la dynamique identitaire de Harvy et celle d'un incarcéré français condamné, en France, également à la réclusion perpétuelle. (Voir Galatanu, 2010b : 125-138).

14. Voir Collette, 2013.

même de cet auteur, s'accompagne nécessairement d'une dynamique de reconstruction discursive de l'espace épistolaire hors-normes.

Le corollaire proprement discursif de cette hypothèse est que cette reconstruction de l'espace épistolaire passe d'une part, par des opérations énonciatives conformes au protocole de politesse de la communication épistolaire dans un contexte culturel donné (formules d'adresse, d'ouverture et de clôture, partage de l'espace de chacun des participants à la communication), et d'autre part, par une modalisation axiologique positive (affective, hédonique, morale, intellectuelle, voire même esthétique)¹⁵ incidente au sujet énonciateur, très explicite et très forte, permettant la construction d'un éthos idéal pour l'échange épistolaire interpersonnel.

La construction discursive des images et de la dynamique identitaire d'Edward

Les actes : dénomination, nomination ou reconstruction discursive du crime ?

Conformément à l'hypothèse 1, Edward, qui a avoué l'inavouable et dont le discours est censé réécrire ses actes, tout au moins ceux qu'il assume, pour les rendre acceptables, va déployer dans son discours, des stéréotypes non conformes à ceux portés par « les mots de la criminalité », proposant ainsi par des mécanismes sémantico-discursifs que nous avons regroupés sous le nom de « stéréophagie » (Galatanu, 2009a : 189-2009), une atténuation des valeurs axiologiques négatives portées par ces mots, comme dans l'exemple 1.

(1) « *When all these murder's happened, I was sick all the time, see I pass out when I see blood, it has been like that all my life, even in here, when the Doctor takes blood, I am on the floor. When I get a paper cut and I see blood, I am on the floor. It don't matter how much blood, I will pass out.* » (Letter : 7).

L'étude des mots d'Edward pour dire ses actes, qui l'ont conduit vers le couloir de la mort, fait apparaître plusieurs spécificités de la reconstruction discursive de sa vie d'avant les aveux, la condamnation et l'incarcération :

On constate d'abord une prédominance de *désignations pronominales, neutres du point de vue axiologique* : total 31 occurrences : *it* (7) – Exemple 2, , *this/all this/all of this* (10) – Exemple 3, *what I did/ done/ have done* (10) – Exemple 4, *what I was forced to do* (1), *what he (Robin) wanted* (1), *what others do* (1), *what has happened* (1) – Exemple 5.

(2) « *I guess that is why I went to the police, to once and for all to stop it* ».

(3) « *I was 21 year's of age when this started.* »

(4) « *I don't feel proud for what I did.* »

(5) « *I do feel bad for what has happened* »

15. Pour la définition des valeurs modales voir Galatanu, 2000, Cozma, 2009.

Nous aimerions souligner deux éléments qui jouent un rôle fondamental dans la restauration discursive de l'identité d'Edward : la présence d'une forme impersonnelle, *what was happened*, qui annule toute responsabilité pour les actes avoués et de deux occurrences qui dissocient la responsabilité (la prise de décision et la préméditation) de la mise en œuvre de l'acte criminel ; le déploiement répétitif de ces éléments des stéréotypes, qui acquièrent ainsi le statut d'éléments saillants, a une fonction d'atténuation de la valeur modale négative du noyau des mots qui désignent l'acte, comme dans les exemples 6, 7, 8, 9 :

(6) « *I would have loved to write to the families [of the victims] and let them know how bad and sad I feel of what I had done.* »

(7) « *Jenny, I do know nothing can bring back the Victim's. I wish I really could.* »

(8) « *I know you are glad to hear me speak of how I feel of the Victims.* »

(9) « *Jenny, in the eye's of God, I have been forgiven for my crimes.* »

L'exemple (9) est le plus intéressant car il déploie une association stéréotypique de la signification de crime, mot porteur d'une valeur déontique inscrite dans son noyau même, <interdit par la loi>, Dieu intervenant dans la restauration identitaire d'Edward que la société lui refuse.

L'inventaire *des nominaux et des verbes* utilisés pour désigner les actes d'Edward ou les nier (28 occurrences au total), fait apparaître *une faible représentation des mots les plus chargés de valeurs axiologiques morales négatives et de valeurs déontiques* : *crimes* (4 occurrences), *killing(s)*, *to kill* (6 occurrences) *murder* (2 occurrences). Leur cotexte et donc le déploiement de leur potentiel négatif est aussi au service du rétablissement d'une normalité régénérée d'Edward. Deux des occurrences de *crimes* sont présentées à travers les questions des enquêteurs (exemple 10) et une occurrence déploie une association conforme au protocole sémantique du mot, mais transgressive, en « Pourtant » (au sens de Ducrot, 1995, Galatanu, 2000). *Killing* et *to kill*, apparaissent 5 fois dans des structures négatives qui établissent la nonresponsabilité d'Edward par rapport aux actes dont il est coupable (exemples 11, 12) et une fois dans une structure impersonnelle (exemple 13).

(10) « *I had gun's put in my face to force me to do the crime's.* »

(11) « *I am not one to hurt women, or even kill women.* »

(12) « *Robin's locked up for one murder. [...] I was so happy for that. All this was over. No more killings.* »

(13) « *No, you have not forced me to talk about the killings, I did that on my own [...].* »

Sur une échelle graduelle de valeurs morales négatives, mais porteuses par leur noyau de valeurs hédoniques affectives négatives, les mots *hurt (women)* et *hitting* apparaissent 3 fois, dans le même type de structure négative que précédemment. Les résultats des crimes sont désignés par les mots *bodies*, en structure passive et *victims*, dans un environnement sémantique déployant un faisceau de stéréotypes rétablissant la normalité d'Edward : compassion, regret, excuses, remords, souffrance, comme dans l'exemple 14.

(14) « *Jenny, I do know nothing can bring back the Victim's, I wish I really could.* »

Enfin, il y a dans l'inventaire des expressions mobilisées pour reconstruire discursivement ses actes, le nominal *thing* ou le groupe nominal *bad things* ou encore *to do bad*, qui, de par leur degré élevé de généralité (ils couvrent une gamme large d'erreurs, fautes, délits et crimes), occultent la gravité des faits qui ont fait acquiescer à Edward le statut de hors-normes et d'incarcéré dans le couloir de la mort.

L'exposition concrète et très crue d'une partie des crimes présente Edward comme impuissant pour intervenir, ou forcé d'agir mal ou enfin, grâce aux structures impersonnelles ou passives qui occultent l'auteur de ces crimes, non impliqué.

L'acteur : une identité régénérée

Nous préférons utiliser ici le terme de « régénérée », que nous devons à Bellachhab (Bellachhab, 2012), même si nous ne lui attribuons pas le même sens (chez Bellachhab, c'est un synonyme de « reconstruite »), justement parce que l'identité de criminel d'Edward n'est pas niée par celui-ci ou tout au moins elle n'est niée que partiellement : au niveau de la responsabilité du passage à l'acte, au niveau du vécu de ces actes et au niveau d'une partie de ces actes dont il n'avait pas connaissance. Mais cette identité est régénérée, car associée : à des sentiments et des vécus acceptables par la communauté, par un mécanisme de restauration identitaire ; à un véritable rejet, dégoût des actes criminels de son groupe d'appartenance, par un mécanisme de discrimination identitaire ; à une sensibilité qui le place dans une position privilégiée parmi les « gens normaux »¹⁶, par un mécanisme d'individuation.

La « normalization » d'Edward passe par des opérations *énonciatives* de restauration identitaire par rapport à ces actes passés et de discrimination par rapport au statut de hors-normes : *I got sick and passed out, I didn't enjoy killing, Killing was not fun for me, I have much hate for a person like myself, I feel stupid for what I did, Because, like you, I myself feel horrible of how... , Killing was not my way of doing things, I don't feel proud for what I did, I feel very sad for all of this, I can't be happy, lives were taken.*

Les deux derniers énoncés, de même que l'exemple (15) :

(15) « *I am not a Heartless person you read about. But no one else knows this, because no one bothered to try and get to know the real Edward Spreitzer* »,

sont particulièrement intéressants parce qu'ils illustrent bien l'itération permanente entre un statut hors-normes après tout assumé, ou partiellement assumé et l'installation d'une dynamique de restauration identitaire qui aboutit à un retour à la normalité : a. « je cherche la bonne personne pour l'épouser » (comme dans le monde extérieur, de la normalité), pourtant b. « ça sera probablement pour 3 ou 4 ans seulement », mais c. « je n'ai jamais eu ou senti l'amour d'une femme qui soit bonne », donc a. « je cherche la bonne personne pour l'épouser », comme dans le monde extérieur, de la normalité (schéma 1).

16. Voir la typologie des dynamiques identitaires proposée dans Barbier et Galatanu, (1998 : 65-70).

Schéma 1 : « a pourtant b », mais « b pourtant c », « c donc a ».

Les mots de la criminalité dans le discours d'Edward

Nous avons analysé ailleurs (Galatanu, 2010b :130) la signification des dénominations d'actes axiologiquement négatifs : *crime, délit, faute et erreur*, telle qu'elle est proposée par les discours lexicographiques et nous avons inscrit ces mots sur deux échelles des degrés d'intensité (gravité morale et responsabilité juridique). Nous allons proposer ici le même retour de l'étude des DA/DD des mots de la criminalité dans le discours d'Edward vers la construction de la signification de ces mots à partir des discours lexicographiques¹⁷, donc vers les PA que cette signification habilite. Comme nous l'avons vu précédemment, parmi les désignations des actes d'Edward, nous rencontrons les dénominations : *crime(s), murder(s), killing(s)* et le verbe *to kill*. Les schémas 2, 3 et 4 présentent les noyaux et des exemples de stéréotypes, permettant la génération de PA de ces mots.

Schéma 2 : *Crime*

Noyau : X DEVOIR NE PAS FAIRE P [interdit] / FAIRE P [obligatoire] PT FAIRE p [interdit] / NE PAS FAIRE P [obligatoire] DC X AGIR TRES MAL ET X MERITER SANCTION

Exemples de stéréotypes : DC punition par la loi/DC lutte contre P/contre Non – P, DC X inspire le rejet des autres...

Schéma 3 : *Murder*

Noyau : X DEVOIR NE PAS ENLEVER LA VIE A Y PT X VOULOIR ENLEVER LA VIE A Y DC X PREMEDITER D'ENLEVER LA VIE A Y DONC X ENLEVER LA VIE A Y DONC X AGIR MAL DC X MERITER PUNITION SEVERE

Exemples de stéréotypes : DC punition sévère, DC inspirer l'horreur, DC x hors la loi DC x hors-normes...

Schéma 4 : *Killing*

Noyau : X DEVOIR NE PAS ENLEVER LA VIE A Y

17. Nous considérons les discours lexicographiques comme des discours experts « du langage ordinaire ». Ils sont censés rendre compte du partage des représentations sémantiques des mots d'une communauté linguistique et culturelle, à un moment donné.

PT	DC
X VOULOIR ENLEVER LA VIE A Y (P)	X NE PAS VOULOIR ENLEVER LA VIE A Y (P)
DC	PT
X ENLEVER LA VIE A Y (P)	X ENLEVER LA VIE A Y
DC	DC
X AGIR MAL	X AGIR MAL
DC	DC
X COUPABLE de P	X COUPABLE de P
ET	PT
X RESPONSABLE de P	X NON RESPONSABLE de P
DC	PT
X MÉRITER SANCTION TRÈS SÉVÈRE	X MÉRITER SANCTION SÉVÈRE

Où DC = Donc et PT = Pourtant.

Sur l'échelle de gravité que nous avons proposée (Galatanu, 2010b : 130), *murder* est le plus grave sur le plan moral aussi bien que juridique, *killing* est grave sur le plan juridique, mais moins grave que *murder* sur le plan moral et *crime* est le moins grave sur le plan moral et juridique, car il couvre, certes *murder* et *killing*, mais aussi d'autres transgressions de la loi, moins graves.

Schéma 5

Droit : -/+ crime < + killing < + + murder

Morale +/- crime < -/+ killing < + murder

Où : « - » symbolise le pôle axiologique négatif et « + » = une atténuation de la valeur négative.

L'analyse des dénominations de l'acte TO KILL (TUER), très peu nombreuses par rapport aux formes pronominales de désignations ou aux génériques *thing*, *bad thing*, fait apparaître l'absence d'une prise en charge de *murder* :

(16) « *When all these murder's happened, I was sick all the time* »

(17) « *Robin's only locked for up for One murder.*

Killing apparaît quatre fois dans des énoncés qui nient la responsabilité et même la capacité d'accepter ces actes d'Edward et une fois dans une structure impersonnelle (exemple 13 cidessus). *Crimes* apparaît deux fois, la deuxième fois avec l'adjectif possessif (*my crimes*) pour désigner des actes assumés par Ed-

ward, mais avec un déploiement discursif transgressif (exemple 18) ou une association stéréophage (le pardon de Dieu) qui bloque les autres déploiements, axiologiquement négatifs (comme dans l'exemple 9).

(18) « *When I woke up, I was still in the Van in back of Robin’s house. I understand her body was not found. And I am locked up for the crime* » (letter 5).

Dans le monde discursif d’Edward, la culpabilité atténuée par ses désignations génériques ou déployant des éléments de la signification des dénominations et des désignations des actes qui, sans remettre en cause la gravité des faits, reconstruisent l’identité de l’auteur, la responsabilité niée, rejetée, la sensibilité affichée, les projets de vie normale envers et contre tout, construisent une normalité retrouvée dans l’échange épistolaire.

La reconstruction discursive d’un espace épistolaire régénéré

La dynamique de normalisation de l’identité d’Edward s’accompagne d’un processus de normalisation du discours épistolaire hors-normes. Elle est énoncée, d’une certaine façon, dès le début dans un mouvement de va et vient entre la normalité de l’interaction verbale, proposée par l’interlocutrice potentielle et la situation hors-normes de l’incarcéré :

Tableau 1

Normalité	<i>mais</i>	Anormalité
I love to write	but	The problem is finding someone to write to
I do have a few pen friends	but	They don’t know of me being locked up
I don’t feel good about that	but	I am so lonely
You say you would like to know me better and I have no problem with that, so I am going to be myself	but	I don’t need anything bad of me going around right now
It is good that you don’t judge me	but	I don’t know what you read

Nous souhaitons présenter ici trois éléments qui forment le cadre de la normalisation du discours épistolaire : la présentation de soi et les salutations, les formules d’adresse, d’ouverture et de clôture de la communication épistolaire, la signature. D’autres phénomènes et mécanismes sémantico-discursifs, comme la modalisation incidente au sujet énonciateur, au destinataire, ou aux objets de leurs propos, participent à la normalisation du discours épistolaire, mais nous ne pouvons pas les aborder dans l’espace réduit de cet article.

La présentation de soi

La présentation de soi dans la relation épistolaire convoque des valeurs positives, même lorsqu’il s’agit d’assumer son statut hors-normes (il dit appartenir à la catégorie des « *honest killers* », être capable d’être honnête et être soi-même). L’ethos se construit autour de ses qualités humaines, activées ou à activer dans cette relation : *I may be a big person, I am very much gentle, I am not one to hurt women, but men are so really stupid out in the free world, You say I am Sweet and Human and people need to see that, I don’t have no respect for a man who does harm to a woman and kids, I am known on this unit to help others in finding*

some great deals, You say I have so much personality and so much to give, My personality has always been the same, I would love to have a family. These men have, and now they want out, I am nothing but a Big Teddy Bear, I could carry you in my arms all day long, I would be ever so Gentle.

La normalisation du discours épistolaire, faisant écho à la normalisation identitaire prend également la forme d'un équilibre entre l'ethos et le pathos, entre la construction de l'identité énonciative et celle du destinataire, très présent dans le texte d'Edward (voir la section 3.2.).

Les formules d'adresse et l'acte phatique SALUER

Les formules d'adresse et les salutations posent dès la première lettre une relation interpersonnelle non formelle et amicale, et *ipso facto* la reconnaissance de la personne inconnue qui a déclenché l'échange, comme possible partenaire à cet échange, qui est d'ailleurs, comme nous l'avons montré, « contractualisé » comme sincère et sans secrets, fussent-ils intimes.

Les formules d'adresse et d'ouverture de la communication

À l'exception de la lettre 3, qui commence de manière abrupte, étant plutôt une suite nocturne d'une lettre commencée déjà au cours de la journée, on constate le passage du réalisateur linguistique de SALUER *Hi* à *Hello*, les deux expressions phatiques ayant le même degré de familiarité. Pour la formule d'adresse, elle évolue du prénom à l'appellatif *beautiful*, marquant la reconnaissance d'une attitude masculine ouverte vis-à-vis de la jeune femme qui est le destinataire d'Edward et à qui d'ailleurs ce dernier demande avec insistance une photo.

La fonction phatique de l'expression familière qui accompagne la formule d'adresse est renforcée par l'usage d'expressions d'usage courant dans les lettres échangées entre personnes proches (famille, amis, connaissances), toutes faites, voire figées : *I am doing ok, I am doing fine* et ceci malgré le contexte inadéquat à leur contenu propositionnel (le couloir de la mort, la culpabilité, le regret d'en être arrivé là, les tentatives désespérées de faire changer la sentence).

Nous avons identifié cinq groupes de formules d'ouverture de la communication dont la fonction phatique s'accompagne de l'expression d'actes de langage visant une sorte de connivence sur la normalité de l'échange épistolaire : le reproche si la réponse n'est pas rapide, l'excuse si le retard concerne la lettre d'Edward :

(a) Formules toutes faites, affirmant, au-delà de leur contenu propositionnel figé la normalité de l'échange : *I am doing somewhat ok. I could be better* (letter 1); *I am doing fine and I hope the same for you and your Family* (letters 5 et 7), *I am doing fine today and I hope the same for you and your family* (letter 11).

(b) Formules mixtes : toutes faites, mais accompagnées de l'expression du reproche adressé au destinataire (pour son silence) et de la joie des « retrouvailles » à travers la lettre : *I am doing much better, now that I heard from you away by letter, I hope you and your Family is doing well* (letter 6) ; *It was so ever good to hear from you. I have so much to write about. But first so you can see I am not dead. And I am fine, and hope the same for you and your Family* (letter 10).

(c) Formules marquées affectivement (reproche et joie): *I got your letter yesterday. I was glad to hear back from you [...]* (letter 2); *I just got your letter and I am first to write back* (letter 4).

(d) Formules d'excuses pour son propre silence avec rappel de la situation (la lutte pour changer la sentence, lutte dans laquelle Edward tente d'entraîner son interlocutrice): *So sorry for my delay in writing* (letter 8) ; *Sorry, I fell behind in my writing, because of my case [...]* (letter 9).

(e) Expression avec un présupposé de relation d'amitié, voire d'intimité bien acquise: *Yes, I went to bed at 3:30 AM writing to you* (letter 3).

Les formules de clôture de la communication

Les formules de clôture marquent, comme celles d'ouverture, une relation et une interaction verbale épistolaires amicales et normales, ou plutôt « normalisées » par le discours d'Edward. Nous aimerions souligner le fait que dans les lettres des autres incarcérés réunies par Furio, les formules sont explicitement plus formelles et plus distantes, correspondant davantage à la situation particulière de l'échange. Cela nous semble confirmer le lien qui existe entre le type de dynamique discursive de restauration identitaire, par l'expression de l'empathie et plus généralement de la sensibilité et des affects, et la restauration d'un espace épistolaire dans la zone de l'amitié et des affects partagés.

Nous avons classé les expressions utilisées en cinq groupes :

(a) La formule amicale et familière *take care* (lettres 3, 4 et 7) ;

(b) La formule amicale et familière *take care* accompagnée d'un acte de langage de demande/prière : *write back, Can I please call you...* (lettre 1, qui propose déjà une relation amicale, lettre 5) ;

(c) La formule amicale et familière *take care*, « enrichie » par une autre expression hédonique affective positive *and Smile* (lettres 9 et 10);

(d) Le remplacement de la formule de clôture par un méta-texte à valeur méta-illocutionnaire¹⁸ (questionnement sur l'acceptation des aveux par leur destinataire accompagné d'un acte expressif sur la souffrance provoquée par ces aveux et de la promesse de continuer à répondre à la sollicitation des aveux –lettre 6, affirmation d'avoir fait au mieux en avouant et promesse de continuer à le faire –lettre 8) ; cette clôture non conventionnelle et non habituelle concerne justement les lettres dans lesquelles Edward retrace l'histoire qui l'a conduit dans le couloir de la mort.

(e) Enfin, l'expression de l'empathie pour l'éventuel sentiment de solitude de l'interlocutrice et du désir de la « chérir », comme une promesse d'amitié et d'affection, voire de tendresse, clôt la dernière lettre (lettre 11), comme pour marquer définitivement la relation interpersonnelle normale, évoluant de la compréhension à l'amitié et de l'amitié à la tendresse et à la réciprocité dans ce que les partenaires peuvent attendre l'un de l'autre, dans un espace épistolaire régénéré.

Une seule lettre (la lettre 2) se termine sans conclusion, commentaire ou formule de clôture.

18. Pour la définition du « méta-illocutionnaire », voir l'article de Galatanu, Cozma, Fravallo, « Les valeurs sémantico-pragmatiques de “je t'explique”, “je m'explique” et les représentations sémantiques des verbes “expliquer” et “a explica” » (2014 : 277-294). Voir également, pour la définition de la notion de métadiscours (Garic, 2009).

La signature

La signature d'Edward confirme la reconstruction discursive et la « normalisation » de l'espace épistolaire. Elle évolue de l'expression conventionnelle *Your truly Edward Spreitzer*, par ailleurs adéquate au contrat d'une communication basée sur la totale sincérité, proposé dès la première lettre, jusqu'à la formule amicale, *Your Friend always Edward Spreitzer*, expression à fonction phatique, mais également à valeur illocutionnaire de promesse, d'engagement vis-à-vis d'une amie (lettres 9, 10, 11). Une étape intermédiaire entre l'expression conventionnelle de la première lettre et l'expression phatique et d'engagement dans l'amitié, est marquée par deux expressions amicales à fonction phatique : *Your Friend Edward Spreitzer* (lettres 2, 4, 5, 6, 8) et *Friends always* (lettre 7). Cette dernière signature est fort intéressante, puisque, d'une part, elle ne comporte plus le nom d'Edward, et d'autre part elle inclut le destinataire, Jenny Furio, en tant qu'amie consentante de cette relation, établissant une complicité dans l'univers discursif de l'échange épistolaire.

Conclusion

L'analyse de la construction discursive des images de soi et de la dynamique identitaire d'Edward a été menée à trois niveaux :

- au niveau de la reconstruction discursive des actes qui l'ont conduit dans le couloir de la mort : l'association discursive des mots pour dire ces actes avec des valeurs affectives et hédoniques négatives, marquant la souffrance et le remords, l'empathie pour les victimes et leurs familles, morales et éthiques positives marquant le rejet de tels actes et pragmatiques négatives, voire même aléthique (impossibilité), marquant le refus d'admettre la performance de ces actes de manière consciente ;
- au niveau de la régénération de l'image de l'acteur de ces actes : par des mécanismes d'association de cette image à des sentiments et des vécus correspondant à des préconstruits culturels de la normalité, par des mécanismes de discrimination par rapport à son groupe d'appartenance (les criminels incarcérés, et plus largement ceux qui font du mal aux femmes et aux enfants), par un mécanisme d'individuation grâce à l'affirmation d'une sensibilité hors commun qui confère une place privilégiée parmi des « gens normaux » ;
- à travers la régénération des significations des mots de la criminalité, peu mobilisés et dans un environnement sémantique qui atténue leurs valeurs axiologiques négatives.

Nous pensons avoir montré ainsi que ces lettres hors-normes du point de vue de leur cadre pragmatique, représentent essentiellement des médiateurs, voire même les déclencheurs d'une reconstruction identitaire, notamment de mise en œuvre d'une dynamique identitaire de restauration et d'une dynamique identitaire d'individuation. Cette reconstruction identitaire qui passe par une reconstruction discursive des représentations de soi et du monde (actes et environnement) autour d'une normalité revendiquée et régénérée valide notre première hypothèse.

Nous avons pu voir aussi que cette normalisation de l'univers discursif s'accompagne d'un processus de normalisation du discours épistolaire hors-normes, tout au moins dans le cas étudié, ce qui valide, pour ce cas, notre seconde hypothèse de départ. Les trois éléments qui construisent le cadre énonciatif épistolaire –la présentation de soi, les formules d'adresse et les expressions d'ouverture et de clôture de la communication et la signature– font apparaître un espace épistolaire « normalisé » et une relation interpersonnelle

amicale, de confiance et de réciprocité dans l'échange, voire même affective, construite dans et par le discours d'Edward.

Les résultats de cette recherche nous conduisent à formuler une nouvelle hypothèse locale (pour le cas étudié) et une hypothèse générale, portant sur les liens qui existent entre la reconstruction identitaire et la reconstruction et normalisation de l'espace épistolaire.

L'hypothèse locale concerne le lien entre la dynamique identitaire mise en œuvre par Edward, de restauration de l'image de soi dans le registre affectif, de la sensibilité et de l'empathie et la normalisation de l'espace épistolaire dans le même registre, de l'affectif, de la confiance et de la complicité amicale, voire affective.

L'hypothèse générale portant sur le discours hors-normes des incarcérés, mis à l'écart de la société, concerne le lien entre le type de dynamique identitaire et l'espace épistolaire que ce discours construit. Ainsi, l'identité régénérée par le discours de Harvy que nous avons étudiée ailleurs¹⁹, s'appuyant sur une normalité instaurée dans la vie quotidienne en prison, saine et morale, s'opposant à la critique de la vie immorale des gens de l'extérieur, dits « normaux », s'accompagne d'une construction de l'espace épistolaire basé sur une relation plus froide, de prise de distance, voire même de méfiance.

Deux pistes de recherche nous semblent s'ouvrir au terme de ce travail : une recherche comparative à la fois de l'ensemble des discours hors-normes réunis dans le recueil qui nous a fourni le corpus, au niveau de la normalisation des identités et du discours ; une recherche comparative de ce type de discours hors-normes, épistolaire et de données recueillies par des entretiens directs avec les incarcérés, dans des contextes culturels diversifiés (par exemple, en France et au Québec).

19. Voir Galatanu, 2010b.

Bibliographie

- Anderson Benedict (1996), *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte.
- Averill James (1982), *Anger and aggression: An essay on emotion*, New York, Springer-Verlag.
- Averill James et Pano Rodis (1998), « Le rôle du langage dans les transformations émotionnelles », J.-M. Barbier et O. Galatanu (dir.), *Action, affects et transformation de soi*, Paris, PUF, 19-43.
- Barbier Jean Marie et Galatanu Olga (1998) « De quelques liens entre action, affects et transformation de soi », J.M. Barbier et O. Galatanu (dir.) *Action, affects et transformation de soi*, Paris, PUF, 45-70.
- Bellachhab Abdelhadi (2012), *Genèse d'une sémantique conceptuelle au service de l'interaction verbale : des représentations aux réalisations et des réalisations aux représentations*, Mémoire de HDR, Université de Nantes.
- Bellachhab Abdelhadi (2014), « Les déploiements discursifs, partie émergée de la conceptualisation », A.-M. Cozma, A. Bellachhab et M. Pescheux (dir.) *Du sens à la signification : de la signification au sens. Mélanges offerts à Olga Galatanu*, Berne, Peter Lang, 367-387.
- Beneveniste Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu Pierre (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Brown Penelope, Stephen Levinson (1987), *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Charaudeau Patrick (1991), « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroirs fondateur de l'activité langagière », P. Charaudeau (dir.) *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan.
- Charaudeau Patrick (1993), « Le contrat de communication dans la situation classe », J.-F. Halté, *Inter-Actions*, Université de Metz, 1993, consulté le 10 novembre 2015 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications. www.patrick-charaudeau.com/Le-contrat-de-communication-dans.html.
- Charaudeau Patrick (2014), « Étude de la politesse, entre communication et culture », A. M. Cozma, A. Bellachhab et M. Pescheux (dir.), *Du sens à la signification : de la signification au sens. Mélanges offerts à Olga Galatanu*, Berne, Peter Lang, 137-154.
- Collette Karine (2007), « La concurrence discursive : analyse des logiques de discours dans la communication épistolaire adressée par l'administration publique aux usagers », *Communication : information, médias, théories, pratiques*, vol. 25, n° 2, 107130.
- Collette Karine (2013), « Distances et conciliations sur le statut du discours : autour d'une analyse émergente des discours du Printemps érable », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 54, 71-94.
- Cozma Ana Maria (2009), *Approche argumentative de la modalité aléthique dans la perspective de la Sémantique des Possibles Argumentatifs. Application au discours institutionnel de la bioéthique*, Thèse de doctorat, Université de Nantes.
- Culpeper Jonathan (2011), *Impoliteness. Using language to cause offence*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Damasio Antonio R. (1994), *Descartes' Error. Emotion, Reason, and the Human Brain*, New York, A. Grosset/Putnam Books.

- Deshaies Denise et Diane Vincent (dir.) (2004), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Dorais Louis-Jacques (2004), « La construction de l'identité », D. Deshaies et D. Vincent (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 111.
- Dubar Claude ([1991] 1995), *La Socialisation. Construction des identités sociales professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- Dubar Claude (1996), « Usages sociaux et sociologiques de la notion d'identité », *Formation et dynamiques identitaires. Education Permanente*, n° 128, 37-44.
- Ducrot Oswald (1984), *Le Dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit.
- Ducrot Oswald (1995), Topoï et formes topiques », J.-C. Anscombre (dir.), *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, 85-100.
- Galatanu Olga (1996), « Analyse du discours et approche des identités », *Formation et dynamiques identitaires. Education Permanente*, n° 128, 45-62.
- Galatanu Olga (2000), « Langue, discours et systèmes de valeurs », E. Suomela-Salmi (dir.), *Curiosités linguistiques*, Université de Turku, 80-102.
- Galatanu Olga (2006), « Sémantique des possibles argumentatifs et dénomination », M. Riegel, C Schneider, P; Swiggers, I. Tamba (dir.), *Au carrefour du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber*, Leuven, Peeters Publishers, 499-510.
- Galatanu Olga (2009a), « Semantic and discursive construction of identities. “Europe of knowledge” in the academic discourse », E. Suomela-Salmi et Fred Dervin (dir.), *Cross-linguistic and Cross-Cultural Perspectives on Academic Discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2009, 275-293.
- Galatanu Olga (2009b), « L'Analyse du Discours dans la perspective de la Sémantique des Possibles Argumentatifs : les mécanismes sémantico-discursifs de construction du sens et de reconstruction de la signification lexicale », N. Garric, J Longhi (dir.), *L'Analyse linguistique des corpus discursifs : des théories aux pratiques et des pratiques aux théories*, Les Cahiers LLL, n° 3, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 49-69.
- Galatanu Olga (2010a), « La construction discursive de la francophonie: sens, valeurs et images identitaires », L. Hébert, L. Guillemette (dir.), *Performances et objets culturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 207-223.
- Galatanu Olga (2010b), « Pour une approche sémantico-discursive du concept d'identité : faute, crime et dynamique discursive », M. Palander-Collin, H. Lenk, M. Nevala, P. Sihvonen et M. Vesalainen (eds), *Constructing Identity in interpersonal communication*, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, LXXXI, 125-138.
- Galatanu Olga (2013), « Introduction à l'étude du concept et de la signification lexicale de francophonie. Construction discursive d'un concept, activation d'un lien dénominatif, ou désignation d'un “objet social” ? », O. Galatanu, A. M. Cozma, V. Marie (dir.), *Sens et signification dans les espaces francophones. La construction discursive du concept de francophonie*, Berne, Peter Lang, 15-40.

- Galatanu Olga, Cozma Ana-Maria et Fravallo Loïc (2014), « Les valeurs sémantico-pragmatiques de “je t’explique”, “je m’explique” et les représentations sémantiques des verbes “expliquer” et “a explica” », A. Gautier, L. Pino-Serrano, C. Valcarcel Riveiro, D. Van Raemdonck (dir.), *Complémentations*, Berne, Peter Lang, 277-293.
- Garric Nathalie (1999), « La médiation, entre connaissance de la discursivité et pratique discursive », N. Garric et J. Longhi (dir.), *L’analyse linguistique des corpus discursifs : des théories aux pratiques et des pratiques aux théories*, Les Cahiers LLL, n° 3, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 93-114.
- Kleiber Georges (1984), « Dénominations et relations dénominatives », *Langages*, n° 76, 7794.
- Kleiber Georges (2001), « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, n° 36, 2141.
- Kleiber Georges (2003), « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, vol. XXV, n° 1, 97-107.
- Langacker Donald (2008), *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- Letourneau Jocelyn (dir.) (1994), *La Question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, PUL (coll. « Culture française d’Amérique »), VII-XVI.
- Lutz Catherine (1982), « The domain of emotion words on Ifaluk », *American Ethnologist*, 9, 113-128.
- Longhi Julien (2011), *Visées discursives et dynamiques du sens commun*, Paris, L’Harmattan.
- Palander-Collin Minna, Hartmut Lenk, Nevala Minna, Päivi Sihvonene et Vesalainen Marjo (eds) (2010), *Constructing Identity in Interpersonal Communication/Construction identitaire dans la communication/Interpersonnelle/identitätskonstruktion in der interpersonalen Kommunikation*, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, LXXXI.
- Pascual Amparo (1997), « Le sujet comme processus inachevé », G. Bajoit et E. Belin (dir.), *Contributions à une sociologie du sujet*, Paris, L’Harmattan, 95-112.
- Paveau Marie-Anne (2010), « Propositions critiques en philosophie du discours », *Semen*, n° 29, 127-146.
- Prieto Guzman Juan Pablo (2015), *Analyse sémantique et discursive de représentations sur l’identité dans la réception du discours pédagogique. L’incidence interdiscursive*, thèse de doctorat, Université de Nantes.
- Ricœur Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Riley Philip (2007), *Language, Culture and Identity. An Ethnolinguistic Perspective*, Londres, Continuum.
- Sarfati Georges-Elia (2008), « Pragmatique, linguistique et normativité : remarques sur les modalités discursives du sens commun », *Langages*, n° 170, 92-108.
- Siblot Paul (1997), « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, n° 127, 3855.
- Siblot Paul (2001), « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signification nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique*, n° 36, 189-214.
- Tracy Karen (2002), *Everyday Talk. Building and Reflecting Identities*, New York, Londres, The Guilford Press.
- Veniard Marie (2013), *La Nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

Vincent Diane (2000), « L'argumentation et la construction de l'identité et de l'image des locuteurs. Une étude de cas : comment peut-on dire que l'on est heureux », G. Martel (dir.), *Autour de l'argumentation : rationaliser l'expérience quotidienne*, Québec, Nota Bene, 127154.

Corpus de textes étudiés

Furio Jennifer (1998), *The Serial Killers Letters. A Penetrating Look Inside the Minds of Murders*, Philadelphia, The Charles Press, Publishers.

TITRE: QUAND DÉCLARER, C'EST FAIRE UNE IDENTITÉ. VERS UNE ONTOLOGIE DE L'IDENTITÉ DISCURSIVE À TRAVERS DES LETTRES DE TUEURS EN SÉRIE

AUTEUR(S): ABDELHADI BELLACHHAB, MAÎTRE DE CONFÉRENCES HDR, CODiRe, EA 4643, UNIVERSITÉ DE NANTES

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 115 - 126

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15576](http://hdl.handle.net/11143/15576)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15576](https://doi.org/10.17118/11143/15576)

Quand déclarer, c'est faire une identité. Vers une ontologie de l'identité discursive à travers des lettres de tueurs en série

Abdelhadi Bellachhab, Maître de conférences HDR
CoDiRe, EA 4643, Université de Nantes

Résumé : Cette étude porte sur les lettres envoyées par Robin Gecht, tueur en série condamné à mort, à Jennifer Furio. Dans le prolongement de la contribution d'Olga Galatanu au présent ouvrage, elle se situe dans le cadre théorique de la Sémantique des Possibles Argumentatifs et analyse les mécanismes sémantico-discursifs d'une dynamique de restauration identitaire. Pour régénérer son image, Robin Gecht joue sur les valeurs épistémiques, morales, déontiques et axiologiques. Ses lettres constituent des actes de langage de type déclaratif, qui revendiquent le statut de « personne normale » par opposition au statut de personne « anormale » ou « hors-normes » que les déclarations judiciaires et médiatiques lui ont attribué.

Mots-clés : Sémantique des Possibles Argumentatifs, cinétisme sémantique, reconstruction discursive de soi, dynamique de restauration identitaire, espace épistolaire.

Abstract: This study focuses on letters sent by Robin Gecht, serial killer sentenced to death, to Jennifer Furio. As an extension of Olga Galatanu's contribution further in this book, she is situated in the theoretical frame of the Semantics of Argumentative Possibilities and analyzes the semantico-discursive mechanisms of a dynamic of identity restoration. To regenerate his image, Robin Gecht plays on epistemic, moral, deontic and axiological values. His letters are declarative speech acts, claiming the status of « normal person » opposed to « abnormal » or « non-standard » status that legal and media declaratory acts have attributed him.

Key words: Semantics of Argumentative Potentials, semantic kinesic, discursive reconstruction of oneself, identity restoration dynamics, epistolary space.

Qu'ils soient marginaux, atypiques ou non-conventionnels, les discours hors-normes se démarquent par une forme d'affranchissement d'une sorte d'institutionnalisation, normative par définition, et bouleversent de fait les normes discursives qui sous-tendent les discours normés et normatifs. Cette anormativité discursive se veut, selon nous, une recreation d'une réalité sociale où la reconnaissance institutionnalisée n'est pas envisagée et où la réalité hors-normes, reconstruite, se revendique norme. Comment peut-on donc saisir l'anormativité de discours hors-normes tels que les lettres de tueurs en série, ces derniers se trouvant dans une logique de reconstruction et de « restauration identitaire » (Barbier & Galatanu, 1998 : 62) pour soi et pour autrui ? C'est la réponse à cette question qui constituera l'objectif premier de notre article, lequel s'inscrit dans la suite de l'article de Galatanu (ici même).

Nous cherchons à saisir la normativité revendiquée au travers d'une anormativité discursive apparente, voire attestée, où une identité criminelle se reconstruit à partir d'une antinomie visible, à savoir celle de réduire l'écart entre une identité criminelle et une autre « saine » (normale) et, en même temps, s'écarter de l'anormativité des autres criminels.

Les lettres de tueurs en série, du moins par leur singularité ontologique, pourraient avoir une existence « pseudo-objective », dans la mesure où elles semblent échapper à une catégorisation subjective ; elles sont en fait, comme toute réalité discursive et sociale, dépendantes de l'observateur, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucune existence en dehors de toute reconnaissance institutionnelle au sens d'une reconnaissance par l'autre. Bref, ces lettres de tueurs en série, avec ce qu'elles proposent comme reconstruction identitaire, ont une ontologie subjective, qui a besoin d'une institution, de l'autre, représenté par Jennifer Furio (la correspondante de ces tueurs en série) et, à travers elle, ces lecteurs, pour définir leur existence.

Afin d'examiner l'identité discursive des tueurs en série, condamnés aux États Unis, nous proposons d'étudier les onze lettres de Robin Gecht (Furio, 1998 : 147-174), un tueur en série condamné à 120 ans de prison, et membre du groupe du « Chicago rippers » (Éventreurs de Chicago), composé de trois autres membres dont Edward Spreitzer, faisant l'objet d'étude de Galatanu (ici même). Les lettres de Robin Gecht ont été envoyées, entre juin 1997 et avril 1998, à Jennifer Furio, une correspondante qui dit, dans sa lettre envoyée à environ une cinquantaine d'incarcérés, vouloir comprendre ce qui s'est passé du point de vue de ces condamnés et comment ils se retrouvent en prison (Furio, 1998 : VII-VIII).

Après une inscription épistémologique, qui rejoint le double ancrage théorique et conceptuel adopté par Galatanu (ici même), mobilisant la Sémantique des Possibles Argumentatifs au service des identités et leurs dynamiques, nous tentons de reconstruire, à travers une analyse linguistique du discours, l'univers sémantico-discursif de Robin Gecht, d'abord du point de vue de l'acte criminel au travers d'opérations énonciatives diverses, notamment de dénomination, et ensuite du point de vue de l'acteur et de son image.

Vers une ontologie de la réalité discursive

En complémentarité avec le cadrage théorique développé dans l'article de Galatanu (ici même), nous situons notre contribution dans la perspective d'une ontologie sociale, en l'occurrence celle développée par Searle depuis 1995, où « la réalité institutionnelle dans son ensemble est créée par un certain type d'acte de langage, de représentation linguistique, qui permet aussi de pérenniser son existence » (Searle, dans Monnet, Navarro, 2009). Nous présumons que cette conception pourrait s'étendre à la création de la réalité discursive, où le discours est une création ou une recreation de la réalité sociale.

Dans cette ontologie sociale, nous dit Searle (2010), c'est grâce aux Déclarations – comme acte de langage – que nous faisons exister quelque chose en représentant seulement le fait qu'il existe. Ces Déclarations créent des « fonctions-statuts ». Ainsi la revendication d'identité génère une fonction-statut : la fonction-statut d'identité est à un individu ce que le statut d'argent est à un billet de 10 euros, par exemple. La fonction-statut d'identité équivaut à la fonction-statut d'argent. Elles imposent toutes les deux une ontologie subjective. De ce fait :

« la réalité institutionnelle est maintenue dans le temps grâce à des représentations qui ont la même forme logique que les Déclarations de fonction-statut, même si ni leur création, ni leur pérennisation ne nécessitent la forme syntactique explicite d'un acte de parole déclaratif. C'est simplement en représentant leur existence que l'on fait exister des fonctions-statuts. C'est ainsi que fonctionnent la création et le maintien de l'ensemble de la réalité institutionnelle et, partant, de la civilisation humaine » (Searle, dans Monnet, Navarro, 2009).

Revendiquer donc une identité, en se distinguant des trois autres membres de la bande de « Chicago Ripers », à travers des correspondances, c'est « déclarer » une identité, et, comme on va le voir, une identité « normale ». Robin Gecht cherche en effet à se régénérer, à s'attribuer une valeur, une « fonction-statut » autre que celle de criminel, ou de tueur en série. Inculpé de tentative d'homicide et condamné à la réclusion criminelle, il déclare à travers ses lettres adressées à Jennifer Furio qu'il a une identité autre que celle qu'on – le système médiatique et judiciaire en l'occurrence – lui a attribuée, laquelle est une identité hors-normes, anormale. Et comme toute identité qui a besoin de s'exprimer à travers le langage, quoi de mieux que de le faire à travers des déclarations sous forme de lettres, lui permettant de se faire reconnaître une identité, par l'observateur, par l'institution représentée par la correspondante, Jennifer Furio, symbolisant le monde extérieur. Robin Gecht cherche par le biais de son discours à se reconstruire ou à restaurer une image normale en lui donnant une existence, quoique subjective parce qu'elle est dépendante de l'observateur, Jennifer Furio, mais qui lui octroie une réalité, une reconnaissance, donc une ontologie. Galatanu affirme, à cet égard, que :

« les enjeux de l'échange sont pour les sujets incarcérés directement et fondamentalement identitaires. S'ils acceptent de participer [...], c'est pour pouvoir justement communiquer des images d'eux-mêmes, *a priori* différentes des images qu'ils pensent ou qu'ils savent que les autres ont et proposent d'eux : “des sujets coupables, jugés et condamnés à des peines très lourdes ” » (2010 : 127) .

De ce fait, la construction identitaire dans le discours hors-normes de ce tueur en série se ferait à partir d'une restauration qui cherche à renouveler l'identité hors-normes dessinée à travers les médias, reconnue socialement et institutionnellement à partir du moment où il est condamné.

En lien avec cette ontologie sociale, la perspective sémantico-discursive proposée par la Sémantique des possibles argumentatifs quant à sa définition de l'identité « comme une construction mentale et discursive de soi et d'autrui, dans des contextes situationnels et cognitifs ayant pour enjeux les relations et les interactions des sujets parlants » (Galatanu, 2010 : 125), nous permettra de reconstruire, à travers les déploiements argumentatifs de Robin Gecht, l'identité régénérée, normale, qu'il véhicule dans et par son discours. Pour ce faire, nous partons dans notre analyse de certaines hypothèses avancées dans la perspective de la Sémantique des possibles argumentatifs (Galatanu, 1999 ; 2000 ; 2007a & b) concernant la construction des identités dans le discours. À travers ces hypothèses, Galatanu (2010 : 125) conçoit l'identité comme « une

construction à travers le sens produit dans et par le discours, d'images de soi pour soi et/ou pour autrui, d'autrui pour soi et/ou pour autrui ». Les deux hypothèses sous-jacentes à notre recherche, sont formulées ainsi par Galatanu :

« la restauration identitaire, caractérisée par la mobilisation de valeurs axiologiques positives, sera marquée par la mobilisation consciente, voire volontaire ou même stratégique ou, inversement, involontaire, de dénominations des actes sanctionnés moins négatives [...], et de dénominations à valeur plutôt aléthique ou déontique pour parler de la causalité de cet acte.

Lorsque des mots à valeurs négatives fortes sont mobilisés, leurs déploiements argumentatifs s'accompagnent d'une flexion de polarité discursive ou d'une flexion de polarité discursive et sémantique » (Galatanu, 2009 : 129).

Pour suivre la reconstruction de cette identité discursive régénérée à travers le discours de Robin Gecht, nous avons étudié les onze lettres envoyées par Robin Gecht à sa correspondante Jennifer Furio. Nous nous limitons dans notre analyse à deux éléments qui nous paraissent majeurs dans cette dynamique discursive identitaire, à savoir l'acte et l'acteur criminels. Ceux-ci nous permettront de reconstruire l'univers sémantico-discursif de Robin Gecht.

Nous identifierons dans un premier temps les opérations énonciatives de dénomination, de désignation, de qualification, voire de discrimination relatives à l'acte criminel, ces opérations étant, pour nous, des Déclarations instituant une identité posée ou supposée par Robin Gecht face à une autre imposée par le monde médiatique et judiciaire et acceptée par les autres.

Dans un second temps, et par rapport à l'acte criminel et sa désignation par Robin Gecht, nous analyserons la dynamique discursive de « restauration identitaire » de l'acteur Robin Gecht, une dynamique qui se profile tout en véhiculant un ensemble de valeurs s'orientant toutes vers une régénération identitaire.

L'univers sémantico-discursif de Robin à travers son acte

Contrairement aux trois autres membres de la bande de « Chicago Rippers », Robin Gecht, le présumé chef de la bande, nie tout et clame son innocence ; il affirme : « *First mistake...is considering me a serial killer...I am not considered one... I have never killed or took part in any such acts nor ever charged in any murders of anyone* » (cité par Furio, 1998). Donc placé face à une identité qu'on lui impose, voire un ethos préalable ou prédiscursif, Robin s'en empare pour chercher à s'en affranchir, à réinventer son ethos qui, rappelle Amossy (2012 : 110), est lié à « la construction d'une identité qui permet en même temps de créer un rapport nouveau à soi et à l'autre ». Cette construction identitaire transparaît à travers les différentes qualifications pour désigner l'acte criminel, fournies dans le discours par Robin Gecht.

Désignation de l'acte	Fréquence %	Exemples
Désignations à valeur épistémique (exclu, incertain)	73,33 %	<ul style="list-style-type: none"> Fantasy, fiction, lies, sick rumors, nonsense Bullshit, all kinds of shit, trash, sensationalistic bullshit
Désignations à valeur morale négative	10 %	<i>Ill things, framing</i> (au sens de « monter un coup contre quelqu'un »)
Désignations à valeur morale négative et déontique juridique	10 %	<i>Murder, crime(s), rape charge</i>
Désignations à valeur axiologique affective	6,66 %	<i>Horror</i>

Tableau 1. Désignations de l'acte criminel par Robin Gecht

Comme le résume le tableau 1, ce sont des désignations essentiellement chargées de valeurs épistémiques qui relèvent de l'exclu eu égard à l'identité que revendique Robin. Pour lui, tout s'inscrit dans une logique fictionnelle, imaginaire qu'a voulu lui « coller sur le dos », selon lui, le système judiciaire et médiatique. L'opposition qu'il établit, nous le verrons, tout le long de ces lettres entre les absurdités (*Bullshit*) et les faits (*Facts*) accentue la distinction entre la nouvelle image qu'il cherche à faire reconnaître par l'institution extérieure, par autrui à travers sa correspondante, et l'image d'un criminel imposée de fait par le Système. La discrimination entre ces deux images se voit aussi renforcée par les désignations à valeur morale négative que les autres veulent lui attribuer. Il disait dans sa deuxième lettre, en parlant des médias, que : « *Better and more ill-things said about Mr. Gecht, the better it sells* ». D'après lui, l'acte criminel, sans qu'il le nomme, est un coup monté par la police contre lui, lui-même se présentant comme « *a good person at heart* ». Même lorsqu'il parle de *crime* (*The State's Attorney who tell them about this crime*), il ne s'approprie pas le mot ; c'est en l'attribuant au Système juridique qu'il l'évoque pour maintenir davantage cette dynamique de discrimination entre les deux images : celle du criminel voulue par les autres et celle d'un individu normal comme les autres. Dans « *How can this Rape charge [for which I got] 60 yrs stand without supporting evidence ?* », une autre désignation de ses crimes, à savoir *Rape charge*, apparaît également dans un contexte de remise en cause de son inculpation par le système judiciaire, qui lui refuse en même temps une analyse ADN. Dans *I have never killed or took part in any such acts nor ever charged in any murders of anyone*, la désignation par meurtre est également récusée.

Enfin, cette dynamique d'opposition identitaire, voire de discrimination, à travers la désignation de l'acte criminel se voit confirmée dans la dixième lettre de Robin Gecht lorsqu'il qualifie les actes des trois autres membres de la bande de « Chicago Rippers » d'« horreur » : « *there had to be signs that I didn't or may be refused to see in order to stop their horror* » ; « *But to involve me in their horror was way beyond any belief till it happened* ».

Pour résumer cette première partie sur la dynamique de restauration identitaire de Robin Gecht au travers de la désignation de l'acte criminel, nous dirions que celle-ci s'est établie sur quatre plans :

- épistémique, où Robin oppose sa vérité aux absurdités des autres ;
- moral, où il cherche à montrer qu'il est en dehors de toute immoralité, contrairement aux autres qui médisent son image et complotent contre lui ;
- moral et déontique, auquel il fait appel pour confirmer l'opposition entre lui-même et le système judiciaire ;

- axiologique affectif, à travers lequel il redore et renouvelle son image ; cela est confirmé, entre autres, par sa déclaration : « *I too love life and family, I can hurt, feel remorse, and cry as you do. [...] I never learned to hate, to want to take another human life without cause* ». À travers cette déclaration, Robin Gecht se crée une existence nouvelle, autre que celle véhiculée par les autres représentés par les médias, mais qui se veut tout de même identique à « certains autres », identifiés en l'image de sa correspondante, Jennifer Furio.

Qu'en est-il de cette reconstruction identitaire relative à l'image de l'acteur plutôt que de son acte ?

L'univers sémantico-discursif de Robin à travers son image d'acteur

Robin Gecht, à travers ses lettres, établit une opposition assez nette entre lui – la victime – et certains autres, comme les trois membres de la bande de « Chicago Rippers » ou le système judiciaire et médiatique. Cette opposition sert une dynamique identitaire de restauration, renforcée par une sous-dynamique de désaveu et de contestation. Cette dynamique de désaveu se voit portée par un ensemble de valeurs véhiculé par le discours d'échange épistolaire, lui aussi hors-normes.

Parmi ces valeurs, les valeurs éthiques et morales, en l'occurrence celles liées à la croyance religieuse, sont très présentes. Le tableau 2 résume, à partir de la signification des mots ou du sens générés dans le discours, cette opposition entre les déclarations à valeurs religieuses d'affirmation/restauration et celles sous-tendues par des valeurs éthiques et morales de désaveu.

Déclarations à valeurs éthiques/morales d'affirmation	Déclarations à valeurs éthiques/morales de désaveu
<p><u>Faith</u> and <u>God</u> keeps me fighting</p> <p>It was <u>a warning from above</u> saying</p> <p>I have learned <u>to forgive</u></p> <p>Fair <u>justice</u>; <u>pray for justice</u></p> <p>Please forgive me for not having <u>faith</u> or <u>trust</u> in most these days</p> <p>By having <u>faith</u> and <u>trust</u></p> <p>As <u>God intended</u> for us</p> <p><u>Justice</u></p> <p>I too <u>love life and family</u>, I can hurt, and <u>feel remorse</u></p> <p>I <u>never learned to hate</u></p> <p><u>Thank God</u></p> <p>I do know <u>meaning of sacrifice</u> well</p> <p>May be <u>God will forgive</u> them</p> <p><u>God</u> sends me back to <u>HELL</u></p> <p><u>JUSTICE</u> FOR YOU AT ITS BEST</p> <p><u>My question often to God</u></p> <p>Much more in <u>showing love and concern for others</u></p> <p>I'll then get <u>fair justice as deserved</u></p> <p>God teaches us to love and be kind</p>	<p>Everyone will have their day in <u>Court</u></p> <p>It would be a <u>great injustice</u> to consider me if you wrote and considered me as such</p> <p>With it [money] you get <u>fair justice</u></p> <p>Cases that are <u>unfair</u> and <u>injust</u></p> <p><u>No justice</u></p> <p>I don't only face <u>the injustices</u></p> <p>I <u>could never live with killing or knowing I was responsible for taking one's life</u></p> <p><u>I would never dream of hurting another human being</u></p>

Tableau 2. Les valeurs éthiques et morales véhiculées par les déclarations de Robin Gecht

Ce tableau, de par les valeurs qu'il fait apparaître, permet d'identifier cette double dynamique identitaire oscillant entre contestation d'une image immorale qu'on a voulu, selon lui, associer à sa personne sans justice avérée, et affirmation d'une moralité qui pour le moins s'avèrerait identique à celle de toute autre personne morale. Cette dialectique identitaire qui transparaît à travers les lettres de Robin Gecht est symp-

tomatique d'une volonté d'affirmer une image de soi pour soi, mais surtout pour autrui, et de l'autre aussi pour se distinguer soi-même.

De ce discours hors-normes émerge également un champ sémantique portant des valeurs épistémiques venant appuyer les valeurs éthiques et morales présentes, encore une fois dans une double dynamique, à la fois pour désavouer les mensonges des autres et affirmer la vérité de soi. Robin Gecht se présente à travers son discours comme un homme de vérité. Le tableau 3 illustre cette image d'homme détenteur de la vérité, soucieux qu'elle soit dite.

Déclarations à valeurs épistémiques pour soi	Déclarations à valeurs épistémiques pour l'autre
<i>As <u>truthful</u> as possible</i> <i>NO, <u>NOT AN OPINION</u>, <u>A FACT</u></i> <i>I can <u>divide facts from fiction</u></i> <i>It mattered to you had <u>the truth</u></i> <i>I'll <u>not stop with the truth</u></i> <i><u>Digging for truth</u></i> <i>Is <u>important here as to truth</u></i> <i><u>Truth or fact</u></i> <i><u>To give you truth</u></i> <i>That is <u>truth and fact</u></i> <i>Help me with <u>the truth</u></i>	<i><u>Lies will get us nowhere</u></i> <i><u>Hiding the truth</u></i> <i>Just wish he'd <u>tell the truth</u> as to myself</i> <i><u>Far from facts or any truth</u></i> <i>If <u>truth is used not fiction</u></i>

Tableau 3. Les valeurs épistémiques véhiculées par les déclarations de Robin Gecht

Ces différentes déclarations constituent pour leur auteur une sorte de recreation identitaire à travers la reconnaissance d'une fonction-statut de l'identité honnête et véridique et, en même temps, occultent la fonction-statut qui lui a été initialement associée, celle du « tueur en série », du « monstre ». Robin Gecht avance une image de soi, homme de vérité, opposée à une image d'autrui, homme de mensonge.

D'autres valeurs, moins présentes que les deux premières, cette fois-ci de nature axiologique affective, viennent aussi participer à ce renouveau identitaire, non pas dans une logique d'opposition ou de discrimination, mais dans une optique d'identification à l'individu normal qui peut exprimer des émotions. Robin Gecht n'est pas seulement l'homme croyant et moral, l'homme de vérité, mais aussi l'homme qui a des sentiments, qui se soucie des autres, qui les aime, qui peut souffrir, pleurer ; bref qui est normal. Le tableau 4 présente quelques passages où Robin Gecht affirme être un homme de sentiments, un homme comme les autres.

Déclarations à valeurs axiologiques affectives
<p><i>You have no idea the pain and hurt I face and feel every single day</i></p> <p><i>That might give you an idea of what's in my heart as to feelings</i></p> <p><i>But I held off in fear</i></p> <p><i>An insight of the love, NOT HATE that's within</i></p> <p><i>I love people</i></p> <p><i>I had tears in my eyes</i></p> <p><i>Heart warming I must say</i></p> <p><i>Another true and honest feeling I hide from most here. They in prison call it weakness</i></p>

Tableau 4. Les valeurs axiologiques affectives véhiculées par les déclarations de Robin Gecht

Enfin, ce renouveau identitaire déclaré par Robin Gecht à travers ses lettres est revêtu d'une sous-dynamique de victimisation où il refuse d'accepter qu'on le désigne comme « tueur en série ». Il affirme à maintes reprises (cf. tableau 5) qu'il est une victime et non pas un monstre contrairement à ce qu'on a voulu faire croire. Cette sous-dynamique fait apparaître une volonté de Robin Gecht de se défaire de cette image hors-normes qui lui est associée comme tueur en série, afin de se reconstruire sa nouvelle image, pour lui et pour les autres.

Déploiements argumentatifs de victimisation
<p><i>I'm not considered one [serial killer]</i></p> <p><i>An injustice to consider me as such</i></p> <p><i>I too became a victim</i></p> <p><i>Stop using the term SERIAL KILLER towards me</i></p> <p><i>I hurt so much just hearing that word and all the lies I hear and read yet no one has taken time to know me, but first to judge me.</i></p> <p><i>I'm ill of the concept</i></p> <p><i>The monster they portray I am</i></p> <p><i>I feel I'm a victim here too</i></p> <p><i>Does that make me a monster ?</i></p>

Tableau 5. Les déploiements argumentatifs de victimisation de Robin Gecht

Et pour contrer ces qualifications, Robin Gecht choisit de les démentir en s'affirmant comme une personne normale. Si l'on considère les déploiements argumentatifs suivants disséminés dans son discours :

1. *I never killed anyone and I love woman*
2. *I love woman*
3. *I love and have a lot of respect for them*
4. *I was never involved there nor in Chicago*
5. *I was tested and cleared in du-Page Co*
6. *I'm a good person at heart*

Robin Gecht semble développer le schéma argumentatif suivant :

+ Amour pour la femme DONC – Tueur en série DONC Acquittement DONC Personne intègre

Il affirme par ailleurs que son obsession pour les seins n'est ni plus ni moins l'obsession de tout homme « normal » : « *I have no real obsession with breast in that form. Only a very sick person would even think that* » ; et estime que ce que l'on dit sur lui n'est qu'absurdités : « *As to shit you're reading about breast being removed or having sex with breast BULLSHIT* ».

Nous pouvons ainsi dire que les déploiements argumentatifs de Robin Gecht, sous forme de déclarations (au sens de Searle), liés à son acte et à sa personne, ont permis de créer une réalité par le simple fait de la représenter comme existante. C'est la réalité d'une identité autre que celle représentée, comme existante, par les autres, au moyen d'autres discours judiciaires ou médiatiques. Robin Gecht a cherché par le biais de ses lettres, par cet échange épistolaire, à se recréer une identité normale et à la faire reconnaître par l'autre, à lui octroyer une intentionnalité collective (Searle, 2010), par l'intermédiaire de Jennifer Furio, sa correspondante. Cette nouvelle identité est affirmée et réaffirmée par une dynamique de restauration, sous-tendue par une double sous-dynamique, à la fois de désaveu et d'affirmation, l'ensemble corroboré par une image de victimisation qui s'accroît par la remise en cause de son inculpation par le système judiciaire, qui lui refuse sa demande répétitive d'une analyse ADN.

Conclusion

Nous avons essayé à travers cette reconstruction de l'univers discursif d'un tueur en série, du point de vue de l'identité qu'il entend déclarer et des actes qu'il revendique, de faire apparaître les dynamiques identitaires qui sous-tendent sa volonté de régénérer son image, face à celle que l'on a construite de lui, judiciairement et médiatiquement. Robin Gecht développe, dans les lettres envoyées à Jennifer Furio, toute une panoplie de mécanismes sémantico-discursifs véhiculant en même temps un ensemble de valeurs, oscillant entre valeurs épistémiques, morales, déontiques et axiologiques, qui lui permettent de se créer une existence nouvelle, une identité épistémiquement subjective (Searle, 2010), dans la mesure où cette nouvelle identité revendiquée a besoin d'être reconnue pour exister. C'est donc tout l'apport de cet échange épistolaire, du moins aux yeux de Robin Gecht, qui cherche à se faire reconnaître une identité par les autres, représentés ici par sa correspondante Jennifer Furio. Ses lettres constituent chacune un ensemble de déclarations, voire sont toutes une seule Déclaration lui conférant une fonction-statut de « personne normale » par opposition à la fonction-statut de « personne hors-normes » ou « anormale » qu'on a voulu lui attribuer au moyen de déclarations judiciaires et médiatiques.

Bibliographie

- Amossy Ruth (2012), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.
- Barbier Jean-Marie et Galatanu Olga (1998), « De quelques liens entre action, affects et transformation de soi », J.-M. Barbier et O. Galatanu (dir.), *Action, affects et transformation de soi*, Paris, Puf, 45-70.
- Furio Jennifer (1998), *The Serial Killer Letters : A Penetrating Look Into the Minds of Murderers*, Philadelphia, The Charles Press Publishers.
- Galatanu Olga (1999), « Argumentation et analyse du discours », Y. Gambier et E. Suomela-Salmi (dir.), *Jalons 2*, Turku, Université de Turku, 41-54.
- Galatanu Olga (2000), « Langue, Discours et systèmes de valeurs », dans Eija Suomela-Salmi (dir.), *Curiosités linguistiques*, Turku, Université de Turku, 80-102.
- Galatanu Olga (2007a), « Pour une approche sémantico-discursive du stéréotypage à l'interface de la sémantique théorique et de l'analyse du discours », dans Henri Boyer (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène, tome 4 : Langue(s), Discours*, Paris, L'Harmattan, 89-100.
- Galatanu Olga (2007b), « Sémantique des possibles argumentatifs et axiologisation discursive », dans D. Bouchard, I. Evrard et E. Vocaj (dir.), *Représentations du sens linguistique II*, Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot, 313-325.
- Galatanu Olga (2009), « Les incidences sémantiques des déploiements argumentatifs dépendants du co-(n) texte de production du discours », E. Havu, J. Härmä, M. Helkkula, M. Larjavaara et U. Tuomarla (dir.), *La langue en contexte. Actes du colloque « Représentations du sens linguistique IV », Helsinki 2830 mai 2008, Mémoires de la Société Néophilologique d'Helsinki*, tome LXXVIII, Helsinki, Société Néophilologique, 391-404.
- Galatanu Olga (2010), « Pour une approche sémantico-discursive du concept d'identité : faute, crime et dynamique discursive », M. Palander-Collin, et al. (dir.), *Constructing Identity in Interpersonal Communication/Construction identitaire dans la communication interpersonnelle, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, tome LXXXI, Helsinki, Société Néophilologique, 125-138.
- Monnet Eric et Navarro Pierre (2009), « Les institutions sont-elles dans la tête ? Entretien avec John Searle », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 17, mis en ligne le 01/11/2011, consulté le 05 juin 2015. <http://traces.revues.org/4270>
- Searle John Rogers (2010), *Making the Social World : The Structure of Human Civilization*, Oxford, Oxford University Press.

TITRE: DISCOURS D'ABNÉGATION EN RETOUR D'UNE VIE SECOURUE EN SERVICE DE RÉANIMATION

AUTEUR(S): NATHALIE GARRIC, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS, CoDiRe, EA 4643, UNIVERSITÉ DE NANTES – IRFFLE

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 127 - 139

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15577](http://hdl.handle.net/11143/15577)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15577](https://doi.org/10.17118/11143/15577)

Discours d'abnégation en retour d'une vie secourue en service de réanimation

Nathalie Garric, Professeur des universités
CoDiRe, EA 4643, Université de Nantes – IRFFLE

Résumé : Cette contribution s'intéresse à des productions écrites singulières, adressées, après une hospitalisation, par d'anciens patients au service de réanimation dans lequel ils ont séjourné. Elle propose une analyse du discours de ces textes dans l'objectif de contribuer à une meilleure prise en charge des patients et à une amélioration du séjour en réanimation et à prévenir l'état de stress post réanimation. Pour progresser vers cet objectif, nous montrons la complexité de ces textes épistolaires, qui renvoient à une pratique discursive qui, certes s'exprime peu, mais revêt manifestement des enjeux pour plusieurs acteurs. Elle se révèle pourtant inclassable, ou tout au moins difficilement classable, non seulement en raison de sa singularité en regard de l'économie discursive institutionnelle normative, mais également en raison de l'acte de langage, spontanément apparenté à l'acte de remerciement, qu'elle réalise. Nous étudions comment ces courriers, comme en règlement d'une dette vis-à-vis de l'équipe de soins, inestimable à tout point de vue, et en éviction d'une doxa préalable, fonctionnent comme un acte d'abnégation de la part de leurs auteurs, sacrifice de leur image publique et/ou de leur indépendance *a contrario* notamment des enseignements de la théorie de la politesse (Brown et Levinson 1978).

Mots clés : Discours de la santé, lettre de remerciement, acte de langage, normes, discours.

Abstract: This contribution deals with in specific written productions sent by former patients, after their stay in hospital intensive care unit. It offers an analysis of these discourse texts in order to achieve a better medical care and improve ICU stay to prevent the post-traumatic stress disorder. To this end we show the complexity of these epistolary documents, which refer to a discursive practice that expresses little, but clearly presents challenges for several actors. It reveals itself yet unclassifiable, or at least difficult to classify, not only because of its uniqueness in relation to the institutional normative discourse economy but also because of the language act it performs, apparently related to the act of saying thank you. We study how these letters, as a debt to the care team, invaluable in every respect, and to evict a preliminary doxa, operate as a self-sacrificing act from their authors: they rather devote their public image or independence as opposed to what we learn, in particular the theory of politeness (Brown and Levinson 1978).

Keywords: discourse on health, thank-you letter, act of language, standards, discourse

Nous nous intéressons dans cette contribution à un corpus de productions écrites, manuscrites ou tapuscrites, adressées, après une hospitalisation, par d'anciens patients au service de réanimation dans lequel ils ont séjourné. Ces productions sont transmises par la voie postale, sur support papier, parfois une carte postale, parfois en y associant des dessins, un objet, nommé présent, ou encore un enregistrement CD. Elles comprennent toutes une entame allocutive sans s'adresser nommément à un destinataire. Elles visent en général « l'équipe soignante » ou un représentant alors désigné par sa fonction dans le corps médical.

Spontanément, nous avons tendance à associer ces productions à la forme épistolaire et en particulier à un acte de remerciement. Cependant cette caractérisation ne va pas de soi et, surtout, reste insuffisante pour rendre compte du fonctionnement de l'acte discursif réalisé. Un acte dont la réalisation matérielle, tant par la forme que par le fond, reçoit de la part de son auteur le plus grand soin, mais qui, paradoxalement, se révèle quantitativement une procédure très marginale dans la relation équipe de soins / patient. Cette distorsion des dimensions qualitative et quantitative est envisagée comme un indice de la complexité de la pratique discursive étudiée qui intervient dans un contexte traumatique pour des patients qui ont été exposés à une menace vitale.

Afin de montrer la caractérisation problématique du corpus d'étude, nous présenterons d'abord les conditions qui ont amené ces documents à notre laboratoire¹, pour ensuite interroger, dans notre cadre théorique, l'Analyse linguistique du discours, la notion de *norme* en relation avec celle de discours institutionnel. Nous en viendrons enfin à l'analyse du corpus dont nous retiendrons seulement quelques caractéristiques remarquables, en particulier une qui, en relation avec la méthodologie d'analyse que nous défendons dans nos travaux, est susceptible de nous amener à la formulation d'une hypothèse de cohérence interprétative (Garric et Léglise, 2008).

Contexte d'étude, questionnement et corpus

Ces correspondances nous sont parvenues en tant que linguistes, spécialistes de l'analyse du discours, à l'initiative des médecins qui en sont en partie les destinataires en tant que membres d'une équipe médicale du service de réanimation d'un Groupement hospitalier – nous insistons sur le contexte de réanimation, fondamental pour la construction interprétative. Ces médecins s'adressaient à nous en raison de notre compétence analytique probablement vue comme susceptible de répondre à un besoin de type professionnel ou encore scientifique, alors disciplinaire, relevant de la médecine : ces médecins s'intéressent à une entité nosologique émergente qu'est « le syndrome post réanimation », c'est-à-dire un état de vulnérabilité physique et/ou psychique dont peuvent souffrir les patients survivants et qui peut avoir des retentissements importants sur leur famille à l'issue d'un séjour dans les services de réanimation. Ainsi, *in fine*, l'objectif des médecins et chercheurs est d'aboutir à une meilleure prise en charge des patients et à une amélioration du séjour en réanimation afin de prévenir l'état de stress post réanimation. Progressivement, l'objectif ainsi défini est devenu l'objet d'une collaboration interdisciplinaire par laquelle nous tentons d'établir une complémentarité des méthodologies d'analyse, voire des présupposés théoriques. Ainsi, l'analyse des pratiques discursives, inscrite dans la tradition de l'Ecole française de l'analyse de discours et enrichie des théories énonciatives et pragmatiques, développée dans cet article est notamment menée de

1. Cette analyse est menée dans le cadre de l'Appel à Projet interdisciplinaire 2015 de l'Université de Nantes, subventionné par la région Loire Atlantique. Le projet s'intitule « Rôle et enjeux du discours épistolaire dans le syndrome post réanimation ». Il associe le CoDiRe de l'Université de Nantes, le Groupement hospitalier de La Rochelle et le LIENSs (UMR CNRS 6250).

façon complémentaire à une analyse thématique (Herbland *et al.*, 2017) relevant plus largement du champ des Sciences humaines et sociales.

Une pratique discursive thérapeutique complexe

Ces précisions apportées concernant le contexte de production et d'interprétation des textes étudiés, il semble permis de les envisager comme des pratiques discursives entrant dans le discours médical et, plus encore, dans le discours thérapeutique. Pourtant, ces productions sont produites en dehors du cadre du séjour, c'est-à-dire à une période où le sujet locuteur a quitté l'hôpital. Il s'identifie d'ailleurs en tant qu'ancien patient et non en tant que patient. Rappelons en outre que les hôpitaux offrent la possibilité aux patients, durant la période d'hospitalisation, par un questionnaire à leur disposition, d'exprimer officiellement leur vécu du séjour. Cependant, la pratique semble se développer de façon indépendante à cette procédure et relever d'une démarche individuelle inscrite dans l'hésitation. En effet, même si un tel argument peut paraître scientifiquement contestable, combien parmi nous, après une hospitalisation, ont pu hésiter à l'écriture d'un tel courrier et, malgré leur envie, ne pas s'y résoudre ? N'y a-t-il pas là la preuve d'une pratique que le patient éprouve des difficultés à comprendre au point de la juger anormale et de ne pas la mettre en application ? Quelques données quantitatives renforcent ces réflexions. Le service sur lequel s'appuie notre analyse accueille environ 400 patients en réanimation par an, mais sur la période du recueil, de 2004 à 2012, seulement 17 correspondances lui sont parvenues. Or, sur ces 8 années, c'est quelques 3 200 patients qui ont fréquenté l'établissement. Il est également remarquable que le passage à l'acte discursif est relativement long comme l'indique Herbland.

Le délai d'écriture est très disparate avec une médiane à 49 jours ([interquartile] 16-120), ce qui signifie que chaque patient a besoin d'un temps différent en fonction de son expérience pour analyser rétrospectivement son histoire et d'un certain recul pour pouvoir en parler. Le temps long qui sépare parfois l'hospitalisation et la rédaction de la lettre [...] est un indicateur de la persistance mémorielle du ressenti de l'hospitalisation en réanimation et de l'expérience vécue (Herbland, 2016).

En contraste, il existe un échange auquel les services hospitaliers sont plus habitués : il s'agit de la lettre de réclamation. Elle ne se révèle pas problématique se voyant effectivement intégrée au discours administratif, au discours officiel, lequel peut emprunter plus généralement différents actes de langage, la réclamation en effet, mais également la demande d'information, la requête, etc.

Les éléments de notre questionnement sont donc posés : il existe un matériau qui renvoie à une pratique discursive, qui certes s'exprime peu, mais qui revêt manifestement des enjeux pour plusieurs acteurs. Elle se révèle cependant inclassable, ou tout au moins difficilement classable. Pourtant elle crée des attentes, peut-être inattendues mais elles existent, celles des médecins. Pourtant elle crée des frustrations, celles des anciens patients. Ainsi donc si le matériau retenu questionne, c'est bien parce qu'il s'affranchit d'un espace normatif d'intelligibilité en raison de son caractère inclassable. C'est parce qu'il ne peut être associé, comme le souligne Beacco (2004 : 109), à « une catégorisation ordinaire, intrinsèquement floue mais qui peut être objectivée, de la communication verbale ». L'auteur poursuit en formulant les précisions suivantes :

Les genres discursifs constituent la forme immédiate sous laquelle la langue donne prise aux locuteurs : ils sont capables de les utiliser et de les identifier. Pour les locuteurs, la matière discursive est elle-même objet de référence. Cette capacité des locuteurs à catégoriser le discours procède d'une élaboration métalinguistique ordinaire, dont les seuls éléments émergents sont les noms des genres (Beacco, 2004 : 111).

Comme l'indiquent ces réflexions, la reconnaissance de normes discursives se définit comme une condition nécessaire à l'activité discursive. En conséquence, identifier les supports analysés comme des discours hors-normes présuppose l'existence de discours normés que nous inscrivons dans la reconnaissance d'un espace discursif institutionnel. Il se conçoit comme une économie discursive régulatrice des activités de production et d'interprétation du sens.

Des discours hors normes à l'économie discursive institutionnelle

En reliant ainsi la norme à une conception institutionnelle des discours, nous nous situons dans le prolongement entre autres des travaux de Achard (1993) et de Sarfati (2014) que nous rapprochons bien qu'ils mettent en œuvre des outils distincts. En effet, l'un s'inscrit dans la Sociologie du langage, l'autre dans la Pragmatique topique, mais pour les deux, il s'agit de parvenir à une articulation entre les mécanismes discursifs et les mécanismes sociaux sans pour autant établir une relation isomorphe entre ces deux dimensions.

Normativité institutionnelle

Ainsi, alors qu'Achard définit le registre discursif comme « une zone de pratiques suffisamment voisines et cohérentes pour partager une même indexicalité régulée par une répartition institutionnelle des rôles sociaux » (Achard, 1995 : 8), Sarfati définit l'institution de sens comme « un dispositif socio-discursif modalisateur et fonctionnel » (Sarfati, 2014 : 21). Des espaces de régulation sociale sont ainsi définis, les locuteurs y participent non sous la forme d'une systématicité applicative, mais par « un processus d'instanciation graduel qui s'accompagne d'un mouvement de particularisation des normes et des valeurs instanciées » (Sarfati, 2014 : 24). Ce mouvement se singularise diversement en fonction des « communautés de sens » auxquelles appartiennent les sujets pour Sarfati, dans « La dynamique des écarts » pour Achard (1988), alors conçue comme « le phénomène central sur lequel s'articulent le linguistique et le social ».

Pour ces conceptions, le sens est consubstantiel de l'économie institutionnelle discursive qui fonctionne comme une « structure implicationnelle des affectations d'effets de sens » (Achard 1986 :15) et comme des « filtres sémantiques qui sélectionnent le discours produit par les sujets-acteurs qui en participent, en configurant la nature de leurs investissements comme de leur mode d'implication » (Sarfati, 2014 : 32). À systématiser cette consubstantialité, on parvient à se demander comment un discours hors-normes peut-il exister et quel sens peut-il construire ? Dans ce cadre, nous en venons à la notion d'épistolaire convoquée par les correspondances étudiées, et susceptible d'introduire une dimension normative dans notre corpus.

Dimension normative de la notion d'épistolaire

On parle fréquemment de *discours épistolaire*, il convient de s'entendre toutefois sur ce que l'on désigne ainsi. Il ne s'agit nullement de reconnaître une pratique discursive au sens de socio-discursive, mais plutôt comme le souligne Siess (2010), de « rendre compte d'une interaction spécifique ayant ses caractéristiques propres » et qui est susceptible de prendre différentes formes génériques. Adam (1998 : 46-53) en propose une typologie, organisée de l'intime au social : la « correspondance intime », la « correspondance socialement distanciée », la « correspondance d'affaire » et la « correspondance ouverte ». L'auteur souligne ainsi que :

En reconnaissant la diversité des pratiques discursives épistolaires, il est évident qu'il convient de diviser la macro-catégorie de la forme épistolaire en divers genres qui possèdent une historicité et qui sont directement liés à la diversité des pratiques socio-discursives dans lesquelles les sujets sont engagés. Les genres épistolaires sont, comme tous les genres, directement liés aux conditions de l'interaction : aux paramètres du temps et du lieu social, aux interlocuteurs engagés dans l'interaction, à l'objet du discours et, de plus, à une langue donnée. Cet ensemble complexe de paramètres pragmatiques complémentaires impose ses lois à la réalisation à chaque texte (Adam, 1998 : 45).

Si nous synthétisons l'ensemble de la terminologie employée dans ces références, il apparaît que la forme épistolaire est une correspondance, une forme, une interaction qui participe à une variété de pratiques socio-discursives, que nous pouvons requalifier en termes d'institutions discursives. En tant que telle, la forme de normativité que nous reconnaissons aux productions étudiées et qui nous permet de les identifier comme des lettres de remerciement n'élimine pas pour autant le statut de discours hors-normes que nous leur attribuons. Ce d'autant plus que le genre épistolaire peut être reconnu comme un genre offrant, plus que tout autre, comme le souligne Siess (2010 : en ligne) en le qualifiant de « laboratoire de valeurs », une marge de manœuvre large à l'inédit. Ce d'autant plus encore que l'axe Intime/social proposé par Adam (1998) comme un paramètre énonciatif susceptible de contribuer à la catégorisation des actes discursifs épistolaires au sein des pratiques socio-discursives se trouve avec nos réalisations peu opérant du fait du contexte de production, dans et hors l'enceinte de l'hôpital, du fait de l'objet discursif construit, l'état de santé du locuteur qui emporte une dimension sociale ou le corps affaibli du locuteur qui emporte une dimension intime. Selon l'auteur, les frontières graduelles de l'intime et du social sont déterminées par « la nature des relations, d'une part, entre les correspondants et, d'autre part, de ces derniers aux objets de discours traités » (Siess, 1998 : 46).

Remercier d'une vie sauvée

Dans le contexte défini, il est attendu que ces lettres trouvent parmi leurs occurrences verbales régulières, après les auxiliaires « être » et « avoir », le verbe « remercier ». Le logiciel Tropes² identifie d'ailleurs la catégorie des verbes performatifs comme une catégorie en surreprésentation dans le corpus, que nous pouvons compléter par l'occurrence « merci ».

L'acte de remerciement constitue donc le motif affiché du locuteur : « Le but de cette lettre est toute de vous remercier », motif qu'il n'hésite pas à montrer en le plaçant dans des périphrases modales volitives (1-

2. Le logiciel Tropes a été développé par le groupe de recherche sur la parole (Paris 8) par P. Molette ; voir Bromberg *et al.* (1998).

Je voulais vous **remercier** tous et chacun pour vos compétences et votre grand dévouement.

- + L=3>Service de REA CH de AA Une petite carte pour vous **remercier** des soins que vous m'avez apportés.
- + Je **remercie** tout particulièrement l'infirmière qui était de nuit car en plus de s'être occupé de
- + Le but de cette lettre est de toute vous **remercier** Vous êtes des personnes formidables votre travail n'est pas facile
- + Voilà je voulais vous **remercier** de tout coeur notamment la jeune femme (qu'elle m'excuse j'ai oublié son prénom) qu
- + Je tenais à vous **remercier** personnellement des soins que vous m'avez apportés. Si j'arrive aujourd'hui à débarrasser
- + et surtout à vous **remercier** au nom de toute ma famille. Ils m'ont raconté tous les uns après les autres le temps que
- + en vous **remerciant** très sincèrement pour tout ce que vous avez fait pour moi. Votre travail est formidable et
- + je tiens à **remercier** les Médecins et le personnel, remarquables, de soins et de gentillesse,
- + j'ai rencontré pour le **remercier** à nouveau. (opération très appréciée par la clinique qui avait repris la suite Médicale
- + Je vous **remercie** vivement pour les soins que vous m'avez prodigué dans votre service début 2004.
- + Mon épouse et famille vous **remercient** de votre soutien moral durant les moments pénibles Tous mes voeux pour l'a
- + et vous **remercier** d'avoir hommes ou femmes, jeunes ou moins jeunes, de toutes les qualifications
- + Je vous **remercie** et vous demande de les féliciter.<L=11>Un petit coucou du Maroc comme convenu en esperant soignante, infirmier et infirmières et médecins et kinés.
- + Je ne manque pas de les **remercier** également. Je vous prie, avec tous mes meilleurs voeux pour la nouvelle année
- + L=13>Pour vous **remercier** de vos bons soins, avec du retard, puisque je suis de retour en MM avec le Dr X!!
- + Je tiens à vous **remercier** pour m'avoir sauvé la vie. Par ce courrier je vous résume la suite de mon aventure.
- + Voici un petit présent pour vous **remercier** X, V et Y Bonnes fêtes de fin d'année

Merci Signature Le retard c'est que mes mains ne fonctionnent pas encore bien.<

- + qui était très désespéré n'étant pas de la région,(repas, lit etc) **Merci, merci, merci**
- + **Merci** du fond du coeur.<L=5>Aux équipes du service de Réanimation,
- + **Merci** pour tout, votre travail, votre gentillesse À l'attention de Monsieur le Chef De Service et toute l'équipe, Voilà plus d'un an
- + et **merci** encore<L=9>À toute l'équipe de Réa ! Un grand **merci** à vous qui m'avez sauvé la vie.
- + je ne vous oublierai jamais **MERCI**<L=10>Monsieur le Directeur J'ai eu un accident de santé à AA le XD.
- + L=11>Un petit coucou du Maroc comme convenu en esperant que les chocolats vous ont fait plaisir et **merci** encore à toute l
- + **Merci** encore de tout coeur à tous et recevez Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.<
- + Encore **Merci** pour avoir été le premier maillon qui m'a permis de continuer à vivre.
- + PS Meilleurs Voeux pour 2013<L=17>Bonjour à tous et toutes, **Merci** à toute l'équipe des soins intensifs de vous être occupé

2) ou en l'associant à un opérateur de renforcement par la quantification de l'acte (3-7), ou par l'expression de la réitération de l'acte effectué (8-10) :

- a. *je voulais vous remercier ;*
- b. *je tiens à vous remercier ;*
- c. *vous remercier vivement ;*
- d. *vous remercie très sincèrement ;*
- e. *merci du fond du coeur ;*
- f. *un grand merci ;*
- g. *MERCI ;*
- h. *je vous remercie à nouveau ;*
- i. *merci encore ;*
- j. *merci, merci, merci ;*

Au-delà du remerciement

Nous identifions un ensemble d'opérateurs de figuration de la force illocutoire, des « marqueurs discursifs illocutionnaires » (Galatanu, 2012 : 60) qui fonctionnent comme des instructions pour l'interprétation de la force illocutoire et qui interviennent en la qualifiant dans son faire ou sur la relation interactionnelle. Galatanu classe le remerciement parmi les actes intersubjectifs rassurants, de l'ordre de la modalité d'énonciation ou encore du potentiel de force illocutionnaire de Searle (1969), en ce qu'il vise à produire des affects positifs sur le destinataire. Cette intentionnalité portée par notre corpus peut être confirmée par la co-occurrence du remerciement avec l'acte de félicitation, par exemple :

- a. *Je voulais vous féliciter et vous remercier d'avoir, hommes ou femmes, jeunes ou moins jeunes, de toutes les qualifications qui en plus de leurs services offrent de l'amitié, de la douceur, de la gentillesse qui aide ceux en détresse à passer un cap difficile.*

Mais leur renforcement systématique dans notre corpus ne peut les limiter à cette seule fonction. En effet, selon Galatanu, certains contextes par leurs caractéristiques affectives et cognitives seront ainsi caractérisables par leur propension à l'utilisation d'unités pragmatiques qui marquent le processus de modalisation illocutionnaire. Nous faisons donc l'hypothèse qu'ils engagent la subjectivité du locuteur selon un dessin spécifique qui, tout en produisant des affects positifs envers le destinataire, retournent à l'égard de l'énonciateur et ce de son propre fait, tel que le montre la modalité volitive, des affects négatifs que celui-ci n'hésitera pas d'ailleurs à expliciter par des actes illocutionnaires négatifs envers lui-même. Ainsi peut-on trouver notamment l'acte d'aveu :

- a. *J'avoue que cela commence à m'ennuyer ;*
- b. *J'avoue que je baissais les bras. J'avais des idées noires. Je n'avançais plus ;*
- c. *J'avoue que ça m'a libéré et je vais continuer ce suivi.*

Rappelons en effet que l'acte d'aveu constitue une menace pour la face positive du locuteur dans le sens où il porte atteinte à son image.

Exprimer l'abnégation

Nous reprenons pour argumenter cette analyse l'hypothèse d'une « menace illocutoire généralisée » formulée par Galatanu :

Tous les actes illocutionnaires sont par nature susceptibles de « menacer » les faces positives (les images publiques) et / ou les faces négatives (l'indépendance) du sujet énonciateur et/ou de son destinataire (Goffman, 1973, 1974, Gusdorf, 1977, Brown et Levinson, 1987, Galatanu, 1984). (2014 : 228)

Plus loin, nous relevons la confirmation suivante : « Un acte <remercier> peut être vécu comme menaçant pour l'image publique du sujet parlant et même pour son indépendance, la reconnaissance de la dette envers le destinataire pouvant être vécue comme une menace potentielle » (Galatanu, 2014 : 235236). Il s'agit donc de soutenir paradoxalement que par l'intermédiaire de l'acte de remerciement, l'objectif du locuteur est de construire un énonciateur en dette : l'acte de remerciement est un acte d'abnégation montré par

les affects négatifs que s'inflige le locuteur. Ce fonctionnement hors-normes dans les interactions sociales joue comme une rétribution, il est d'ailleurs associé à différents présents : poème, carte postale, chocolats ou autre matérialisation. La reconnaissance ainsi exprimée emprunte une autre forme de l'ordre de l'aveu du mauvais jugement dont on peut trouver confirmation par l'analyse de formes complémentaires dans le corpus étudié.

Redéfinition de l'univers de santé

Tropes établit une catégorisation morphosémantique du corpus, mais également une construction de ses univers référentiels, dont il propose une quantification. Parmi les univers référentiels premiers du corpus, un groupe de formes relevant du *Sentiment et un autre relevant du *Comportement sont identifiés. Les valeurs actualisées sont dans un rapport contrastif très fort et sont orientées par les acteurs en jeu : les sentiments appartenant au patient hospitalisé sont systématiquement marqués d'une axiologie négative alors que les autres appartiennent aux agissements constatés de l'équipe médicale et véhiculent une axiologie positive.

*Sentiment		*Comportement
Détresse Méfiance Douleur Compassion Souffrance Peur Tourment Terreur Pitié Idées noires		Dévouement Patience Gentillesse Compréhension Solidarité

Réconcilier les contradictions apparentes

Nous proposons dans ce qui suit d'approfondir l'étude de ce contraste sémantique et énonciatif en nous intéressant plus particulièrement aux dires portant sur les acteurs médicaux. On constate alors que le corpus se caractérise par des structures qui expriment l'opposition par des marqueurs explicites ou, beaucoup plus fréquemment, par la conjonction des contraires dans une espèce de maniement du paradoxe :

- a. *Votre travail n'est pas facile et pourtant vous avez par votre gentillesse su me reconforter ;*
- b. *Je n'ai que des éloges à vous exprimer au point de vue compétence et dévouement ;*
- c. *Sachant combien leur tâche est difficile, j'ai été d'autant plus touchée ;*
- d. *Je voulais vous remercier tous et chacun pour vos compétences et votre grand dévouement ;*
- e. *Je tiens à remercier les médecins et le personnel, remarquable, de soins et de gentillesse ;*
- f. *Je n'oublierai jamais tous vos soins, la gentillesse, disponibilité, compréhension, de votre équipe que je tiens à nommer pour son dévouement.*

Cette interprétation trouve une autre forme de manifestation qui est essentiellement exprimée par des constructions de l'ordre de la surenchère :

- a. *Je n'oublierai jamais l'attention que vous avez portée à mon cas, ainsi que la gentillesse et compétence de vos infirmières ;*
- b. *J'ai pu apprécier, dans ces moments si pénibles, non seulement la qualité de leurs soins mais aussi leurs qualités de cœur tant ils m'ont manifesté de compréhension, de gentillesse et de prévenance ;*
- c. *Je voulais vous féliciter et vous remercier d'avoir hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, de toutes les qualifications qui en plus de leurs services offrent de l'amitié, de la douceur, de la gentillesse qui aide ceux en détresse à passer un cap difficile.*

Le propos, comme au-delà des contradictions habituelles, s'attache à concilier professionnalisme et humanité. Tout se passe comme si par ces lettres les patients rectifiaient leurs représentations, acceptaient leur erreur et, plus encore, s'attelaient à corriger en quelque sorte la représentation stéréotypique du corps médical. Cette proposition d'interprétation est très explicitement formulée par le patient suivant :

- a. *Dans cette situation, s'étaient peu à peu glissées quelques croyances limitantes, et, en tant que consommateur averti, une certaine méfiance vis-à-vis des molécules de synthèse et de l'industrie les développant. L'amalgame pour un partisan du naturel est vite fait [...] bien sûr je n'avais pas du tout suivi l'évolution. Eh bien, l'occasion allait m'être donnée de combler mes lacunes en la matière.*

Cet énoncé exprime très nettement la concession : le locuteur renonce à son appartenance communautaire, il déconstruit la doxa portée par les discours des citoyens patients et simultanément définit un autre espace relationnel dans lequel les enjeux de faces sont inopérants :

- b. *Donc me revoilà en REA parmi vous et là j'ai beaucoup observé et appris sur ces unités de soins intensifs où une équipe, rompue dans l'art de manier cette foultitude de produits et de techniques, vous sauve la vie sans autre forme de procès. Aussitôt, j'ai comme on dit lâcher prise, fait confiance et tenté de participer au mieux à l'aventure de la chambre Y.*

Cette attitude relève quasiment de la célébration du corps médical qui passe non seulement par les qualités qui lui sont attribuées, mais également par la position qu'occupe le locuteur dans le discours.

S'effacer et renoncer au soi communautaire

Ces lettres sont dominées par le « je » performatif qui apparaît également comme agent de procès actionnels : le locuteur présente les actions accomplies dans l'actualité comme des preuves des bienfaits apportés par l'équipe médicale et ce, même si la guérison n'est pas encore atteinte et que des soins se poursuivent.

- a. *Actuellement je vais très bien et ressens les bienfaits des soins qui m'ont été prodigués en réanimation [...].*

Dans ce contexte de vie en péril, c'est naturellement le pouvoir de faire qui est souligné et confirmé par la surreprésentation des verbes d'action. Mais, le locuteur produit d'autres manifestations plus remarquables par leur systématisme : notamment sous la forme de sa participation aux procès par le pronom personnel complément avec un rôle de bénéficiaire passif ou encore sous la forme de syntagmes nominaux par lesquels il se parle, il est objet de son discours. Ces références se réalisent en outre dans des constructions

qui permettent simultanément la référence aux acteurs de l'équipe médicale, notamment par le pronom personnel allocuté ou des désignations nominales énumératives.

- a. *Après vos soins intensifs, multi tubages/extubages, gastrostomie et trachéostomie, vous m'avez sauvé « l'appeau » ;*
- b. *Je tenais à vous remercier personnellement des soins que vous m'avez apportés ;*
- c. *Je finirai en vous remerciant très sincèrement pour tout ce que vous avez fait pour moi ;*
- d. *Je vous remercie vivement pour les soins que vous m'avez prodigués dans votre service ;*
- e. *Merci à toute l'équipe des soins intensifs de vous être occupé de moi.*

Les interactants se trouvent alors dans une proximité textuelle forte. L'instance médicale occupe ou la position d'acteur bienfaiteur ou encore celle d'acteur causatif ;

- f. *Encore merci pour avoir été le premier maillon qui m'a permis de continuer à vivre ;*
- g. *J'ai bénéficié d'une réanimation exceptionnelle grâce à une chaîne de solidarité et de compétence ;*
- h. *Un grand merci à vous qui m'avez sauvé la vie. Grâce à vous il reste quand même une famille.*

Que l'allocuté soit thématisé grâce à la construction relative ci-dessus relevée, ou qu'il soit amplifié par l'énumération identificatrice, il en résulte un déséquilibre des rôles. Autrement dit, le propos se développe de telle sorte que le personnel médical occupe la position focale, le locuteur acceptant alors de se construire en retrait lorsqu'il fait référence à son état passé au point même parfois de parler de lui comme d'un cas (ex. 21), comme une personne, alors qu'il prend le temps d'énumérer les différents membres de l'équipe médicale et parfois de les nommer l'un après l'autre.

Pour conclure

Nous avons envisagé la notion de *norme* et de *hors-normes* à deux niveaux, celui de l'économie discursive, celui du genre/type de texte. Le rapprochement de notre corpus du discours hors-normes était hypothétique, suggéré par l'absence de frontières institutionnelles réelles, mais également par une faible opérativité de l'axe intime/social, malgré une textualité indiscutablement comparable à celle de la forme épistolaire en général.

À l'issue de cette analyse, notre hypothèse est confirmée par des fonctionnements spécifiques tout particulièrement remarquables quant à la mise en œuvre de la relation interactive établie par ces correspondances. *A contrario* des règles établies par la théorie de la politesse (Brown et Levinson), il apparaît en effet que ces courriers, comme en règlement d'une dette, inestimable à tout point de vue et en éviction d'une doxa préalable- à laquelle l'adhésion antérieure a été véritable ou est faussement prétextée, fonctionnent comme un acte d'abnégation de la part de leurs auteurs, sacrifice de leur image publique et/ou de leur indépendance. L'anormalité du discours étudié se manifeste donc également du point de vue de leur fonctionnement pragmatique, en ce qu'il détourne une règle interactionnelle établie « soyez poli » :

In the context of the mutual vulnerability of face, any rational agent will seek to avoid these face-threatening acts, or will employ certain strategies to minimize the threat. (Brown et Levinson 1978 : 78)

Cette analyse ne permet pas de mettre en relation ces courriers avec une potentielle vertu thérapeutique ou au contraire un potentiel état de vulnérabilité encore présent, même s'ils marquent pour les patients l'acceptation d'un nouvel état porté par le corps affaibli ou handicapé. Avancer dans ce questionnement exige des investigations plus larges menées en collaboration étroite avec les médecins à partir de données augmentées, voire complétées par un protocole différent, telle que l'analyse en cours des lettres de famille des patients.

Bibliographie

- Achard Pierre (1995), « Registre discursif et énonciation : induction sociologique à partir des marques de personne. Le congrès des Députés du peuple d'URSS en 1989 », *Langage et Société*, n° 7, 5-34.
- Achard Pierre (1993), *La Sociologie du langage*, Paris, PUF, « Que sais-je ».
- Achard Pierre (1988), « La spécificité de l'écrit est-elle d'ordre linguistique ou discursif ? », N. Catach (dir.), *Pour une théorie de la langue écrite*, Paris, Éditions du CNRS.
- Achard Pierre (1986), « Analyse de discours et sociologie du langage », *Langage et Société*, n° 37, 5-60.
- Adam Jean-Michel (1998), « Les genres du discours épistolaire. De la rhétorique à l'analyse pragmatique des pratiques discursives », J. Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, éditions SEDES.
- Beacco Jean-Claude (2004), « Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif », *Langages*, 153, 109-119.
- Bromberg Marcel, Ghiglione Rodolphe, Landre Agnès et Molette Pierre (1998), *L'Analyse automatique des contenus*, Paris, Dunod.
- Brown Penelope et Levinson Stephen (1978), *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Galatanu Olga (2014), « Les valeurs affectives et polyphoniques des marqueurs discursifs dans la zone illocutionnaire des actes rassurant », *Revue roumaine de linguistique*, LIX, 3, 225-246.
- Galatanu Olga (2012), « De la menace illocutionnaire aux actes illocutionnaires « menaçants ». Pour une sémantique de l'interaction verbale », *Studii de lingvistică*, 2, 5979.
- Galatanu Olga (1984), *Les Actes de langage*, Bucarest, Presses Universitaires de Bucarest (TUB).
- Garric Nathalie et Leglise I. (2005), « La place du logiciel, du corpus, de l'analyste : l'exemple d'une analyse de discours patronal à deux voix », G. Williams (dir.), *Linguistique de corpus*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 101-113.
- Herbland Alexandre (2016), « Les courriers des patients et/ou de leurs familles, rétroaction indispensable à l'amélioration de la relation avec les équipes de soins », *La Lettre de l'Espace de Réflexion Ethique Régionale Poitou-Charentes*, hors-série, Actes de la Journée éthique du 18 juin 2015, n° 59, 47-62.
- Herbland Alexandre, Garric Nathalie, Goldberg Michel, Lesieur Oliver (2017), "Thank you letters from patients in an intensive care unit: From the expression of gratitude to an applied ethic of care", *Journal of Intensive and Critical Care Nursing*, 47-54.
- Sarfati Georges-Elia (2014), « L'emprise du sens : note sur les conditions théoriques et les enjeux de l'analyse du discours institutionnel », J. Longhi, G. -E. Sarfati (dir.), *Les Discours institutionnels en confrontations. Contribution à l'analyse des discours institutionnels et politiques*, Paris, L'Harmattan, 13-46.
- SEARLE, John (1969), *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SIESS Jürgen (dir.) (1998), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, éditions SEDES.
- SIESS Jürgen (2010), « Introduction », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 5, mis en ligne le 20 octobre 2010, consulté le 20 novembre 2015. <http://aad.revues.org/1001>.

TITRE: INFORMATION MUNICIPALE ET LECTURE CITOYENNE : HORS-NORMES ET NORMALITÉ DES PROCESSUS INTERPRÉTATIFS DANS DES TEXTES OUVERTS

AUTEUR(S): KARINE COLLETTE, PROFESSEURE AGRÉGÉE, DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS, UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, QUÉBEC, CANADA

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 140 - 153

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15578](http://hdl.handle.net/11143/15578)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15578](https://doi.org/10.17118/11143/15578)

Information municipale et lecture citoyenne : hors-normes et normalité des processus interprétatifs dans des textes ouverts

Karine Collette, Professeure agrégée

Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Résumé : L'information municipale est approchée du point de vue de l'interprétation empirique, en termes de lecture citoyenne, une reconstruction de sens d'extraits de procès-verbaux, avis publics ou encore communiqués, manifestant la participation discursive des lecteurs au sens des informations véhiculées. L'articulation à la problématique du hors-normes repose sur le repérage et l'identification de stratégies interprétatives qui révèlent, particulièrement selon le modèle de compréhension intégration de Kintsch et Van Dijk, une expression des connaissances, valeurs, expériences, logiques de pensée des lecteurs-compreneurs à la base de texte. Nos observations conduisent notamment à restituer aux lectures citoyennes de ces écrits professionnels, le caractère transitoire alloué aux textes littéraires hors-normes, car la part hors-normes des stratégies de reconstruction de sens relève d'une logique sociocognitive narrative où la dénomination des acteurs, des actions, de leurs motifs et incidences permettrait aux citoyens de questionner la pertinence sociopolitique des décisions. Où le hors-normes des discours interprétés s'inscrirait dans le genre et présagerait quelque changement possible au pallier de gestion politique le plus proche des citoyens.

Mots clefs : Information municipale ; lecture citoyenne ; processus d'interprétation ; interprétation hors-normes ; interprétation standard

Municipal information can be approached from the point of view of empirical interpretation, in terms of the citizen reader, a reconstruction of the meaning of the excerpts of minutes, public notices, or official municipal communication, that demonstrates the discursive participation of readers in the sense of information. Articulating the problematic of non-standard reading practices relies on spotting and identifying interpretative strategies that reveal, according to the model of comprehension integration proposed by Kintsch and Van Dijk, expressions of the readers knowledge, values, experiences, and views of the logic readers involved with the text. Our observations lead us to restore to the citizen reader of these professional texts the transitory character allocated to non-standard literary texts, because the non-standard part of the process of meaning reconstruction is based on a socio-cognitive narrative logic where the identity of the actors, their actions, their motives and their impacts would allow citizens to question the socio-political relevance of political decisions. The non-standard interpretation of these discourses would integrate into the ongoing institutional discourse and make visible any possible changes to the political decisions that are important to citizens.

Key words : Municipal information ; citizen reader ; interpretation process ; non-standard interpretation ; standard interpretation

Si l'on aura toujours besoin des journaux, les pensées et interprétations qu'ils véhiculent seront prises avec de plus en plus de circonspection. Elles seront de moins en moins accueillies comme des informations pures, mais comme des éléments indicatifs et partiels pouvant servir à la construction d'une vision plus personnelle et plus indépendante. (Martin-Lagardette, 2005)

L'information municipale, abordée en tant qu'ensemble des écrits publics municipaux couramment publiés, s'inscrit ici dans le champ novateur de la rédactologie, soit l'étude des processus de rédaction et de réception des écrits dits professionnels, c'est-à-dire les textes rédigés par des professionnels de la rédaction (rédacteur administratif, technique) ou d'un domaine de spécialité, comme dans le cas d'une recommandation sanitaire émise par un épidémiologiste. L'étude dont il est question concerne particulièrement la connaissance – actuellement déficitaire, des manières dont les lecteurs peuvent interpréter ces écrits.

Traditionnellement, les manuels et guides francophones de rédaction administrative, technique et scientifique se basent sur les normes textuelles et stylistiques (plans de texte, tournures de phrases, etc.) réglementant l'écriture. Les facteurs de lisibilité d'un texte, la logique textuelle établie, la gestion des éléments linguistiques et relationnels, etc. ont été également exploités dans des projets de simplification du langage administratif en France (Collette *et al.*, 2002), et au Québec, (Clerc (dir.), 2003). Toutefois, les écrits professionnels (textes administratifs, de presse, ici ceux de l'*information municipale*) sont quasiment ignorés sous l'angle de la reconstruction de sens par les récepteurs, au sens interprétatif et empirique.

Quand on s'interroge sur des textes (administratifs, de presse, etc.) qui ont une portée interprétative sociale voire politique ; quand, pour questionner leur capacité à faire sens pour les lecteurs (intelligibilité des textes), on s'intéresse aux manières dont les lecteurs reconstruisent les sens, sur la base de leurs propres cadres de référence selon une conception interprétative empirique, les analyses ne visent pas l'évaluation de la lecture ni l'accomplissement de la procédure édictée, toutes deux relevant de perspectives plutôt normatives. Ici, il s'agira d'observer et tenter de saisir des manières de comprendre, au sens de « prendre avec », à savoir prendre le texte avec et dans le contexte de réception. Ces textes constituent un pan important de l'organisation sociétale et, en des termes participant de l'idéologie dominante, ils représentent une part non négligeable de l'économie de l'écrit (emplois rédactionnels, communication et archives publiques...), contribuant fortement à l'actualisation de la littérature voire de la vie citoyenne, du moins en ce qui concerne les connaissances liées aux règles et au fonctionnement de la cité.

Nous définirons la littérature citoyenne comme l'ensemble des traces discursives liées à la capacité à comprendre pour réfléchir discursivement à l'organisation et aux valeurs de la société et donc prendre part à la vie sociopolitique. La littérature citoyenne est fondée sur des perspectives de développement à la fois personnelles, sociales et politiques. Ainsi, cette question de la construction de sens des écrits publics de la ville dans une perspective interprétative, aussi critique et réflexive, trouve-t-elle sa pertinence sociale les déclarations publiques des élus, les événements constituent autant d'informations à interpréter pour accomplir la participation citoyenne, d'une manière la plus cohérente possible aux valeurs et conditions de vie des individus composant la collectivité.

Dans le cadre de réflexion sur les écrits hors-normes, les questions guidant notre propos se formulent comme suit : comment le contexte de réception – hors des normes du cadre de production des écrits municipaux à l'étude –, s'avère-t-il constitutif des reconstructions de sens empiriques par les citoyens-lecteurs ? Par quelles manières de reconstruire le sens, par quelles stratégies de compréhension-interprétation, ce hors-normes, postulé du point de vue d'une conception centrée sur le pôle production – où le cadre de

production imposerait son contexte à la reconstruction de sens –, par quels processus de compréhension-interprétation donc, et selon quelles modalités ce hors-cadre est-il intrinsèquement lié au genre des écrits publics municipaux, si l'on postule qu'il existe encore une lecture citoyenne, active par définition ?

Considérations théoriques

Les activités de compréhension-interprétation des écrits dépendent de paramètres linguistiques (mots, syntaxes, etc.) et d'autres, non-linguistiques, soit les connaissances préalables des lecteurs, leurs représentations (*i.e.* les croyances, la culture, les idéologies), leurs projets de lecture, leurs conditions sociales, affectives et relationnelles. Ces paramètres non-linguistiques se combinent aux éléments linguistiques pour façonner la compréhension-interprétation. Ils sont variablement inscrits dans des modèles ou théories largement reconnus, comme le modèle de situation (Van Dijk et Kintsch, 1983), la logique naturelle (Borel, Grize et Miéville, 1982, 1992 ; Grize, 1990, 2003) ou encore la théorie de la pertinence selon Sperber et Wilson (1989). Le modèle de Kintsch souligne que la compréhension s'effectue en fonction de la représentation qu'on se fait de la situation exposée dans un texte ou message. Un lien important entre expérience de vie, mémoire et compréhension est ainsi **établi**, lequel lien présage la possibilité d'émergence du hors-normes dans la lecture-interprétation de textes ouverts, puisque les contextes de production et de réception sont disjoints et dans la mesure où le hors-normes se détermine possiblement au regard de paramètres sociologiques. Par ailleurs, Grize pose que les pôles de production et de réception ne peuvent jamais être identiques dans la communication humaine et que les images qu'un pôle se fait de l'autre, de ses connaissances, de ses intentions, participent à la production et à la compréhension des messages. Sperber et Wilson réaffirment que c'est le destinataire (ici le lecteur) qui (re)construit la pertinence d'un texte, au regard de sa propre situation. Il résulte de ces théories et modèles que le lecteur, « comprendreur » et interprétant, investit des connaissances, reconstruit le sens du texte avec des éléments d'ordre personnel (ses propres connaissances, expériences, ses attentes et perceptions) et cognitif (ses capacités à comprendre, ses stratégies de lecture et de compréhension) mais encore d'ordre social (ses repères culturels, croyances et opinions de référence, ses représentations) et communicationnel (qualité de la relation, conditions de l'interaction texte-lecteur, identification des intentions). Nos analyses d'interprétations de lettres administratives (2004) ou d'articles de journaux (2007) montrent aussi que les interprétations tissent un maillage discursif et sociocognitif très serré entre des éléments tirés du texte et ceux dont on ne tient généralement pas compte parce qu'ils sont colportés par le lecteur (les représentations, connaissances antérieures, repères idéologiques, valeurs, etc.) (Collette, 2004, 2005, 2007, 2009).

Centrées sur la norme textuelle ou l'intention de communication selon le mandat, les travaux en rédaction professionnelle se limitent pourtant généralement à postuler un lecteur largement coopérant à l'égard du pôle production, sinon déficitaire. Bref, un lecteur qui épouserait la logique instituée *via* le texte, sans considération des décalages entre les sphères de production et de réception, sauf en termes de compétences techniques.

Or, la réception d'une grande part des écrits professionnels (articles de presse, écrits administratifs « externes ») se réalise en dehors des champs de leur production (service administratif, milieu journalistique). À la suite de la théorie de Habermas (1952), après celle de Lahire (2001) et selon nos propres recherches (2004, 2005, 2007, 2008, 2009), la conception même de la compréhension d'un texte se trouve modifiée dès lors que le texte est produit dans un contexte (ici professionnel, juridico-administratif) et lu dans un autre (ici citoyen). La transposition d'un texte, d'un contexte à un autre, en modifie potentiellement le sens. En

écho à la conception de Grize, le hors-normes, observé au plan empirique de la reconstruction de sens, elle-même discours, s'immiscerait *naturellement* entre ces deux sphères distinctes de production et de réception des discours, mises en relation par le truchement de la communication. La communication à l'œuvre, entre un pôle de production d'un discours fortement ritualisé et technique, et un pôle de réception externe à ce cadre (exogène), suppose l'émergence d'un discours intermédiaire, fort probablement hors-normes du point de vue de la production. Les caractéristiques intrinsèques du hors-normes ici à l'étude laisseraient entrevoir son potentiel de changement communicationnel, sinon sociopolitique : le hors-normes repéré dans les manières de reconstruire le sens de l'actualité municipale offre un espace discursif d'actualisation sociopolitique de la lecture citoyenne. En ce sens, le hors-normes jouirait du caractère transitoire reconnu au hors-normes en littérature et rappelé ici par S. Bikialo. Perturbations, altérations du texte source passées sous silence dans la réception des écrits professionnels, alors qu'elles font l'objet de valorisation en littérature, les manifestations du hors-normes, dans la reconstruction de sens des écrits qui régulent, tracent peut-être la voie de changements communicationnels des institutions, prémisses de modifications sociopolitiques dans nos démocraties contemporaines. Les observations invitent à un enthousiasme moindre.

Éléments de méthodologie

L'étude repose sur un corpus hétérogène (Bonnaïfous et Temmar, 2007) contenant : a) un recueil d'avis publics (textes très courts, aux formes récurrentes et publiés dans la presse locale), b) un recueil de procès-verbaux des réunions publiques du conseil municipal (textes longs, distribués lors des réunions publiques du conseil municipal et publiés sur le site de la ville, c) un recueil de reconstructions de sens des avis publics et des parties sélectionnées de procès-verbaux (car les PV sont des documents trop longs pour être soumis dans leur intégralité à des interprétations), d) un ensemble « témoin » d'articles de journaux qui couvrent l'actualité municipale (un journaliste de la presse locale est attitré aux affaires municipales, d'autres textes présentent des allocutions ou déclarations des représentants de la ville (maire et conseillers municipaux), d'autres articles thématiques paraissent aussi ponctuellement). La pertinence de ce 4^e ensemble tient aux résultats obtenus dans l'étude préliminaire de ladite recherche, concernant l'intertextualité et l'interdiscursivité des écrits autour du conseil municipal. Cette étude initiait l'analyse des relations entre trois genres d'écrits publics (PV, avis publics et articles de journaux), collectés sur une période de 22 semaines (2007-2008). Les premiers constats (Collette, 2008) indiquent que certaines rubriques des procès-verbaux (urbanisation, matières résiduelles et environnement...) sont régulièrement relayées dans les articles de journaux. Pourtant, les procès-verbaux ne figurent jamais au titre de sources documentaires dans les articles étudiés ; les journalistes réfèrent à des documents de travail des comités (plan d'urbanisation, plan directeur du projet, etc.) non publiés, auxquels ils accèdent parfois mais dont les lecteurs ne disposent pas. Par ailleurs, comparé au traitement administratif de l'information dans les PV et avis publics, le traitement qui est fait de l'actualité municipale dans les journaux est d'ordre politique : décisions commentées selon les orientations politiques des conseillers (rhétorique), prise en charge des décisions, personnalisation, polémiques...

Pour comprendre les manières dont les sens sont reconstruits, il faut tenter de saisir le parcours interprétatif effectué par chaque locuteur, sur chaque texte : repérer les éléments issus – implicitement ou explicitement – du texte lu, identifier les sources et les formes des reprises, emprunts, reformulations, identifier la hiérarchie informationnelle reconstruite par rapport à celle qui était proposée (repérer les éléments sélectionnés ainsi que leur place dans la configuration informationnelle, ceux qui disparaissent, etc., identifier les relations établies à d'autres textes (comme par exemple les articles de journaux), répertorier les

barrières interprétatives, les dérives aussi parfois. L'exercice analytique du parcours interprétatif individuel (Collette, 2005) est nécessaire pour décrire finalement les différentes manières dont le sens peut se reconstruire. Au stade interprétatif des résultats, le concept de logique sociocognitive que nous empruntons à Windisch (1982, 1985, 1990) prolonge l'analyse dans une perspective sociale, pour rendre compte de ce qui induit ou incite les interprétations du point de vue des repères sociaux. Entendues comme une construction d'opérations discursives, les logiques sociocognitives impliquent que les manières d'agencer les éléments des discours sont une trace de l'activité des paramètres contextuels sur le sens.

À partir de différents modèles et repères théoriques en compréhension et interprétation des textes, un cadre d'analyse avait été créé afin d'identifier différentes catégories de stratégies de compréhension : traces des stratégies de compréhension globale, traces des stratégies d'intertextualité, traces des stratégies de recours à la mémoire, traces des stratégies réflexives et critiques, traces des stratégies inférentielles et les passages concernant l'enquête. Chacune de ces stratégies est elle-même subdivisée en différentes catégories.

Les résultats présentés s'appuient sur le modèle de construction-intégration de Kintsch et Van Dijk (1988 et suiv.). Ledit modèle vise une représentation mentale cohérente de ce qui est dit par le texte. Nous rappellerons que les auteurs distinguent deux types d'activités psychologiques. Particulièrement dédié aux activités considérées de bas-niveaux, le premier type d'activités assure la représentation du contenu du texte, sur trois niveaux :

- a. *Intrant linguistique : déchiffrement des mots et traitement lexical ;*
- b. *Niveau sémantique, construction de la microstructure assurant la cohérence locale (série de propositions issues des indices textuels et des connaissances du lecteur) ;*
- c. *Construction de la macrostructure assurant la cohérence globale (reconfiguration informationnelle par hiérarchisation, condensation ou réorganisation).*

Le second type d'activités vise l'intégration de la représentation du contenu du texte à la base de connaissances du lecteur. La représentation qui en résulte constitue un type de modèle de situation, une représentation mentale de la situation décrite par le texte. Cette représentation cognitive comprend des événements, des actions et des individus liés à la situation qu'évoque le texte. Le modèle de situation incorpore des expériences préalables, des bases de texte antérieures, des particularisations de connaissances plus générales (Tapeiro, 1992). Une base de textes est constituée par la sélection, la modification et le réarrangement de concepts issus du texte et des connaissances du lecteur, lequel peut reconnaître une situation familière : la compréhension sera alors une mise à jour d'un modèle de situation issu de la base de connaissances. Ce sont les connexions élaborées entre les connaissances du lecteur et celles issues du texte, la flexibilité cognitive et la force des connexions à l'œuvre, qui déterminent les capacités de compréhension des lecteurs. Le modèle de situation peut incorporer les expériences antérieures du lecteur et les représentations textuelles précédentes concernant des situations identiques ou similaires, ainsi que des éléments de connaissances plus générales concernant ces situations. La représentation correspondant au modèle de situation constituerait la trace la plus durable en mémoire. Ce sont alors les activités de type top-down qui caractérisent particulièrement le modèle de situation : la relation entre le signifiant et le signifié ; la reconstruction des implicites ; les inférences ; le contexte (situation pragmatique etc.).

Analyses

Six catégories de processus interprétatifs

Dans les discours de reconstructions de sens par les lecteurs, nous avons identifié selon une démarche inductive, six catégories de processus inspirés de la base de texte et/ou du modèle de situation.

Traces de processus interprétatifs et de compréhension globale

Qui réfèrent à la base de texte comme par exemple le rappel, spontané et en priorité, d'éléments informatifs du texte lu ; la reformulation des éléments considérés comme prioritaires ; la citation d'éléments qui retiennent le plus l'attention ; les éléments liés au protocole, le cas échéant. On comptera aussi parmi ces stratégies l'expression d'une incompréhension, les questionnements relatifs à la recherche d'informations dans le texte ainsi qu'à la compréhension des contenus [ça veut dire quoi? ; Je ne sais pas ; Je ne comprends pas ; où sont ces informations ?], les questionnements sur les valeurs rhétoriques des énoncés ou des éléments du texte (en termes de droit, d'obligation, etc.). D'autres processus de cette catégorie renvoient conjointement à la base de texte et au modèle de situation. Par exemple, les hypothèses de signification et les élucidations des « failles », des manques ou des déficits informationnels du texte, dans le texte. Les cas où le lecteur résout des questions informationnelles liées aux implicites du texte, ou lorsque l'interprétation en cours oscille entre questionnements, hypothèses de signification et conclusion interprétative.

Les catégories suivantes sont essentiellement comblées par des processus référant au modèle de situation, donc à des activités de lecture de haut niveau, relevant très clairement de l'interprétation des textes.

Traces de processus d'intertextualité.

Il s'agit ici de mentions référant à d'autres textes (ordre du jour, procès-verbal, etc.), à d'autres discours (radio-télévisés, rumeur politique ou sociale, etc.). Y compris lorsqu'en cas de questionnement, le lecteur évoque un autre discours qui pourrait, par exemple l'aider à clarifier une information : « Un urbaniste pourrait m'aider ».

Traces de processus de recours à la mémoire.

Lorsque le lecteur énonce des connaissances déclaratives déjà-là, de type ceci signifie cela, lorsqu'il mobilise son savoir, sa connaissance pour raconter ce qu'il comprend du texte. Les bagages d'ordres technique, théorique et pratique sont constitutifs de ce processus lorsqu'ils sont convoqués explicitement pour raconter le sens du texte. L'expérience et le vécu des enquêtés, plus ou moins en décalage avec le texte, les exemples présentés par l'enquêté pour expliquer ce qu'il comprend.

Traces des processus réflexifs et critiques.

Celles-ci incluent les questionnements et développements relatifs au fonctionnement du système municipal, à l'organisation des processus décisionnels de la ville, des institutions, etc. Les jugements sur le système, tant positifs que négatifs du système institutionnel et politique, les revendications personnelles, passages relatifs à des critiques, questionnements portant sur la valeur ou la fonction du texte dans le système ou l'organisation des processus décisionnels.

Traces des processus inférentiels.

Celles-ci concernent essentiellement des conclusions ou hypothèses interprétatives qui surviennent à la lecture du texte mais vont au-delà de ce que dit le texte (extrapolation), lorsque le lecteur « sort » du texte et va plus loin dans sa compréhension. Lorsqu'il met en œuvre une lecture active, au sens bakhtinien du terme. D'autres traces de processus inférentiels se rapportent plus particulièrement à la base de texte, dans le sens où le lecteur exprime son rapport au texte, en termes, par exemple, de dévalorisation (de ses compétences pour lire le texte), de démotivation. Lorsque ce dernier précise qu'il n'a pas d'intérêt pour le texte, que ses connaissances ne lui permettent pas de le comprendre. Ou encore lorsqu'il parle de lui, de sa propre expérience de lecteur ou de citoyen, en décalage avec l'objet du texte, en cours de lecture.

Nous présentons ci-dessous le résultat d'une analyse de 21 lectures d'un avis public « Règlement n° 1-72 », du point de vue des traces de processus de compréhension-interprétations dominants répertoriés.

Processus, tels que mis en œuvre

Lorsque les enquêtés formulent ce qu'ils comprennent du texte, le processus interprétatif et de compréhension globale apparaît nettement dominant (32 occurrences). Notons que, régulièrement, les lecteurs utilisaient le même processus à plusieurs reprises dans leur réponse. Les chiffres présentés sous le terme d'« occurrences » regroupent les apparitions d'une même sous-catégorie de processus chez un enquêté. Autrement dit, si un usager a recouru trois fois au même processus interprétatif et de compréhension globale par récupération d'éléments provenant du texte, nous n'avons comptabilisé qu'une seule occurrence.

Le processus interprétatif et de compréhension globale réfère donc à la base de texte, rappelle spontanément et en priorité des éléments informatifs du texte lu ; les reformule ; cite des éléments. Treize enquêtés ont utilisé celui-ci comme première stratégie de réponse, c'est-à-dire en première position. De ces 13 enquêtés, 5 l'ont utilisé seul pour répondre à la question. Dans les autres cas, il est par contre difficile d'identifier une constance dans le processus utilisé en deuxième position.

La récupération d'éléments provenant du texte concerne 19 de ces 32 occurrences totales. En ce qui concerne les autres aspects de cette stratégie, l'émission d'une hypothèse de signification ou élucidation de « failles » du texte totalise 8 occurrences, tandis que l'expression d'une incompréhension est décomptée 4 fois.

En deuxième position, les processus réflexifs et critiques comptent le plus grand nombre d'occurrences (13) après la précédente. Dans l'ordre d'importance : 4 enquêtés ont utilisé celle par critiques textuelles et rédactionnelles ; 1 enquêté, celle par questionnements et développements relatifs au fonctionnement du système ou à l'organisation des processus décisionnels ; et un enquêté, celle par critiques du système institutionnel et politique. On observe 8 occurrences de cette stratégie, par des traces de critiques textuelles et rédactionnelles, trois par des questionnements et développements relatifs au fonctionnement du système ou de l'organisation des processus décisionnels, et deux enfin par des critiques du système institutionnel et politique.

Pas de constance du premier processus utilisé par les sept autres enquêtés. Trois enquêtés ont choisi un processus réflexif et critique : un enquêté, celui par questionnements et développements relatifs au fonctionnement du système ou à l'organisation des processus décisionnels, et deux enquêtés, celui par

critiques textuelles et rédactionnelles. Pour les deux derniers enquêtés, cette stratégie a été utilisée seule dans un cas; dans l'autre cas, elle a été suivie d'une stratégie interprétative et de compréhension par expression d'une incompréhension (les deux seules stratégies utilisées dans la réponse).

Les quatre autres enquêtés ont tous utilisé un processus différent en première position, soit une stratégie interprétative et de compréhension par expression d'une incompréhension, une stratégie de recours à la mémoire par connaissances déclaratives préalables, une stratégie d'intertextualité et une stratégie inférentielle.

Éléments thématiques sur lesquels s'articulaient les processus

Processus interprétatif et de compréhension globale

Par récupération d'éléments provenant du texte (19) :

Dans l'ensemble, 19 enquêtés sur 21 ont utilisé ce processus pour répondre à la reconstruction de sens du texte, peu importe la position de la stratégie dans la réponse. De ces 19 enquêtés, 14 ont entamé leur réponse par celui-ci. Le plus souvent (10 fois si on se permet de sauter une phrase ou deux dans certains cas), les enquêtés reprenaient le contenu du deuxième paragraphe du texte, en le reformulant ou en le citant, soit « QUE lors d'une séance régulière tenue le 20 décembre 2010, *le conseil municipal de la Ville de Sherbrooke a adopté le règlement n° 1-72 modifiant le règlement n° 1* de la Ville de Sherbrooke de façon à [...] » (l'italique correspond au segment qui revenait généralement dans la réponse).

Suivaient habituellement dans les réponses les éléments énoncés dans les tirets (sous le deuxième paragraphe) assorti d'un commentaire sur le défaut de cohérence entre ces éléments. Cette dernière observation des enquêtés était, le plus souvent, ce qui les amenait à utiliser d'autres stratégies (dans 13 cas), après le processus de compréhension globale par récupération d'éléments provenant du texte. Aucun enquêté n'a parlé de tous les tirets dans sa réponse. Dans le cas de la stratégie par récupération d'éléments provenant du texte, les enquêtés citaient soit des tirets en exemples, soit ceux qui les concernaient ou qui leur semblaient les plus simples à comprendre.

Par expression d'une incompréhension (4) :

Le processus interprétatif et de compréhension par l'expression d'une incompréhension a été relevé trois fois pour la question des tirets. L'interrogation portait ultimement dans ce cas sur la valeur de certains énoncés de modification du règlement. Par exemple, l'enquêté 109 citait les énoncés qui lui posaient problème :

Mais je prends le premier : « modifier les dispositions relatives à la délégation du pouvoir d'autoriser des dépenses et de passer des contrats afin de prévoir différentes règles concernant les comités de sélection ». On n'a pas compris qui ça touche. « [À] la délégation du pouvoir ». C'est qui cette délégation-là ? On n'a absolument rien compris. On ne sait pas pourquoi c'est là. Qu'est-ce qu'ils vont modifier : on ne sait pas. [...] Même chose pour le troisième : « prévoir les dispositions applicables à la bibliothèque du secteur de Rock Forest ». Quelles dispositions applicables? [...] On ne sait pas pourquoi ils révisent par contre... [...].

L'autre enquête ayant exprimé une incompréhension l'a fait relativement à l'avant-dernier « QUE » du texte, où des précisions sur certains des articles du règlement no 1-72 sont ajoutées et où des numéros d'articles sont pour la première fois introduits dans le texte. L'enquête s'est demandé d'où provenaient ces numéros d'articles.

Par émission d'une hypothèse de signification ou par élucidation de « failles » du texte (8) :

Ce processus est manifesté pour différents segments du texte et apparaît majoritairement pour un seul segment. Deux enquêtes émettent des hypothèses quant à la nature des numéros d'articles introduits à l'avant-dernier « QUE » du texte. Une personne y va d'une hypothèse sur le sens du mot « abattis », utilisé au 12^e tiret. Une autre personne émet une hypothèse sur les raisons possibles du retrait des feux de circulation à une intersection (5^e tiret). Trois enquêtes interprètent la nature du règlement comme telle : respectivement, le règlement no 1-72 serait « un paquet de petites lois » ; les modifications se feraient à des niveaux différents, selon différentes interventions dans la ville; et les mesures seraient officielles, le citoyen pourrait consulter le règlement. Un dernier enquête soutient que l'avis public serait le résumé de quelque chose qu'il aurait déjà pu lire plus tôt dans l'entrevue, par exemple dans un procès-verbal. Notons encore que les autres processus n'ont pas été activés de façon significative et que 21 enquêtes ont utilisé de 1 à 3 stratégies pour exprimer leur compréhension du texte.

Conclusion des analyses

Ces observations nous permettent de tirer quelques enseignements des processus stratégiques à l'œuvre dans la lecture-interprétation de cet avis-public :

Que le nombre de stratégies utilisées par les lecteurs oscille entre 1 et 3 tend à confirmer d'autres études concluant sur l'intérêt de développer un panel de processus et stratégies variés pour chaque lecteur, afin d'augmenter globalement les compétences lectorales.

Que les stratégies les plus couramment utilisées relèvent prioritairement de la base de texte (stratégie interprétative et de compréhension globale par récupération d'éléments du texte), qui plus est en première position, indique que le contexte de réception n'interfère pas initialement dans la reconstruction de sens des textes soumis à la lecture, qu'il n'y aurait pas dévoiement du sens proposé par le texte, du point de vue de la réception.

En revanche, les modes de rappel des éléments récupérés dans le texte, à savoir essentiellement des citations concernant les contenus exposés via les tirets dans le texte, nous incitent à souligner à ces endroits un déficit de traces d'appropriation du sens : les lecteurs ne semblent guère en mesure de reformuler les contenus essentiels du texte dans leurs propres mots : distance contextuelle et distance discursive sont alors à interroger du point de vue de la réception de ces textes. Car, à l'opposé de l'hypothèse concernant la contamination d'un contexte (production) par l'autre (réception) pour reconstruire le sens des textes, une réception qui saurait essentiellement citer ne présente guère d'atout au plan interprétatif. Notre démarche étant discursive, nous nous garderons ici de conclure sur un déficit de compétence lectorale des enquêtes et solliciterons de nouveau les observations concernant les thèmes sur lesquels s'appliquent les stratégies pour éclairer un peu la nature du problème.

La processus majoritaire (par récupération d'éléments du texte) est suivi de près par celui qui exprime une incompréhension. L'enchaînement de ces deux stratégies s'effectue dans la même catégorie de la base de texte, mais soulève la question de la perméabilité du texte par les lecteurs. Les réponses aux questions exprimées leur permettraient une appropriation des contenus publiés. Ici, la question des contextes confère une résonance particulière aux stratégies mises en œuvre, en termes de caractéristiques des logiques sociocognitives de la réception, versus celles de la production : pour que les contenus de l'avis public fassent sens, les lecteurs appellent à une désignation des acteurs et détails des éléments situationnels, permettant de contextualiser les énoncés, dans le sens d'une représentation possible. Ainsi, la demande des lecteurs concerne la dénomination d'acteurs non-désignés, le détail de *modifications ou dispositions* annoncées, les motifs pour lesquels des changements sont prévus.

Discussion

En matière de compréhension-interprétation des avis publics, si tant est que ces genres soient encore voués à quelque interprétation qui soit, force est de constater que les logiques sociocognitives à l'œuvre du côté de la réception agissent de sorte à façonner la représentation offerte au lecteur, selon certains aspects du cadre contextuel de ce dernier. Ces lectures sont-elles pour autant hors-normes ? Les éléments sur lesquels reposent ces incidences contextuelles ne transgressent pas radicalement, ni ne disqualifient les propos du texte proposé. La quête poursuivie par les lecteurs *in situ*, *via* leurs questions, s'apparente nettement à une démarche de précision des composantes (agents, conditions et événements) de la représentation du texte, dans une perspective narrative. La distance discursive entre le langage administratif municipal – même publié – et les discours de reconstruction de sens trouve bel et bien un écho du point de vue de l'ancrage des logiques sociocognitives : où les modalités non-agentives et exemptes de précisions causales, sans mention exacte mais seulement générique des actes, et sans propension réflexive caractérisent le discours administratif municipal, la lecture-citoyenne active demande à instaurer les aspects de la discursivité narrative et réflexive, qui rendraient le discours passablement plus compréhensible aux lecteurs situés hors des cadres de la production. C'est qu'il faudrait au lecteur-citoyen des noms d'acteurs, des actions désignées et représentables, des motifs concernant les ressorts des décisions, pour être capable de se construire un scénario narratif et une scène idéationnelle qui permettent le jugement, dit éclairé, sur les informations décisionnelles publiées. Nous proposons, en guise d'ouverture, de considérer cette particularité lectorale sous la lunette des genres : les *arrêts* et *détours* des lecteurs, leurs quêtes de reconstruction narrative et réflexive, hâtivement qualifiables de hors-normes au regard des incidences lectorales écaillant le texte d'origine, seraient alors manifestation des caractéristiques dynamiques du genre, en action. Sortes de boucles réflexives coïncidentes aux logiques sociocognitives et discursivement marquées par le genre et par un ethos collectif de réception : citoyen-lecteur, pour qui le sens passe par la logique narrative et la rationalité explicite et causale des actions.

Hors-normes, donc, les reconstructions de sens de ces lectures ? Hors des cadres de la production scripturale instruisant la norme, hors de sa position institutionnelle, certes. Mais normale (au sens quantitatif et probabiliste), du point de vue de la fréquence des processus identifiés et de leur position prioritaire dans le panel des quelques stratégies ici employées. Quand la norme socialement dominante se heurte au normal sur le plan des stratégies spontanément mises en œuvre, lesquelles se trouvent à être ici cautionnées du point de vue théorique, les rapports entre institutions administratives (politiques locales) et citoyens mé-

ritent réflexion. La tension sociologique, de l'imposition d'une norme et de la résistance qui y fait face se manifeste discursivement, entre logique proposée et processus de reconstruction de sens.

Loin de faillir à sa tâche interprétative, le lecteur-citoyen, par ses apparents détours interprétatifs qui questionnent la base de texte, remet en question la distance informationnelle entre l'administration publique (ici locale) et les citoyens, censés « participer » à la vie démocratique. Cette impossible participation, largement discutée et dénoncée sur le plan de la conception même de la démocratie dans nos sociétés modernes, s'inscrit dans les pratiques langagières : la communication de l'information municipale en est un cas.

Au Québec, plus encore peut-être qu'ailleurs, le palier municipal, sous couvert d'autonomie implicite (Loi constitutionnelle de 1867, *i.e.* décentralisation) malmenée par des tensions entre le provincial et le fédéral pour le financement des municipalités « est une manière d'imposer un peu de sa volonté aux autres paliers de gouvernement, c'est-à-dire de refléter autant que faire se peut ce que le citoyen lui demande à l'intérieur des champs d'activités qui relèvent de ses compétences. Elle réfère à un contrôle local plus sensible aux besoins des citoyens, à une plus grande flexibilité de gestion, à une meilleure adéquation des ressources disponibles et des besoins des individus » (Rivest, 2009 : 40). Si les moyens financiers de cette autonomie ont été historiquement bafoués, force est de constater que les discours de l'information publique municipale créent eux aussi un fossé plutôt qu'un rapprochement entre la « gouvernance » locale et les demandes des citoyens. Est-ce à dire que le discours administratif public des villes entérine les obstacles financiers et politiques à l'exercice citoyen, déléguant au langage l'odieux d'ancrer la distance sociocognitive entre le peuple et l'institution ?

Bibliographie

- Authier-Revuz Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Bikialo Stéphane (2018), *Discours hors-normes et discours littéraire : ce qu'en disent la ponctuation et les genres de discours* (ici même).
- Bonnafeux Simone et Malika Temmar (dir.) (2007), *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*, Paris, Ophrys.
- Borel Marie-Jeanne, Grize Jean-Blaise et Miéville Denis (1983, 2^e éd. 1992), *Essai de logique naturelle*, Berne, P. Lang.
- Centre de Linguistique Appliquée de Besançon, Rui Blandine, Collette Karine et al. (2002), *Guide pratique de la rédaction administrative*, Paris, Éditions du ministère de la Fonction publique et de la réforme de l'État.
- Clerc Isabelle (dir.), (2003). *Simplification des lettres de l'Administration adressées au grand public*, Québec.
- Collette Karine (2007a), « La concurrence discursive : analyse des logiques de discours dans la communication épistolaire adressée par l'administration publique aux usagers », *Communication : information, médias, théorie, pratique*, vol. 25 (2), 107-130.
- Collette Karine (2007b), *La Dimension sociale dans les pratiques de lecture en formation : approche sociocognitive et implications didactiques*, Chaire Normand Maurice, Trois-Rivières, UQTR, n° 5.
- Collette Karine (2008 a) « Parcours interprétatifs sur des courriers administratifs : lieu et place de l'extratextuel », A.-M. Houdebine et al. (dir.), *Les Aventures de l'interprétation*, Actes du colloque international « Sémiologie 2005 », Paris, Laboratoire DynaLang, 101-110.
- Collette Karine (2008b), « Qualité de la relation entre administration et usagers : la part informationnelle de l'asymétrie. Interprétation d'usagers et approche macro-discursive de la marge rédactionnelle », *Tech-nostyle*, vol. 22, n° 1, 19-38.
- Collette Karine (2008 c), « Construire la relation à l'utilisateur dans un contexte sociopolitique : exemple de la rédaction administrative », I. Clerc et C. Beaudet (dir.), *Langue, médiation et efficacité communicationnelle*, Québec, PUL, 81-107.
- Collette Karine (2008d) « L'écriture alternative : à la recherche d'ingrédients pour une écriture citoyenne », Pré-actes du colloque « De la France au Québec. *L'écriture dans tous ses états* », Poitiers.
- Collette Karine (2008e), « L'interdiscursivité des écrits "autour" du conseil municipal », L. S. Florea, C. Papghi, L. Pop et A. Curea (dir.), *Directions actuelles en linguistique du texte, actes du colloque international Le texte : modèles, méthodes, perspectives, II*, C. Napoca, C. Cartii de Stiinta, 303-312.
- Collette Karine (2009), « Pour une approche empirique du lecteur-citoyen », G. Holtzer, D. Lebaud (dir.), *Parcours, traces. Autour du texte et des langues. Mélanges offerts en hommage à Marc Souchon*, Besançon, PUFC, 93-104.
- Collette Karine et Steuckardt Agnès (2016), « Présentation : Discours hors-normes, constructions sociales », *Signes, discours et sociétés* n° 16, <http://www.revue-signes.info/sommaire.php?id=4640>
- Grize Jean-Blaise (1990), *Logique et langage*, Paris, Ophrys.

- Grize Jean-Blaise (1996), *Logique naturelle et communications*, Paris, PUF.
- Halbwachs Maurice (1952), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF.
- Kintsch Walter (1988), "The Role of Knowledge in Discourse Processing: A Construction-Integration Model", *Psychological Review*, 95, 163-182.
- Kintsch Walter (1998), *Comprehension: a paradigm for cognition*, New York, Cambridge University Press.
- Lahire Bernard (2001), *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- Martin-Lagardette Jean-Luc (2005), *Le Guide de l'écriture journalistique*, 6^e éd., Paris, La Découverte.
- Rivest Martin (2009), *Persister persuade. Union des municipalités du Québec. 90 ans d'histoire 1919-2009*, Québec, UMQ.
- Sperber Dan et Deirdre Wilson (1989), *La Pertinence, communication et cognition*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Tapiero Isabelle (1992), *Traitement cognitif du texte narratif et expositif et connexionnisme : expérimentation et simulation*. Thèse de doctorat nouveau régime, Université Paris VIII.
- Van Dijk Teun A. et Kintsch Walter (1983), *Strategies of discourse comprehension*, New York, Academic Press.
- Windisch Ulli (1982), *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Windisch Ulli (1985), *Le Raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Windisch Ulli (1990), *Le Prêt-à-penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, Paris, L'Âge d'Homme.

TITRE: REPRÉSENTATIONS DU DISCOURS PSYCHOTIQUE DANS L'AVANT-GARDE LITTÉRAIRE FRANÇAISE
DES ANNÉES 1970

AUTEUR(S): JULIETTE DRIGNY, DOCTORANTE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

PUBLICATION: ÉCRITS HORS-NORMES

PAGES: 154 - 171

DIRECTEURS: AGNÈS STEUCKARDT ET KARINE COLLETTE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2019

ISBN: 978-2-7622-0360-8

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/15579](http://hdl.handle.net/11143/15579)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/15579](https://doi.org/10.17118/11143/15579)

Représentations du discours psychotique dans l'avant-garde littéraire française des années 1970

Juliette Drigny, Doctorante
Université Paris-Sorbonne

Résumé : Cet article entend aborder la place des discours des psychotiques dans le mouvement d'avant-garde littéraire français des années 1970 représenté essentiellement par les revues *Tel Quel*, *Change* et *TXT*, dans une perspective d'histoire des représentations linguistiques. À la faveur des réflexions théoriques contemporaines sur les rapports entre langage et idéologie, qui justifient l'intérêt pour les discours hors-norme, et de l'influence croissante de l'anti-psychiatrie, les discours des « fous », jusque-là cantonnés au domaine psychiatrique, acquièrent une place dans la sphère littéraire. Par « représentations », nous entendons d'une part la présence concrète, dans les revues, des discours de psychotiques, et d'autre part les tentatives de description qui en sont faites et qui convoquent un certain nombre de topiques linguistiques. Il ressort de notre analyse que le discours « fou », malgré les parallèles établis avec la littérature, autre discours « hors-normes », sert essentiellement à mettre en valeur la sphère de la créativité littéraire : l'imaginaire littéraire des années 1970 distingue un hors-normes littéraire acceptable d'un hors-normes psychotique pur. Une brève étude des analyses contemporaines de l'œuvre autobiographique de Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues* (1970), confirme cette idée.

Mots-clés : psychotiques, avant-garde, littérature et folie, Louis Wolfson, revues littéraires, post-structuralisme.

Abstract: This article aims to tackle the place of psychotics' discourse in the French literary avant-garde movement of the 1970s, as represented mainly by the journals *Tel Quel*, *Change*, and *TXT*, in a perspective of history of linguistic representations. At that time, in the wake of contemporary theoretical reflexions on the relationships between language and ideology (which justify the interest taken in nonstandard discourse) and of the growing influence of anti-psychiatry, "madmen's" discourse, which was until then confined to the psychiatric realm, entered the literary sphere. By "representations", we mean on one hand the concrete presence, in journals, of psychotics' discourses, and on the other hand the attempts at describing the latter which summon a few linguistic topics. Our analysis demonstrates that "mad" discourse, notwithstanding parallels drawn with literature as another nonstandard discourse, is mainly used to highlight the creativity of literature: the literary imagination of the 1970s distinguishes between an acceptable literary nonstandard and a purely psychotic nonstandard. A brief study of the contemporary analyses of the autobiographical work by Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues* (1970), confirms that idea.

Key words : psychotic, avant-garde, literature and madness, Louis Wolfson, literary journals, post-structuralism.

« Fou », « folle », « schizo », « psychose »... à l'heure actuelle, nous n'employons ces termes forts qu'avec des guillemets, leur préférant ceux de « maladie mentale » ou de « maladie psychique ». Ils soulignent cependant l'important renversement de perspective qui s'est déroulé depuis les années 1970. À ce moment, sous l'influence de l'anti-psychiatrie, la « maladie mentale » est une notion très contestée, tandis que la folie et les adjectifs qui en dérivent sont utilisés sans connotation péjorative. Le « schizophrène », ou « schizo » tout court, acquiert alors ses lettres de noblesse.

Les années 1970, en France, sont celles de « l'avant-garde théorique », avant-garde littéraire marquée par les sciences sociales les plus à la pointe (en premier lieu la psychanalyse et la linguistique), surtout représentée dans des revues littéraires comme *Tel Quel* ou *Change*. Le « fou » envahit la littérature, et en particulier le domaine de l'avant-garde. Cette invasion de la folie est-elle si étonnante ? La présence des discours « fous » dans l'avant-garde littéraire des années 1970 pourrait n'être qu'une déclinaison d'un topos séculaire, celui de la proximité entre inspiration et délire, *mania* poétique ; cette proximité serait même un principe fondamental si on en croit André Breton, qui écrit, à propos d'Antonin Artaud, en 1959 : « Posons d'abord en axiome que la poésie, à partir d'un certain niveau, se moque absolument de la santé mentale du poète. Son plus haut privilège est d'étendre son empire bien au-delà des bornes fixées par la raison humaine. » (Breton, 1959 : 981). La littérature subsumerait la frontière même entre création et folie. L'avant-garde des années 1970 échappe-t-elle à ce lieu commun ? Ses ambitions scientifiques et notamment linguistiques, ouvrant un espace à l'analyse des discours hors-normes, pourrait le faire penser. Ma perspective sera donc celle d'une histoire des représentations linguistiques. Il ne s'agira pas tant de décrire le discours hors-normes des malades mentaux à proprement parler qu'envisager comment il a pu être perçu et analysé dans les années 1970, à l'époque de la « mode » de la folie.

La proximité linguistique soulignée entre discours des fous et création littéraire semble paradoxalement correspondre à une réaffirmation de la frontière entre norme et hors-norme. Le positionnement des écrivains permet de mettre en évidence une répartition entre « vraie » folie et une « sur-folie », nettement plus valorisante : celle des écrivains. Après avoir contextualisé la présence théorique du « hors-normes » dans l'avant-garde, j'envisagerai la place et la représentation des discours psychotiques eux-mêmes, avant d'observer un exemple précis, celui de l'ouvrage de Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*.

Contextualisation : l'importance du « hors-norme » dans l'avant-garde

L'avant-garde post-structuraliste

L'avant-garde littéraire qui a le plus de visibilité dans le champ littéraire des années 1970 se situe dans le courant du « post-structuralisme » (ou « ultra-structuralisme » dans l'acception de François Dosse) : il s'agit d'un second tournant du structuralisme, qui s'étend à d'autres modèles que celui de la linguistique structurale, et s'ouvre plus largement à la sphère de la créativité littéraire (Dosse, 1992 ; Kaufmann, 2011 : 18). Parfois appelée « avant-garde théorique », très marquée par le marxisme, cette avant-garde mélange textes théoriques et textes littéraires : la pratique y est indissociable de la théorie. Ce courant présente une forte dimension expérimentale, comme l'Oulipo à la même époque, mais l'ambition d'analyse y est très forte et les créations littéraires s'accompagnent d'une abondante production théorique.

Deux revues littéraires, en particulier, incarnent ce courant, et se partagent la visibilité dans le champ de l'avant-garde instituée : *Tel Quel* et *Change*, revues concurrentes, toutes deux publiées par les éditions du Seuil. À côté de ces revues parisiennes, gravitent quelques revues « satellites », comme *Mantéia*, *Action poétique*, ou *TXT*.

Le hors-norme comme impératif de subversion

Comme le formulent plusieurs titres de Philippe Sollers (une conférence de 1965, *Le Roman et l'expérience des limites*, puis un ouvrage intitulé *L'Écriture en l'expérience des limites* en 1968 (Sollers 1968b)), l'intérêt théorique et la production artistique vont être polarisés vers les « expériences des limites » et leurs différentes variantes, textes ou langages des « limites », de la « rupture », les « grands irréguliers » du langage.

C'est une époque où se développe une conscience aiguë de l'uniformisation exercée par la langue, héritée des travaux d'Althusser qui pose le lien entre langue et idéologie (Althusser, 1970), prolongés par ceux de Balibar (1974a et b). La langue, conçue comme une superstructure, jouerait un rôle dans l'idéologie. L'idée que le langage influe sur le réel traverse nos revues : un manifeste de *Change* proclame par exemple que « La langue, en se changeant, change les choses. Accompagnant tous les autres gestes matériels des hommes » (Faye, 1975 : 7). Dans *Tel Quel*, « [...] Que le langage soit directement et immédiatement lié aux phénomènes de classe et aux changements économiques et sociaux ne saurait être contesté, même par un non-marxiste » (Delahaye, 73). Ainsi, l'impératif de subversion politique que l'avant-garde exprime doit passer par la langue : selon Kristeva, « il ne s'agit pas d'équivalence, mais d'identité entre la contestation du code linguistique officiel et la contestation de la loi officielle ». (Kristeva, 1978 : 83) Le langage poétique peut ainsi être perçu comme « illégalité » (Houdebine, 273). Cela s'accompagne de tentatives langagières qui se dirigent contre la norme linguistique, d'où « l'illisibilité » des textes, censée être une forme de résistance à l'idéologie.

L'illisibilité serait donc la qualité particulière d'un texte en regard de l'idéologie quant à lui aveugle. [...] L'illisibilité devient alors le point fort de la lecture, l'obstacle que celle-ci doit vaincre, la surface résistante sur laquelle vient buter et se manifester la force inerte de l'idéologie, ce qu'une société éparsée en chaque individu ne doit pas lire, ne peut pas lire. [...] Ce texte est d'autant plus irrecevable par la société, par chaque lecteur en lequel vit inconsciemment les codes de langage qui assurent la domination idéologique d'une classe, qu'il désigne l'interdit et montre les limites sans lesquelles le code ne pourrait plus fonctionner. (Baudry, 1968 : 140)

La subversion de la langue s'accompagne de la recherche de modèles qui s'écartent de la linguistique institutionnalisée. Il convient de rappeler qu'en raison de la grande popularité du structuralisme, la linguistique se voit largement réappropriée par des non-spécialistes, des non-savants. Or à partir de 1966-1967 en particulier, les intellectuels prennent de la distance avec la linguistique saussurienne, qui a fondé le structuralisme. On reproche par exemple à Saussure d'avoir exclu de son champ d'étude la *parole*, privilégiant la *langue*. Sous l'influence de la récente linguistique de l'énonciation de Benveniste, se développe une préoccupation pour les sociolectes, jargons, ou langues « déviantes ». D'autres concepts centraux de la linguistique saussurienne sont également remis en question, comme celui de linéarité du langage, ce qui donne lieu à l'intérêt pour les « monstres de langage » que sont les lapsus, ou les mots-valises. La publication des anagrammes de Saussure, la « part sombre » de l'œuvre du linguiste à la fin des années 1960 (Starobinski, 1964, 1967, 1971), tombe à point nommé. C'est également l'époque d'émergence, en

France, de la linguistique générative de Noam Chomsky, autre modèle adopté à l'époque pour renouveler la linguistique et introduit en France notamment par Nicolas Ruwet à partir de 1967 (Ruwet, 1967 ; sur ce sujet, voir Dosse, 1992 : 13-29).

Dans ce cadre, de quoi témoigne l'intérêt pour les discours des fous ? Dans les années 1970, avec l'essor de l'anti-psychiatrie, le fou incarne pour ainsi dire la subversion ; il est en lui-même un rejet de la loi. Mais cet intérêt culturel croise également l'intérêt linguistique, dans la mesure le langage des psychotiques s'écarte de ce que l'on considère comme « normes » linguistiques. C'est cet aspect qui intéresse particulièrement nos revues.

Représentations du discours psychotique

Présence du discours psychotique dans les revues

Sollers, dans le « programme » formulé dans *Logiques* et repris plusieurs fois ailleurs, désigne les textes de la rupture : « mystique, érotisme, folie, littérature, inconscient » (Sollers, 1968a : 10). La folie fait ainsi partie pour Sollers des « textes de la rupture ». On cherche à trouver ce en quoi le discours du fou peut instruire la création littéraire.

La perspective est différente du mouvement de l'art brut, légèrement antérieur. L'art brut, terme inventé par le Français Jean Dubuffet en 1945, rassemble en effet des œuvres de marginaux exempts de toute culture artistiques. Dubuffet, cherchant à « protéger » les créateurs du pouvoir destructeur du marché de l'art, collecte les productions et les expose dans des circuits différents de l'art officiel. C'est donc une pratique de collecte, d'anthologie, qui a besoin d'intercesseurs, et qui possède de surcroît une dimension essentiellement plastique. À l'inverse, les grands « modèles » de folie littéraire dans l'avant-garde sont avant tout des écrivains reconnus par l'institution et qui ont fait partie de leur vivant, au moins par intermittences, du circuit de l'édition officielle, qu'il s'agisse de Raymond Roussel, d'Antonin Artaud ou de Friedrich Hölderlin. L'avant-garde s'intéresse peu à la possibilité de constituer un document psychiatrique en objet artistique, mais mesure les croisements entre un *ethos* littéraire et un délire, une maladie mentale.

Néanmoins, les revues qui nous intéressent ont toutes évoqué ou publié des écrits de « fous », suivant sans doute un effet de mode mais reflétant aussi l'intérêt pour le hors-normes. Je ne m'attarde pas ici sur les textes d'auteurs ayant connu une pathologie mentale mais que l'institution littéraire a reconnu comme grands écrivains (Antonin Artaud, Friedrich Hölderlin...), ou de « fous littéraires » plus connus (Jean-Pierre Brisset, Raymond Roussel, Vélimir Khlebnikov) – l'intérêt pour les « fous littéraires » est une passion typiquement française, depuis Nodier jusqu'aux recherches actuelles de Marc Decimo, en passant par Raymond Queneau et le Collège de Pataphysique –, mais je parlerai plus spécifiquement de textes qui relèvent davantage de l'ordre du document inédit. Voici quelques exemples dans les différentes revues.

Dans *Tel Quel*, sont publiés des textes de Sophie Podolski, jeune artiste schizophrène morte à vingt et un ans. La publication de ses textes et dessins en fac-similé dans la revue révèle l'importance donnée à la graphie (Podolski, 1973a et b et 1977).

Jean-Jacques Abrahams, plus connu sous le nom de « l'homme au magnétophone », est assez célèbre pour la controverse qu'il a déclenchée entre Sartre et Pontalis, à propos de la psychanalyse (Sartre, 1969). Abrahams apparaît dans trois numéros de *Tel Quel*.

Je vais écrire dans le nouveau *TQ* un article qu'ils vont accepter concernant la voix concernant Marie-Claire (Boons) et Pierre (Guyotat) et tous retrouvés dans la fraternité et je vais dire qu'ils sont là et qu'ils ont rempli le regard de Yahweh de tout ce qui a été dit à propos de Yahweh et que dès lors ils ont été sauvés et que dès lors il ne faut pas les déclarer devant être déclarés autre chose que ce qu'ils sont dès lors ce n'était le moment provisoire [...] (Abrahams, 1976 : 102-103)

Change laisse également entendre et lire des documents véritablement « psychiatriques ». Dans le numéro 32-33, tout entier consacré au thème de la folie (« La folie encerclée »), deux documents (une lettre anonyme à Jean-Pierre Faye et un enregistrement effectué à l'hôpital psychiatrique de Maison blanche) sont retranscrits. De même on trouve, dans les actes du colloque « Change » en 1975, une retranscription d'une séance du Grand Groupe (Sabourin, 1975), un groupe de parole de la clinique de La Borde, clinique fondée par le Dr Jean Oury, pionnière dans le domaine de la psychothérapie institutionnelle. Dans cette prise de parole de « Jacques », on observe une décomposition du mot « télévision » en éléments à la fois phonétiques et alphabétiques :

Eh bien T, T, E accent aigu, règle à dessin, T-é et L-é, c'est quoi pour vous ? Oui Lait : L.A.I.T., pt'être bien, mais enfin si vous voyez L.-é., L.A.I.T, vous êtes un pécore, pas le L.A.I.T. qui faut r'garder, pécore, pécore, Yvette vous êtes une pécore. [...] Alors si vous voulez pas voir *Lait*, comme *le lait qu'on boit*, comment écrivez-vous-L-é, comment vous l'écrivez : *Télévision*, *comment vous l'écrivez* ? [...] L- E accent aigu, j'ai dit très fort, et non L.A.I.T. qui faut r'garder, pécore, pécore, Yvette vous êtes une pécore. [...] Alors si vous voulez pas voir *Lait*, comme *le lait qu'on boit*, comment écrivez-vous-L-é, comment vous l'écrivez : *Télévision*, *comment vous l'écrivez* ? [...] L- E accent aigu, j'ai dit très fort, et non L.A.I.T. [...] Eh bien, si vous voyez pas VU, qu'est-ce que vous voyez, vous voyez VISION. Alors on dit TE-LE-VISION. Si vous voyez pas VU, si vous voyez que V.I. vous dites V.I. et bien Victoire Italienne, je dirai, et V.I. - V.ZI-O.N., ZION, une des collines de Jérusalem.

Quant à *TXT*, elle choisit par exemple Jules Doudin, repéré par le spécialiste d'art brut Michel Thévoz, dans son numéro 10, *l'ÉcRit, le CacA*. Un peu en décalage par rapport aux deux autres revues, *TXT* s'intéresse, plus généralement, à toutes les formes de « déviance » dans le discours, et son intérêt sur la folie se perçoit davantage dans la publication de « fous littéraires » comme Brisset ou Khlebnikov. La posture y est moins surplombante et plus intégrante. Jules Doudin a recours à la métagraphe (ou néo-graphie), c'est-à-dire une altération de l'orthographe qui n'attente pas à la forme phonétique des mots. Quand on dépouille le texte de toutes les altérations orthographiques, il en reste des histoires scatologiques ou graveleuses.

Mat merdre nat pas repouzcer qua greandes
Peaines Mont cuptzs ge les prends atdetbeout
ge l'eai Vuzs zur les chemptzs de batteaille, ge
vous dis ques ca. Prenez zeoin de monz cus et
mas zizzolle, ge vous ferraz cadeaux des monts
cups, qui et ans Décompptozision as la

maizon est l'oeil anst verres ques jeai eut pour
mes regarder la Guelettent mas feai renêtré
jour pour jour dans le cheamp out geai
Vut le geardes cheampêtres, mont cuptz il est
pretzs à vous azeaizonnez quand mat merdes
reantreaz ge vous ferez caddeaux de mont
Cuptzs (Thevoz, 1978 : 15)

Des tentatives de description

Je m'interrogerai à présent sur les analyses qui accompagnent ces documents. Pour caractériser le discours fou, la description hésite généralement entre ce qui relève de l'atteinte au lexique (néologie, orthographe), de l'atteinte générale au sens, ou de l'atteinte à la syntaxe. On relève quand même différents invariants, différents lieux communs qui reviennent dans la description.

La prédominance donnée au signifiant sur le signifié serait le premier attribut du discours psychotique. Par opposition au signifié, le sens donné au mot, le signifiant désigne la matérialité du langage, qu'elle soit phonétique ou graphique. Le discours psychotique aurait pour caractéristique d'insister tout particulièrement sur la matérialité du mot : les psychotiques s'attardent sur les sonorités, sur les lettres, sur la graphie. D'où l'intérêt de publier des fac-similés, par exemple pour Sophie Podolski. C'est ce que l'on a pu observer également dans la retranscription des paroles de Jacques au sein du grand groupe, dans le colloque « Change ». De même, le texte psychotique présenterait des mécanismes de création par « jeux sur le signifiant », c'est-à-dire de génération du texte par des effets phonétiques, glissements ou paronomases. Jean-Pierre Brisset ou Raymond Roussel forment d'ailleurs, en ce domaine, des cas d'école ; dans sa *Grammaire logique* de 1883, « résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole la formation des langues et celle du genre humain », Brisset entend prouver, par des procédés d'étymologie fantaisiste, que l'homme descend de la grenouille. Quant à Roussel, dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, il explique que l'intégralité d'*Impressions d'Afrique* a été écrite selon un procédé inventé par lui : « Les lettres du blanc sur les bandes de billard » (signes typographiques écrits à la craie sur les bordures) sont ainsi devenus « les lettres du blanc sur les bandes de pillard » (lettres écrites par un homme blanc à propos de hordes d'indigènes).

La prédominance du signifiant amène à une seconde représentation, celle des « mots-choses », qui en est en quelque sorte une déclinaison. La folie introduirait, dans la langue, un rapport concret, palpable, aux mots. « Il faut dire que dans le langage psychotique les mots ne constituent plus un système de représentation des choses, mais qu'ils sont eux-mêmes *des choses*. » (Sabourin, 1975 : 64). Davantage, les mots du psychotique seraient perçus comme un prolongement du corps du locuteur. On parle ainsi de « corps dans la langue », de « langage du corps », voire de « corps langage »... On trouve ainsi ce type de formulations : « Le mot est partie du corps » (Sabourin, 1975 : 103) ; « il s'agit ici d'un *corps langage* et non d'un langage du corps » (Sabourin, 1975 : 65). « Il nous semble que *l'organisation psychotique*, dans sa différence avec les organisations "normales" ou névrotiques, se caractérise par le *défaut de clivage, ou d'articulation, assuré entre l'espace littéral et le corps*. La lettre ne cesse de se rabattre sur le corps et rien ne permet alors de distinguer le corps des mots. » (Leclaire, 1972 : 126).

Les mots-choses seraient ainsi dus à la négation des frontières, troisième topique que nous allons envisager. Ce thème est présent à différents niveaux : la négation des frontières du mot lui-même produit le morcellement qu'on observe dans les mots disloqués, les syllabes et les lettres disjointes. À cela s'ajoute la négation des frontières syntaxiques, qui peut produire par exemple les phrases sans bornes de Jean-Jacques Abrahams. Le psychotique serait aussi à même de nier les frontières entre les différents idiomes, dans les cas de Brisset ou de Wolfson.

Enfin, ces discours psychotiques donnent lieu à quelques tentatives de description syntaxiques, notamment selon la grammaire chomskyenne. Le n° 16-17 de *Change* (1973), consacré à « la critique générative », propose ainsi une tentative d'analyse « dendritique » d'une phrase de schizophrène. L'approche par « dendrite » est une reformulation de la formalisation chomskyenne par les arbres, le mot « dendrite » provenant initialement de la biologie (ramifications neuronales) et ou des fractales.

Le langage du schizophrène est un langage dendritique, dont chaque terme renvoie à de multiples sens. Si le langage de la norme se veut linéaire, implanté dans un monde univoque, essentialiste, où toute association non pertinente au message se trouve sévèrement refoulée, le schizophrène, lui, joue constamment avec les mots. Les associations se multiplient [...], détruisent non seulement le sens, mais jusqu'à la syntaxe du message. (Moreau-Hicks, 1973 : 128)

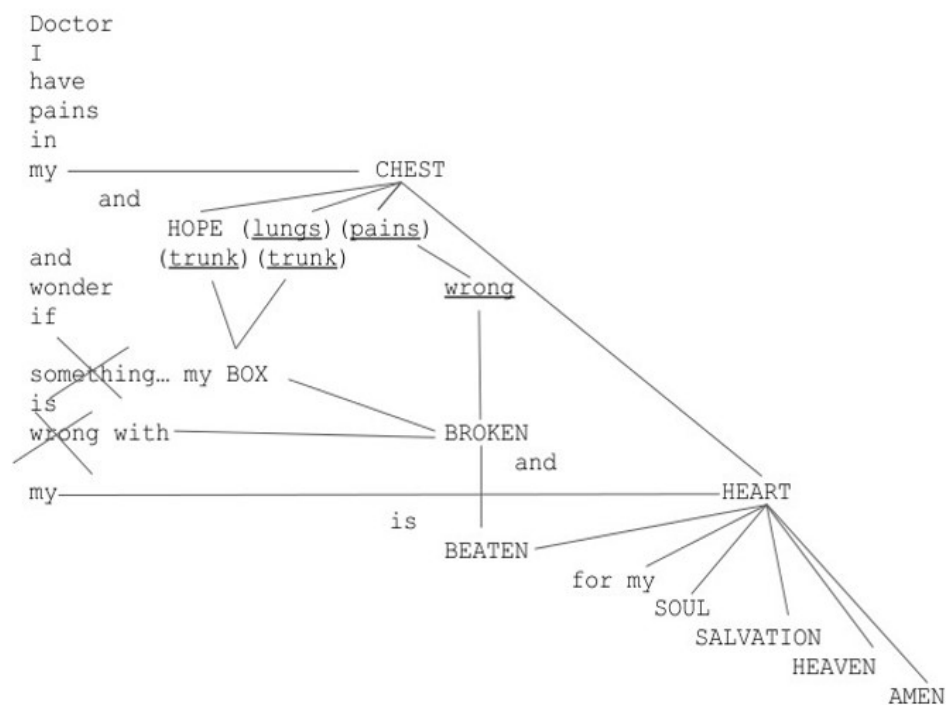


Figure 1. Moreau-Hicks (*Change*, 16-17, 1973 : 128)

À partir de cette phrase, « *Doctor, I have pains in my chest and hope and wonder if my box is broken and my heart is eaten for my soul and salvation and heaven, amen* », l'auteure propose un graphique censé rendre compte de l'ambiguïté syntaxique et des incertitudes. Cette démarche est assez intéressante, puisqu'elle se fonde en réalité sur quelque chose qui n'est pas actualisé dans la grammaire générative de Chomsky : la « créativité » se tient dans les strictes limites de la grammaire mentale, ne laissant ainsi que très peu

de place à l'ambiguïté (Joseph, 2011 : 4-7). La formalisation du discours des psychotiques est un premier pas, dans *Change*, vers la grammaticalisation du discours littéraire lui-même. C'est toute l'ambition de ce numéro sur « La critique générative » ; Mitsou Ronat, par exemple, va proposer des « règles » de traduction de Mallarmé, en s'exerçant sur un texte en anglais du poète (Ronat, 1976a, b et c).

En réalité, ces différentes tentatives de description reflètent assez bien l'hésitation généralisée concernant l'analyse des discours des malades mentaux. Les discussions suivant l'intervention de Sabourin et Polack au colloque « Change » (Sabourin, 1975) révèlent ce changement permanent de niveaux d'analyse, entre lexique (Jacques Roubaud n'y voit aucune rupture avec les règles linguistiques, mais de simples jeux sur le lexique), syntaxe, pragmatique et énonciation (pour Danielle Sabourin, c'est au niveau du langage comme comportement social qu'il y a des ruptures). On peut de même observer, dans l'intervention suivante de Michel Armelino, un glissement progressif depuis un plan linguistique jusqu'à un plan pour ainsi dire existentiel :

Aujourd'hui, j'essaye de comprendre ce qui se dit, un peu comme s'il s'agissait de quelqu'un qui a même instrument, même langue que moi, mais qui, d'une certaine manière, bouscule la syntaxe, combine les mots entre eux d'une manière totalement différente, totalement subversive, qui effectue une sorte de voyage, qui a une expérience de la réalité complètement différente de la mienne. Cependant à essayer de cerner cette réalité du fou, on risque de glisser à l'intérieur de cet univers [...]. Une question se pose par rapport à ce discours, celle de la vérité. (Armelino, 1975 : 25)

C'est le développement des questions linguistiques vers une dimension existentielle qui explique, notamment, les parallèles établis avec la littérature.

Le lien établi avec la littérature

Tout d'abord, la folie semble interroger le processus de création littéraire lui-même. Ce point de vue est commun dans les deux revues rivales.

Le processus en activité, les débuts schizophréniques, sont des moments de grand remaniement. [...]. Tout créateur authentique s'y reconnaîtrait à telle ou telle phase de son évolution. C'est le moment où les déchirements, les fendillements, les béances, apparaissent et laissent apparaître un autre monde, en soi, insoupçonné. (Zoïla, 1975 : 153)

Dans *Tel Quel*, Daniel Sibony livre un long texte, « Écriture et folie », sur cette association.

J'ai dit que l'écriture littéraire poétique qui n'a rien à voir avec la folie est pourtant ce qui l'approche au plus près et s'en différencie à l'extrême. (Sibony, 1977 : 48)

Chez Julia Kristeva et Mitsou Ronat, les deux linguistes des revues concurrentes *Change* et *Tel Quel*, ce sont sur la syntaxe que les comparaisons portent.

En schizophrénie et dans le langage poétique du texte moderne, la négation et la structure syntaxique trouvent leur statut transformé ou leur normativité perturbée [...]. La négativité stoppée-absorbée dans la négation du jugement, ne transparaît donc qu'à travers des modifications de la fonction

de la négation ou dans des modifications syntaxiques et lexicales, propres au discours fou ou à la poésie. (Kristeva, 1974 : 114)

Le lien du désir, de la langue, et des formes poétiques est loin d'être clair, bien que soupçonnable, intuitivement. Ne voit-on pas le caractère obsessionnel du décompte des syllabes dans le vers, la problématique de la répétition, l'utilisation schizoïde de règles grammaticales existantes ou, perverse, des imbrications ? (Ronat, 1975 : 175)

D'avantage, on peut se demander s'il n'y a pas eu une influence des représentations du discours psychotique sur le style littéraire lui-même, dans les productions littéraires de l'avant-garde.

On peut trouver à mon sens observer que les textes « littéraires » reproduisent un certain nombre de topos à propos des discours « fous » que nous avons identifiés ci-dessus. Le style propre aux textes de *Tel Quel*, ainsi, est riche en « jeux sur le signifiant » et paronomases. Voici à titre d'exemple un passage de « l'état Artaud » de Sollers, « calque » d'Artaud, évoquant sans *Pour en finir avec le jugement de dieu*.

Qu'est-ce qu'un gli ?

Le papier graisseux, le coton, l'emballage, le fond blanc de culotte en trou noir opposé au cri. Non pas au cri crié, immédiat, par exemple celui du cochon qu'on égorge, de l'épileptique dans une salle de cinéma, ou encore celui, plus naissant, de telle ou telle hystérique attrapé au vol au moment où le tranchant siffle, mais cet autre cri, autrement étalé et désintrié, autrement tassé dans son autre, qu'un certain usage de la dépense et du geste sorti en lui-même, autrement strié, finit par vous enlever. C'est alors que les choses penchent et, en fait, se dressent. C'est alors que le gli s'installe pour les redresser.

C'est finalement l'accusation qu'il porte, qu'il ne cesse pas et ne cessera pas de porter et il ne s'agit pas du tout d'un certain légendaire ou fabuleux manque à être où l'essentiel en soi perdrait son essence en cours de route avant d'arriver à celui qui l'énoncerait, non, mais bel et bien d'un meurtre en bonne et due forme ou informe accompli, perpétré, calculé consciemment et surtout inconsciemment par un pli qui s'est pris dans l'humain pour pli, qui s'est épris de son repli, qui n'arrête pas de sucer, avec ou sans visage, son église en gli.

Qui intronise le gli, l'émet, l'émane, le diffuse et le reproduit ? [...] C'est le gli qui se prend pour cri. Qui voudrait être gli dans le cri pour pouvoir commenter le cri. Et par conséquent en faire de l'écrit [...].

C'est comme ça, dans nos régions, qu'on fait rentrer les sorties. (Sollers, 1972 : 5-6)

La « folie » de ce discours – qui tourne autour d'un néologisme non défini ! – est mêlé d'effets de rhétorique et d'allusions précises au texte d'Artaud. La « folie » du texte devient un moyen de créer une certaine obscurité, inscrite dans un système rhétorique d'allusions servant à créer un sentiment de connivence chez le lecteur averti.

Dans un texte d'Yves Buin (figure 2), les lettres sont traitées comme des objets d'une façon métalinguistique.

Prenons M transfusion cerveau Renversons W écoute même si tu flottes nous obtenons bain de mère compris Alors maintenant AB/professeurs de Munich guident le fluide/Ça donne ABT T vous savez bien pas la peine de raconter Les professeurs ne connaissaient pas ABT m'ont envoyé ici pour ça Je répète AB manque T T je le garde on ne sait jamais je vous dirait T le matin et vous pensez à MW M rentre dans W pas/W dans M parce que ABT Donc T est à moi Surtout ne pas croire que AB tient tout seul T à l'envers ? J'y ai pensé ça fait BCJ J J'aime mieux A à l'endroit trop dangereux de le mettre à l'envers V se rajoute une petite barre **V** pas fermer la porte s'ils voyaient ça ! Rangez vite **V** car je n'ai pas le droit de l'écrire je dois m'arrêter à BCJ Je dois vous faire oublier ABT [...] J ? C'est G dans le miroir regardez **G** mais c'est très loin de V ça me brûle comme le pourpoint Vous ressemblez à ceux de Munich avec vos yeux de murs L'algèbre dit que vous m'aurez vivante ABT ABJ V j'ai mis trente millions d'années à perdre mes mains pour la formule.

Figure 2. Yves Buin (*Change*, 12, 1972 : 139)

Ce jeu sur les éléments alphabétiques évoque de manière évidente les « mots-choses ».

Un dernier texte publié dans *TXT*, « L'esprit fou dans les grands vents » de Denis Roche (Roche, 1970 : 65), fait partie d'une série intitulée « dépôts de technique et de savoir », dans laquelle D. Roche collecte et assemble des fragments de textes épars, extrêmement variés. Différents éléments peuvent nous rappeler le langage des psychotiques : la fragmentation et le non-respect des frontières syntaxiques, le caractère accumulatif du discours, et l'insistance sur la matérialité graphique (la forme du cadre). Tout en possédant une cohérence thématique globale (le vent, la sexualité), le discours est impossible à « suivre » précisément...

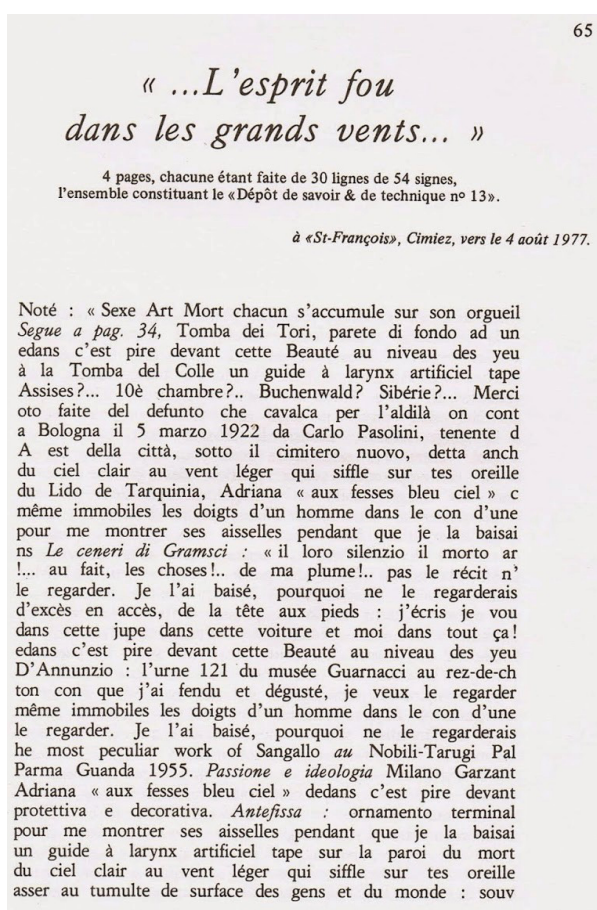


Figure 3. Denis Roche (*TXT*, 10, 1970 : 65)

Mais la folie évoquée est extrêmement « littéraire », dans ce texte encadré par Diderot, de qui provient la citation « l'esprit fou dans les grands vents », et la citation finale « Adieu, je sens que l'ivresse me gagne ». Le texte semble ainsi calquer avec distance la folie davantage qu'il ne l'incarne.

La revalorisation des pouvoirs du littéraire

Ainsi, la comparaison a ses limites : on prend bien garde à cerner le champ de la folie. La littérature est toujours « au-delà » de la folie. « Le fou aussi est suspendu à cette béance du signifiant et il la lie à elle-même, elle est son propre recours dans le maintien du monde psychotique. L'écrivain-poète, lui, *a franchi* quelque chose. » (Sibony, 1977 : 51). La revue *Change*, bien qu'elle se prétende plus sérieuse que *Tel Quel* dans son appréhension de la folie – elle tient à marquer la distance avec « l'idéologie de la “belle psychose” » et à se « rattache[r] à l'investigation froide de la déraison » (Faye, 1974 : 16) – présente le même type de phraséologie : « Le récit touch[e] aux universaux et [la] narration ne p[eut] proposer de la folie qu'une quête au-delà de la “folie” » (Montel, 1972 : 167). Kristeva, de même, dans la *Révolution du langage poétique*, prend en réalité grand soin de différencier le langage poétique et le discours du névrosé : « On pourrait dire que le texte comme pratique signifiante est l'activité de la folie, ou une folie active c'est-à-dire “socialisée” » (Kristeva, 1974 : 187). Le langage poétique, contrairement au langage des fous, aurait selon elle la capacité à définir un nouveau dispositif, il est structurant.

On observe ainsi, en réalité, une sélection dans le donné de la folie. Daniel Sibony annonce se limiter au « délire, formation plutôt “riche” de la psychose » (Sibony, 1977 : 46). De même les écrivains de *Tel Quel* (Sollers et Kristeva notamment) posent une différence sexuelle dans le donné de la folie : seule la folie masculine pourrait donner lieu à une atteinte au langage vraiment créatrice (Sollers, 1977b). Pleynet, dans *Stanze*, distingue de même ce qu'il appelle le « schizo.bête » du « schizo.intelligent » (Pleynet, 1973 : 158-159).

L'acte littéraire, ainsi, est présenté comme un acte risqué qui côtoie la folie mais doit en réchapper : pour Sollers, « les deux bords du risque s'appellent débilité et psychose » (Sollers, 1977a : 8). La question de la folie fonctionne en définitive comme un moyen de revaloriser le littéraire. L'écrivain par excellence est celui qui reproduit les caractéristiques du discours fou (les jeux sur le signifiant, la rupture du sens) sans être fou lui-même. Il se produit ainsi un nouvel élitisme. Sollers écrit que « s'occuper de quelque chose qui touche le discours de la folie devrait être le fait d'une sainteté absolue » (Sollers, 1977b : 101). Une semblable exigence de maîtrise, par rapport au discours fou, s'observe dans son texte « La renommée » : le « surpayeur de renom » (c'est-à-dire le grand écrivain) « n'écrit pas n'importe quoi ».

La naïveté littéraire est désormais exposée au grand jour : elle a beau grincer des dents, exploser, coïter, déféquer, s'onomatoper, se masturber, s'enkyster, se sodomiser, se mettre au lapsus laborieux ou au calembour, crier, hurler, gesticuler, sussurer, rien n'en sort qu'un air définitivement entendu du surveillant social de service. Ici, flash d'Artaud :

« C'est que votre sperme est très bon,
m'a dit un jour
un flic du Dôme
qui se posait en connaisseur,
et quand on est « si bon »,

« si bon », dame,
on surpaye
son renom. »

[...] Contrairement à l'analysant [...], c'est-à-dire n'importe qui, vous, moi, tous les autres et la majorité des écrivains en tout cas ; contrairement à l'analysant, donc, le *surpayeur de renom* N'ÉCRIT PAS N'IMPORTE QUOI. (Sollers, 1975 : 101-102)

L'exemple de Louis Wolfson

Le Schizo et les langues, texte autobiographique de l'Américain Louis Wolfson publié en 1970, est écrit en français à la troisième personne. Ne pouvant supporter l'écoute de sa langue maternelle, l'anglais, et se passionnant pour l'étude des langues étrangères, Wolfson en vint à inventer un procédé pseudo-linguistique de conversion des mots anglais en des mots étrangers. Le livre a été publié chez Gallimard, dans la collection « Connaissance de l'inconscient » créée par Pontalis, une collection de théorie psychanalytique : dès sa parution, le livre a donc un statut proche du document. Il connaît toutefois un assez fort écho dans le champ de l'avant-garde : Alain Rey en fait un compte rendu dans *Critique*, une revue proche de *Tel Quel* (Rey, 1970), et des extraits remaniés paraissent dans *Change* (Wolfson, 1977 et 1978). Voici le début de l'ouvrage :

Le jeune homme schizophrénique était maigre comme beaucoup de gens dans de tels états mentaux. En effet il semblait plutôt dénutri. Peut-être était-il même dans un état de marasme ; du moins sa mère semblait-elle parfois penser ceci. [...] Le jeune homme avait été dans beaucoup d'hôpitaux d'aliénés, presque toutes les fois son transport, sinon aussi son admission automatique, ayant été arrangé préalablement et à son insu par sa mère, comme très souvent on le fait d'une telle manière sournoise avec les gens que les psychiatres jugent ou du moins disent malades. En ce cas le diagnostic avait été la schizophrénie, terme emprunté au grec et qui veut dire étymologiquement : *esprit fendu*.

La troisième personne du singulier qui inaugure le récit laisse lire la description lucide d'un personnage, alors que « le jeune homme schizophrénique » parle de lui-même. Par ailleurs dans le livre il ne se nommera jamais, se désignant par des périphrases, comme « l'étudiant en langues dément », « le psychotique », « le schizo », « le jeune homme malade mentalement »...

Conséquence directe de la rédaction de l'ouvrage en français, qui n'est pas la langue natale de l'auteur, la présence de « fautes » (solécismes essentiellement, quelques barbarismes) en fait à proprement parler un discours hors-normes.

Pourquoi et comment avait-il encore une fois fait cette bêtise de manger si beaucoup ? (Wolfson, 1970 : 50).

Le psychotique [...] ne pouvait pas s'empêcher de songer à dire quelque chose de blâme à la mère de ce trio de méchantes enfants « volantes » (comme, semblait-il, des meules de moulin) et pour que pareille conduite ne recommençât plus. (Wolfson, 1970 : 226).

Et il continue de faire cette concession en leurs relations verbales, lesquelles sont beaucoup maigres. (Wolfson, 1970 : 245)

Dans l'usage des modes verbaux s'observent aussi des impropriétés, dont la première est l'usage du conditionnel comme temps du récit, dont on ne sait pas réellement s'il s'agit d'une erreur de langue due à un calque de l'anglais ou d'un symptôme psychiatrique indiquant un rapport à la réalité biaisé.

- Qu'est-ce que cela fait ? Allons ! et la jeune et très jolie fille de joie s'engagerait, malgré le clignotement impérieux en rouge des mots « NE MARCHEZ PAS », dans le passage clouté où elle ne serait point seule, la plupart des gens semblant faire de même [...]. (Wolfson, 1970 : 81)

Mais ce qui frappe surtout dans le texte, c'est le procédé développé par Wolfson. Il s'agit de trouver, pour chaque mot de la langue maternelle, un mot étranger de sens similaire, mais ayant toujours des sons ou des phonèmes communs. Par exemple *don't trip over the wire* deviendra *tu'nicht trébucher über èth hé zwirn*, mélange d'allemand, de français et d'hébreu. Ces développements peuvent occuper jusqu'à une quarantaine de pages pour un seul mot.

Le schizophrène réfléchissait : « *Where*... [et cela même de manière à faire valoir chaque lettre de ce monosyllabe, donc *houèer* !]. Il serait bon de m'en débarrasser tout à fait de ce mot maintenant avant qu'il ne m'embête de nouveau. *Where*, ça serait *wo* (vô) en allemand ; mais l'*h* [que sa mère n'avait même pas prononcé !] et l'*r* [articulé à cause de sa liaison] restent. Voyons, *h* et *r*... il y a l'allemand *hier* (hîr, *h* senti) mais ça veut dire *ici*. Bah ! ça ne semble pas bon... mais... peut-être... *Where* (= où) pose la question de place, de situation. Possiblement, pour parer à la question : *Where* ? je pourrais penser vite à « *Wo* ? (Où ?) *Hier* ? (Ici ?) », ce dernier comme possible réponse à la question proprement dite, l'un aussitôt après l'autre, ou plutôt je *convertirai* instantanément *Where* ? en tous deux *Wo* ? et *Hier* ? Mais peut-être le sens de *hier* est-il trop écarté. Et en certains cas, même contraire ! (Wolfson, 1970 : 6768)

Si j'observe à présent la réception du texte dans les milieux de la théorie littéraire, l'on retrouve les toques que sont la mise en avant du signifiant, les mots-choses, la dislocation : pour Deleuze, auteur d'une importante préface, « les mots ont littéralement éclaté dans leurs éléments phonétiques. » (Deleuze, 1970 : 16). De même, Judith Milner lit le texte sous le prisme de la négation des frontières, frontières externes entre les langues, mais aussi les frontières internes, car il ne dédaigne pas décomposer un mot en syllabes traitées diversement (Milner, 1977).

Une question se pose donc : est-ce de la littérature ? Pour Deleuze « Le livre de Wolfson n'est pas du genre des œuvres littéraires ou œuvres d'art, et ne prétend pas l'être. » (Deleuze, 1970 : 8). Il emploie le terme de « simulacre ». Elisabeth Roudinesco avance sensiblement les mêmes idées, sans doute conditionnées par la lecture de Deleuze, dans *Action poétique*, « Prenant [la folie] comme seul référent de son récit, le schizo ne fait pas œuvre d'art ; le procédé "empêche" le texte de se dire ; il le "devance" comme il protège le fou de sa vérité. » (Roudinesco, 1970 : 63).

Qu'est-ce alors que ce texte ? La quatrième de couverture l'indique : un « livre exceptionnel ». De même pour Alain Rey, « Wolfson a construit un objet admirable. Non pas, c'est vrai, une œuvre d'art, ni le récit d'une découverte. Mais un texte marqué, marquant, dont le signifiant pèse autant et plus que celui d'une quelconque "littérature". » (Rey, 1970 : 678). Pour Julia Kristeva : « La littérature américaine, c'est peut-être Cage, c'est peut-être Bob Wilson ou, pourquoi pas, Wolfson, *Le Schizo et les langues*, donc quelque chose qui ouvre le verbe vers ce qui ne se parle pas, avec tous les risques de psychose que cette percée suppose. » (Kristeva, 1977 : 5). Le seul moyen d'accueillir *Le Schizo* dans la littérature serait d'ouvrir le concept de « lit-

térature » à l'art non-verbal. Paul Auster, ainsi, s'il refuse qu'on considère *Le Schizo* comme un document, considère que Wolfson « se tient en dehors de la littérature telle que nous la connaissons » et qu'il faut lui créer « une place nouvelle » (Auster, 1975 : 61 et 54). De même, pour Le Clézio, « chaque fois qu'un de ces livres paraît, [...] alors il semble que c'est la littérature tout entière qui soit remise en question » (Le Clézio, 1970 : 39).

Ces observations ont en commun de substituer à la valeur littéraire conventionnelle une valeur d'exception : l'œuvre ne peut être admise dans la littérature qu'à condition d'en changer la définition. « Livre exceptionnel », « objet admirable », et donc du même coup objet à part, hors normes, *Le Schizo et les langues* instruit la littérature sans nécessairement en faire partie. Par ce biais le livre demeure « sécurisé » » comme objet à part.

Une semblable éviction de la sphère littéraire s'observe dans le mouvement américain de la « schizo culture ». Le terme « schizo » connaît alors un très large écho, comme en témoigne le colloque « Schizo culture » organisé en 1975 par la revue *Semiotext(e)*. La « schizo-culture » est conçue comme « *a revolution in desire* », et le « schizo » devient un terme désignant la lutte à l'oppression, incarnant un rapport différent à la vérité. Aux côtés de Deleuze et Guattari, William Burroughs et d'autres grands noms de la *french theory*, Sylvère Lotringer invite Wolfson à parler, mais ce dernier se désiste en fin de compte (Lotringer, 2013). Le texte du « jeune homme schizophrénique », publié dans le numéro suivant le colloque (Wolfson, 1975), se trouve alors noyé dans une sphère ontologique, qui élude son discours et la portée qu'il lui donne.

Pourquoi *Le Schizo et les langues* a-t-il difficilement été envisagé comme un texte littéraire ? Wolfson se montrait peut-être trop lucide sur sa propre condition de « schizophrène », revendiquant trop l'étiquette qu'on lui attribuait. Wolfson joue de lui-même comme un type, un stéréotype, à l'aide des périphrases (« le jeune homme schizophrénique »), de l'usage froid et distancé de la troisième personne. Il lui manque le « beau délire » que le public, selon toute une tradition qui remonte à *L'Éloge de la folie* en passant par *Une saison en enfer*, attend des discours fous pour les accepter dans la littérature.

Les années 1970 ont eu comme mérite de remettre en perspective les discours hors-normes des psychotiques, de les interroger comme discours et de sortir ces réflexions du domaine uniquement psychiatrique ou psychanalytique. Ce qui s'exprime est donc la possibilité que la folie instruisse la littérature. C'est ce qu'on trouve, au-delà de l'avant-garde, chez Deleuze et Guattari :

Se dessine la vision d'un schizophrène « branché » sur les flux du désir que la société refrène, véritable connaisseur de la folie comme force supérieure et détenteur du langage schizophrénique dont on peut espérer l'accomplissement de la littérature. (Deleuze, 1972 : 160)

Mais nous sommes forcée de constater l'échec de cette prophétie. Le discours psychotique n'a jamais permis l'accomplissement de la littérature, tout au plus a-t-il donné ses lauriers à la littérature en demeurant en retrait. La construction d'une sorte de mythe du fou considéré comme contestataire, porteur de révolution en soi, a souvent conduit à confondre le message et la personne qui en était le vecteur. L'étude de la représentation de ces discours hors-normes dans l'avant-garde littéraire nous a ainsi permis de montrer que le discours « fou » vaut davantage comme symbole que par son réel contenu linguistique à l'image d'une « schizo-culture » qui s'est en réalité éloignée des malades mentaux eux-mêmes. Le discours fou éclipse le discours des fous.

Bibliographie

- Abrahams Jean-Jacques (1976), « L'homme au magnétophone (suites) », *Tel Quel*, 65, 35-40.
- Abrahams Jean-Jacques (1976), « Intervention », *Tel Quel*, 67, 102-103.
- Althusser Louis (1970), « Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche » *La Pensée*, 151, juin 1970, repris dans *Positions (1964-1975)*, Paris, Les Éditions sociales, 1976, 67125.
- Armellino Michel et Buin Yves (1975), « Formes de l'expérience », Collectif Change, *Change matériel*, t. II, *Folie, histoire, récit*, Paris, 10/18, 15-61.
- Auster Paul (1975), « New York Babel », J.-B. Pontalis et alli., *Dossier Wolfson, ou L'affaire du Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, « L'Arbalète », 2009.
- Balibar Renée (1974a), *Les Français fictifs, le rapport des styles littéraires au français national*, Hachette Littérature, coll. « Analyse ».
- Balibar Renée et Laporte Dominique (1974b), *Le Français national, politique et pratique de la langue nationale sous la révolution*, Hachette Littérature, coll. « Analyse ».
- Baudry Jean-Louis (1968), « Écriture, fiction, idéologie », dans *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 127-147.
- Buin Yves (1972), « Sur la fonction du traître (Journal de Sarreguemines) », *Change*, 12, *Déraison désir*.
- Breton André (1959), *Perspective cavalière*, Paris, Pléiade, t. IV, 981.
- Delahaye Yves (1976), « Pour une sémiotique des relations internationales », *Tel Quel*, 67, p. 63-75.
- Deleuze Gilles (1970), « Schizologie », préface au *Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 5-23.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix (1972), *L'Anti-Œdipe*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique ».
- Dosse François (1992), *Histoire du structuralisme, t. II, Le Chant du cygne*, Paris, La Découverte.
- Faye Jean-Pierre (1974), « Le mouvement du change des formes », *Change*, 18, *Mouvement du change des formes*, 5-20.
- Faye Jean-Pierre (dir.) (1975), *Change*, 24 « Mouvement du change de forme et transformationnisme ».
- Houdebine Jean-Louis (1968), « Première approche de la notion de texte », dans P. Sollers et alii., *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, coll. « Tel quel », 270-284.
- Joseph John E. (2011), « Théories et politiques de Noam Chomsky », *Langages* 2011/2, 182, 55-67.
- Kaufmann Vincent (2011), *La Faute à Mallarmé, l'aventure de la théorie littéraire*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées ».
- Kristeva Julia (1969), « Le mot, le dialogue, le roman », dans *Semeiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1978.
- Kristeva Julia (1974), *La Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel ».
- Kristeva Julia (1977), « Pourquoi les États-Unis », *Tel Quel*, 71-73.

- Le Clézio J. M. G. (1970), « La tour de Babil », repris dans Jean-Bertrand Pontalis *et alii.*, *Dossier Wolfson, ou L'affaire du Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, « L'Arbalète », 2009.
- Leclaire Serge (1972), « Les mots du psychotique », *Change*, 12, *Déraison désir*.
- Semiotext(e) (1975), colloque « Schizo culture », 13-16 novembre 1975, Columbia University, S. Lotringer et D. Morris (dir.), *Schizo-culture, The Event, 1975*, Los Angeles, Cambridge (Mass.) et Londres, Semiotext(e)/The MIT Press, 2013.
- Milner Judith (1977), « Frontières de langue : de quoi rient les locuteurs ? » (II), Suivi de « Langue et folie », *Change*, 32-33, *La folie encerclée*, 131-162.
- Moreau-Hicks Thérèse (1973), « Dendrites », *Change*, 16-17, *La Critique générative*, repris dans *Change matériel*, t. II, « Folie, histoire, récit », 1975.
- Pleynet Marcelin (1973), *Stanze*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel ».
- Podolski Sophie (1973), « Le pays où tout est permis », *Tel Quel*, 53, 5-16.
- Podolski Sophie (1973b), « Et toujours... », *Tel Quel*, 55, 94-97.
- Podolski Sophie (1977), « Fragments inédits », *Tel Quel*, 74, 78-83.
- Rey Alain (1970), « Le Schizolexe », *Critique*, 279-80, 677-691.
- Roche Denis (1978), « L'esprit fou dans les grands vents », *TXT*, 10, *L'ÉcriT*, le *CacA*, 65-68.
- Ronat Mitsou (1975), « Note sur L'Inconscient des langues », *Change*, 24, *Mouvement du change de forme et transformationnisme*, 173-175.
- Ronat Mitsou (1976a), « Mallarmé : visible syntaxe », *Change*, 26-27, 171-174.
- Ronat Mitsou (1976b), « Rythme et syntaxe en prose mallarméenne (visible syntaxe II) », *Change*, 29, *Le sentiment de la langue*, 19-37.
- Ronat Mitsou (1976c), « Les impressionnistes et Edouard Manet », traduction de Mallarmé, *Change*, 29, *Le sentiment de la langue*, 58-75.
- Roudinesco Elisabeth (1970), « L'inconscient et ses lettres », *Action poétique*, 45, 46-68.
- Ruwet Nicolas (1967), *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon.
- [s. a.] (1975) « Manifeste du change en d'autres termes, Manifesto di "Change" in "Altri termini", J.-P. Faye (dir.), (1975) *Change*, 24, *Mouvement du change de forme et transformationnisme*.
- Sartre Jean-Paul (1969), « L'homme au magnétophone », *Les Temps Modernes*, 274, avril 1969, repris dans *Situations, IX, mélanges*, Paris, Gallimard, 1972, 329-337.
- Sabourin Danielle et Polack Jean-Claude (1975), « Le langage du grand groupe », dans Collectif *Change, Change matériel : changement de forme, révolution, langage*, Paris, 10/18, 1975.
- Sibony Daniel (1977), « Écriture et folie », *Tel Quel*, 70, 46-60.
- Sollers Philippe (1968a), *Logiques*, Paris, Seuil.
- Sollers Philippe (1968b), *L'Écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil.

- Sollers Philippe (1972), « L'état Artaud », *Tel Quel*, 52, 3-11.
- Sollers Philippe (1975), « La renommée », *Tel Quel*, 64, 100-101.
- Sollers Philippe (1977a), « Deux interventions aux Etats-Unis », *Tel Quel*, 69, p. 6-10.
- Sollers Philippe (1977b), « "Folie", mère-écran », *Tel Quel*, 69, 97-102.
- Starobinski Jean (1964), « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure », *Le Mercure de France*, février 1964, n° 6, 243-262.
- Starobinski Jean (1969), « Le texte dans le texte, extraits inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », *Tel Quel*, 37, 3-33.
- Starobinski Jean (1971), *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, coll. « Le chemin ».
- Thevoz Michel (1978), « Extraits des carnets de Jules Doudin » suivi de « Les carnets de Jules Doudin », *TXT*, n° 10, *l'ÉcRIt*, *le CacA*, 15-20.
- Wolfson Louis (1970), *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».
- Wolfson Louis (1977), « L'épileptique sensoriel schizophrène », extraits remaniés du *Schizo et les langues*, *Change*, 32-33, octobre 1977, et, mars 1978, 34-35.
- Wolfson Louis (1975), « Full Stop for an Infernal Planet or The Schizophrenic Sensorial Epileptic and Foreign Languages », *Semiotext(e)*, vol. 3, n° 2, rééd. 2013, *Semiotext(e)*, *The Book*, Los Angeles, Cambridge (Mass.) et Londres, Semiotext(e)/The MIT Press, 44-46.
- Zoïla Adolfo Fernandez (1975), « Edmond Jabès et les structures éclatées », *Change*, n° 22, *L'imprononçable*, *l'écriture nomade*.